

Le chat dans le cercueil

Koike, Mariko

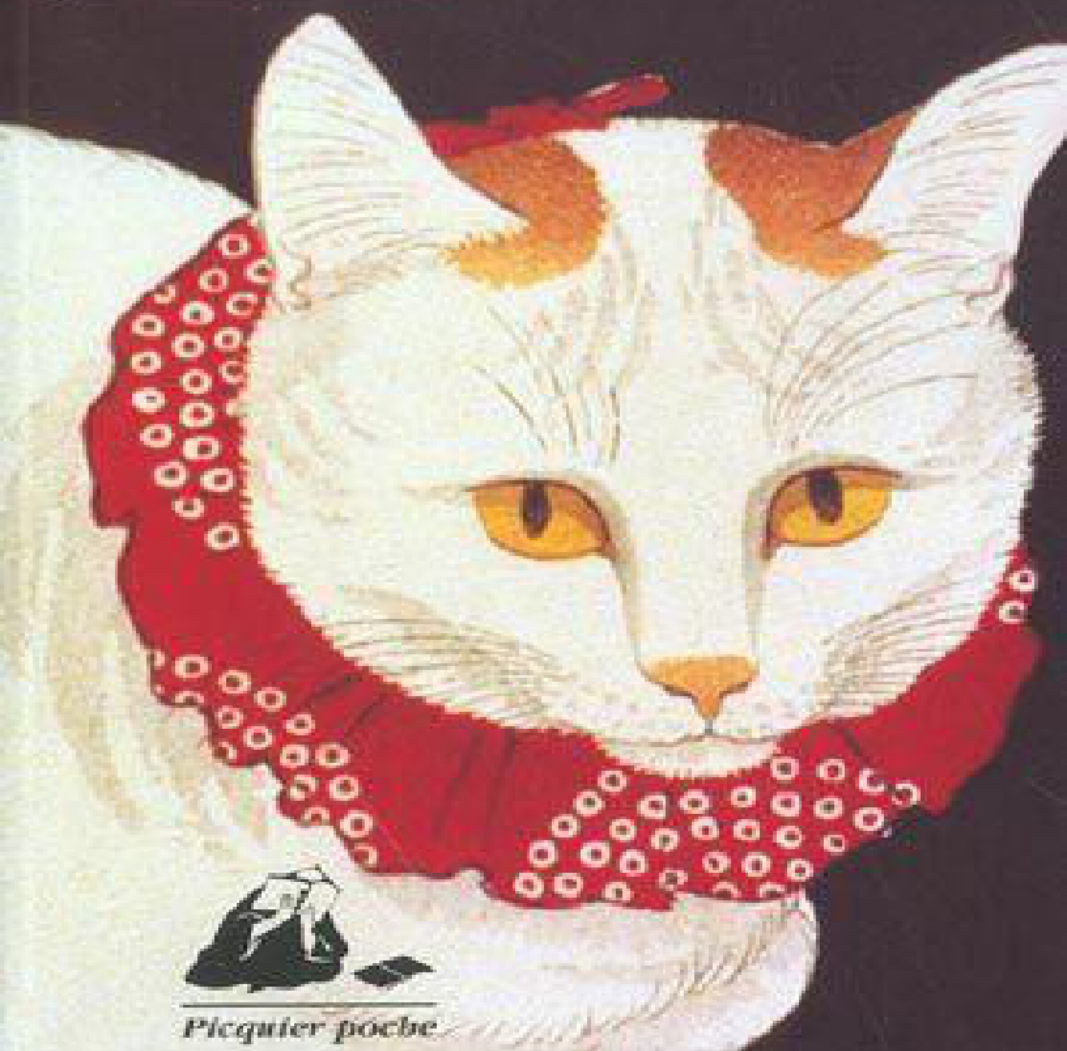
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

KOIKE Mariko

Le Chat dans le cercueil

Roman policier traduit du japonais
par Karine Chesneau



KOIKE Mariko

Le Chat dans le cercueil

Roman policier traduit du japonais
par Karine Chesneau

Éditions Philippe Picquier

Titre original : *Hitsugi no naka no neko*

© 1990, Koike Mariko

All rights reserved

© 1999, Éditions Philippe Picquier pour la traduction en langue française

© 2002, Éditions Philippe Picquier pour l'édition de poche

Mas de Vert B.P. 150

13631 Arles cedex

En couverture : Takahashi Hiroaki, *Chat au collier rouge* (1925)

© Collection galerie Jan et Hélène Lühl, Paris

Conception graphique : Picquier & Protière

ISBN : 2-87730-605-4

ISSN : 1251-6007

Prologue

Les miaulements d'un chat se firent soudain entendre quelque part.

Yukiko interrompit sa vaisselle et jeta un œil dans l'arrière-cour par la fenêtre de la cuisine. Sous le cerisier de forme peu harmonieuse, elle aperçut un chat tout sale. Assis au milieu des pétales qui tombaient en tourbillonnant, il leva les yeux vers elle et poussa un miaulement perçant.

Il s'agissait d'un chat adulte qu'elle n'avait jamais vu dans le voisinage. Sans doute avait-il traîné longtemps dehors, car il était gris de poussière. Les touffes de poils derrière ses oreilles, encroûtées de boue séchée, n'étaient plus que de petites pelotes dures qui pendaient.

— Tu as faim ? lui cria-t-elle par-dessus le rebord de la fenêtre. Dans les rayons du soleil de printemps, le chat cligna de ses grands yeux tirant sur le vert et bâilla à se décrocher la mâchoire.

Du réfrigérateur, Yukiko sortit un pack de lait, en versa un peu dans une soucoupe, puis ouvrit doucement la porte de la cuisine. Elle ignorait complètement si Hariu Masayo, la propriétaire, aimait les chats. Cela faisait cinq ans qu'elle travaillait pour elle comme employée de maison à temps partiel. Et pas une seule fois elles n'avaient parlé de chats. De toute façon, comme Hariu restait toujours enfermée dans son atelier, elles n'avaient jamais l'occasion de bavarder.

Si sa patronne la voyait, elle pourrait très bien se fâcher. Yukiko tendit donc une oreille craintive vers le fond de la maison. L'atelier était calme, rien n'indiquait que Hariu allait sortir.

Quand elle posa devant le chat la soucoupe remplie de lait, l'animal eut un court instant d'hésitation tout en flairant l'odeur du lait, puis il se mit très vite à boire avec fougue sans faire une pause. Il était sale de la tête aux pattes, mais c'était apparemment un chat en bonne santé, au pelage sain. En plus, il n'était pas si maigre que ça. Après un bon shampoing, un ruban noué autour du cou, il aurait aussi belle apparence que les chats domestiques déambulant fièrement dans le quartier.

Une fois son lait bu jusqu'à la dernière goutte, le chat se lécha vivement le museau, puis il leva les yeux vers Yukiko, la tête légèrement de côté, comme pour lui demander : Et maintenant, qu'est-ce que tu me donnes ? Il avait tout à fait l'expression de celui qui, au début du repas, a fini sa soupe et attend la suite.

Avec un petit rire forcé, Yukiko retourna dans la cuisine. Elle ouvrit le réfrigérateur, en sortit une tranche de jambon et, après une seconde de réflexion, prit une boîte de petites sardines séchées puis ressortit en

important le tout. Elle se sentait heureuse. C'était sa nature : elle était incapable de rejeter un chat ou un chien errant dès qu'elle en apercevait un. Au temps du collège, il lui était arrivé de transporter chez le vétérinaire un chat errant couvert de sang qui s'était fait renverser par une voiture, et de lui sauver ainsi la vie.

Yukiko s'accroupit en relevant son tablier pour couper le jambon en petits morceaux. Le chat l'engloutit en un clin d'œil mais, quand il aperçut la boîte de sardines, il émit un petit ronronnement.

Elle ouvrit alors la boîte et prit cinq ou six poissons qu'elle mit dans la soucoupe. Le chat commença à les manger de bon appétit, en faisant claquer bruyamment sa langue. Sa belle et longue queue dressée en l'air se balançait régulièrement de gauche à droite, tel un métronome marquant le rythme.

Yukiko regrettait de ne pas pouvoir le prendre chez elle. Mais dans l'appartement qu'elle partageait avec son jeune mari, employé chez un petit photographe local, il était interdit d'avoir des animaux domestiques. Et d'ailleurs, son mari détestait les bêtes.

Hariu, elle, vivait en célibataire. Mais comment imaginer qu'elle accepterait de prendre ce chat crasseux ? C'était impensable. Elle n'avait guère plus de cinquante ans, mais ses rhumatismes aux jambes s'aggravaient et il lui devenait difficile de se déplacer dans son atelier pour travailler. Si Yukiko lui disait par exemple : « Je vous en prie, Madame, prenez ce chat chez vous », sa maîtresse lui jetterait sûrement un regard glacial.

Yukiko caressa doucement le dos du chat. Sur ce dos sale, tombaient sans interruption en tourbillonnant d'innombrables pétales de fleurs de cerisier. Dans le vent flottait l'odeur imperceptible de la marée. C'était un après-midi chaud qui invitait à la somnolence. Comme c'eût été agréable de pouvoir s'assoupir ainsi sous le cerisier, avec ce chat... À cette pensée, Yukiko étouffa un bâillement.

— Que se passe-t-il, Yukiko ? fit soudain une voix derrière elle.

Elle sursauta, et en se relevant fit tomber la boîte de sardines qui roula à terre avec bruit. Le chat tressaillit et recula, le corps raidi.

Hariu se tenait debout à la porte de la cuisine, le regard tourné vers elle. Sans doute souffrait-elle des jambes, car elle se frottait doucement la cuisse par-dessus sa longue jupe matelassée.

— Ce n'est rien, Madame. Yukiko épousseta son tablier, alors que ce n'était vraiment pas nécessaire, puis ramassa la boîte de sardines. C'est un chat... je le chasse tout de suite.

Hariu resta silencieuse. À la seule idée que sa patronne pourrait lui lancer sur un ton maussade : « Ce n'est pas très malin de donner à manger à un chat errant ; si c'est une femelle, on risque de se retrouver un jour avec des chatons sur les bras... », Yukiko saisit la soucoupe vide et la fourra en vitesse dans la poche de son tablier.

— C'est un chat errant, n'est-ce pas ?

Hariu avait sorti la tête pour regarder à l'extérieur.

— Oui, il est tout sale, dit Yukiko en retournant jusqu'à la porte de la cuisine. Il est plein de boue... Il a dû traîner sous la pluie. Je suis désolée. Je me dépêche de finir de ranger la vaisselle.

Pendant quelques instants, le regard de Hariu s'immobilisa sur le chat, puis elle articula enfin lentement :

— On avait bien une boîte de corned-beef.

— Hein ?

— La vaisselle peut attendre, ouvrez donc la boîte de corned-beef !

— Mais... Madame...

— Le pauvre ! dit Hariu, soudain attendrie à la vue du chat dans l'arrière-cour.

L'animal leva les yeux vers elle, et il rectifia sa position pour s'asseoir sur son derrière dans une attitude respectueuse, comme s'il était un invité installé avec déférence sur un coussin, le buste droit.

— Vous savez laver un chat, Yukiko ?

— Vous voudriez que je lave ce chat ?

Hariu acquiesça d'un signe de tête.

— Quand vous lui aurez donné du corned-beef, soyez gentille de vous en occuper. Vous pouvez utiliser la salle de bains.

Le regard de Yukiko scintilla.

— Cela ne vous gênerait pas de le garder, Madame ?

— Je n'ai jamais dit ça ! dit Hariu avec un petit rire bref, avant de traverser la cuisine en traînant sa jambe malade. J'ai eu assez d'animaux dans ma vie ! Pourtant ça me fait encore de la peine quand je vois un animal aussi sale et affamé. Mais dès que vous l'aurez lavé et séché, au revoir ! S'il est propre, il a des chances d'être recueilli par quelqu'un.

— Vous avez raison, dit Yukiko en jetant un œil sur le chat qui restait assis, immobile, comme s'il comprenait le sujet de leur conversation. Si seulement je pouvais le garder, plutôt que de me contenter de le laver ! pensa-t-elle intérieurement, mais elle n'en dit mot.

Elle avait l'habitude de nettoyer les chats. Dans sa famille, sa grand-mère qui les aimait bien recueillait toujours les bêtes abandonnées pour en prendre soin. Un chat laissé à l'abandon se couvre aussitôt de puces. Et c'était le rôle de Yukiko de les laver avec du shampoing anti-puces.

Certains étaient des bêtes féroces qui lacéraient de leurs griffes bras et visage, pourtant il lui suffisait de voir leur aspect pitoyable quand elle venait de les laver pour que son ressentiment s'envole aussitôt. Ces chats trempés jusqu'aux os léchaient leurs poils et se faisaient sécher au soleil, tout heureux de lui montrer leur pelage aussi

moelleux que du linge tout juste rincé et séché.

Yukiko ouvrit la boîte de corned-beef qu'elle donna au chat, puis quand il eut mangé jusqu'à la dernière miette, elle le prit doucement dans ses bras. Elle croyait qu'il allait se débattre violemment ou s'enfuir, mais à sa grande surprise, il resta tout à fait calme.

Elle l'emporta donc dans la salle de bains et l'arrosa d'eau tiède avec le pommeau de douche. Le chat se raidit un peu, mais il ne lui enfonça pas les griffes dans la peau. À mesure que la saleté s'en allait avec la mousse de savon, Yukiko s'émerveillait. Le pelage était tout blanc. Blanc comme la neige ! Pas une tache, pas un poil d'une autre couleur ! Jusqu'aux poils derrière les oreilles, où s'étaient formées les petites pelotes à cause de la boue séchée, qui se révélaient d'un blanc immaculé.

Constatant qu'il s'agissait d'une femelle, Yukiko l'appela *Blanchette*. « Mais d'où viens-tu, demoiselle ? Ta fourrure est si belle ! »

Après avoir retiré toute la mousse, elle l'essuya rapidement avec une serviette, puis passa doucement sur elle le séchoir à air chaud. Là encore, la chatte se laissa faire sans bouger.

Une fois complètement séchée, la chatte avait maintenant l'air d'un lapin blanc comme neige. Yukiko la prit dans ses bras et l'emporta jusqu'à la porte de l'atelier. Elle souhaitait montrer à sa patronne cette merveille toute propre. Qui sait si, frappée par tant de beauté, elle ne voudrait pas la garder ?

— Madame, appela-t-elle en frappant à la porte, est-ce que je peux entrer ?

— Entrez, fit une voix rauque. À ces mots, Yukiko tourna le bouton et pénétra à l'intérieur.

Sans bouger de son habituel fauteuil pivotant, le dos tourné vers Yukiko, Hariu restait à contempler le paysage à travers la verrière. Sous le soleil printanier de l'après-midi, la surface de la mer brillait d'un éclat éblouissant, et la lumière qui se prenait en tourbillons dans les vagues dessinait, en se reflétant dans le vitrage, une multitude de petits arcs-en-ciel sur les murs de l'atelier et le plafond.

À côté du siège, une toile était posée sur un grand chevalet. Des tubes de peinture à l'huile, des pinceaux, des palettes étaient éparpillés sur le sol mais, comme toujours, rien n'indiquait qu'ils avaient été utilisés.

L'œuvre de Hariu avait été couronnée de plusieurs prix prestigieux. Pourtant, dans sa petite maison d'Izu, elle passait désormais la majeure partie de ses journées à regarder la mer d'un air distrait. Et très rarement, peut-être une fois par an, elle se mettait face à la toile et achevait en un tour de main une œuvre maîtresse, comme hantée par quelque chose. En dehors de ce tableau, elle se contentait de contempler le soleil qui se levait sur la mer et se couchait au coin de

la montagne, immobile dans son fauteuil, comme si elle était une vieille femme allant sur ses soixante-dix ans.

Ses rhumatismes ne semblaient pas être la seule cause de son incapacité à peindre. Elle avait l'air d'une femme au foyer tranquille, avec quelques zones d'ombre, mais ces derniers six mois son état s'était aggravé à vue d'œil.

Ainsi, il lui arrivait souvent de ne pas prononcer un mot de la journée. Yukiko se dit soudain qu'elle ne tournait pas rond. Cela faisait cinq ans qu'elle prenait soin de Hariu et de sa maison, mais c'était seulement maintenant qu'elle en arrivait à cette conclusion. Elle savait, pour l'avoir entendu dire par sa mère, que parfois les artistes étaient sujets, à des degrés divers, à ce genre de problème. Mais, tout de même, elle finissait par s'inquiéter, même si cela ne la regardait pas nécessairement, quand elle voyait sa patronne laisser, comme ces derniers jours, plus de la moitié de ses trois repas quotidiens dans son assiette.

En dépit de l'entrée de Yukiko dans l'atelier, Hariu ne fit pas un mouvement. Elle semblait avoir déjà complètement oublié l'histoire du chat.

— Madame, fit Yukiko. Regardez... le chat, la chatte plutôt, elle est devenue tellement belle !

Comme dans un film au ralenti, Hariu fit pivoter lentement son fauteuil vers Yukiko dans un mouvement qui donnait une impression de lourdeur. Ses yeux qui, pendant un long moment, avaient contemplé la mer, paraissaient en refléter la couleur bleue.

Afin que sa maîtresse voie bien la chatte, Yukiko la tendit vers elle en la soulevant en l'air. Mais dès que le regard de Hariu tomba sur l'animal, elle ne bougea plus.

Sa main décharnée serra l'accoudoir du fauteuil. Elle déglutit plusieurs fois avec bruit. On aurait dit qu'elle venait d'avalier quelque chose de dur. Un voile transparent apparut dans ses yeux, semblable à celui que l'on voit chez les morts, et embua bientôt toute la pupille, comme dans la maladie de la cataracte.

Yukiko éprouva soudain de l'angoisse. Dans son enfance, sa grand-mère lui avait raconté l'histoire d'une vieille femme morte par étouffement en avalant sa salive. L'authenticité de cette histoire n'était pas vérifiée, mais Hariu avait exactement la même physionomie que cette pauvre femme dont on lui avait fait la description autrefois...

Cependant, des rais de lumière commençaient à éclairer de toutes parts les yeux embués de Hariu. Cela ressemblait aux rayons obliques du soleil qui pénètrent dans une forêt enveloppée de brouillard, et essaient de le chasser en remplissant la forêt d'éclairs de couleur jaune.

— Lala... murmura tout bas Hariu. Lala. C'est Lala !

Elle se leva dans un grincement de fauteuil et prit la chatte comme si elle l'arrachait des bras de Yukiko. Lorsqu'elle enveloppa la petite tête dans ses mains, la chatte lui lécha les doigts. Hariu se mit alors à renifler en serrant l'animal contre elle et enfouit son visage dans la fourrure blanche.

Yukiko comprit qu'elle pleurait. Elle en fut très étonnée, car sa maîtresse n'était pas femme à pleurer facilement. En tout cas, elle n'était pas du genre à montrer ses larmes en public en serrant un chat dans ses bras.

— Au fait, Yukiko, vous avez eu quel âge cette année ? demanda Hariu en relevant la tête, les yeux toujours fixés sur le chat.

Malgré l'embarras que lui causait cette question inattendue, Yukiko répondit :

— J'ai vingt-sept ans.

— Déjà !

— Oui, Madame. Et cela fait déjà cinq ans que vous m'avez demandé de travailler pour vous. Au début, ma mère me disait souvent : « Mais comment fais-tu pour travailler chez une personne aussi célèbre ! C'est impossible. Pas toi ! » Et elle ajoutait : « Tu sais à peine faire le ménage. » Pourtant, j'arrive à m'occuper de votre maison depuis maintenant cinq ans...

— Je vais vous raconter une histoire qui s'est passée à une époque où j'étais plus jeune que vous aujourd'hui, l'interrompit Hariu avec douceur.

Yukiko se tut. On n'entendait plus que le bruit imperceptible des vagues au loin. Hariu caressa la tête de la chatte, et Yukiko vit les ailes de son nez vibrer tandis qu'elle se mordait les lèvres.

— Je... je venais d'avoir vingt ans. Il y avait une chatte qui ressemblait trait pour trait à celle-là. Elle s'appelait Lala, vous comprenez. Sa maîtresse était une petite fille. C'était une chatte toute blanche, douce et affectueuse, au pelage soyeux. Exactement comme celle-là ! C'est vraiment sa réplique vivante ! J'ai cru qu'il s'agissait de Lala. Et je me suis dit : C'est elle qui est ressuscitée. J'étais tellement surprise que j'ai senti mon cœur près de s'arrêter.

Elle regarda fixement la chatte. Celle-ci observait avec étonnement la mer que l'on pouvait voir par la fenêtre, et elle se tortilla dans ses bras avec l'air de demander à descendre. Hariu lâcha alors la petite bête, qui sauta avec légèreté sur le tabouret placé près de la fenêtre et, se mettant face aux innombrables rayons de soleil agités par les flots, fit doucement *miaou* comme pour jouer avec eux.

Ce jour-là, Yukiko ne sortit pas faire les courses du dîner. Elle ne finit pas non plus la vaisselle, ni ne rentra le linge. À cinq heures du soir, elle téléphona à son mari au laboratoire photo pour lui dire

qu'elle préférerait dîner à l'extérieur, parce qu'elle serait un peu en retard. Son mari lui en demanda la raison sur un ton étonné, mais elle ne répondit rien.

Hariu poursuivit son histoire sans que rien ne vînt l'interrompre. Au milieu du récit, Yukiko alla préparer rapidement du café debout dans la cuisine, mais l'une et l'autre y touchèrent à peine. Derrière la verrière de l'atelier, le soleil se couchait, le ciel prit bientôt une couleur lavande, et même quand il devint difficile de le distinguer de la mer bleu outremer, les deux grandes tasses remplies de café sur la petite table n'avaient toujours pas bougé.

Après avoir écouté le récit de Hariu jusqu'à la fin, Yukiko resta à court de mots pendant un moment. Un long silence s'étendit comme la pénombre entre les deux femmes.

— Je ne pourrai jamais oublier votre histoire de toute ma vie, dit Yukiko. Elle sentit clairement que sa voix tremblait. Je ne sais pas... quoi vous dire.

— Vous n'avez pas besoin de dire quoi que ce soit, répondit doucement Hariu. Je n'en avais parlé à personne, pas une seule fois. Et je ne pensais pas que cela tomberait sur vous... Lala, viens ici.

La chatte toute blanche qui dormait en boule sur le tabouret se redressa lentement à ce nom qui semblait être le sien depuis toujours, puis elle descendit du tabouret et vint jusqu'aux pieds de Hariu, où elle se retourna avec souplesse sur le sol en étalant doucement sa robe moelleuse d'un blanc immaculé. Hariu la prit dans ses bras, la caressa de la joue et poussa un profond soupir, comme si elle était épuisée de fatigue.

— Vous pouvez rentrer chez vous maintenant, dit-elle. Je vous remercie. Mais faites bien attention, il fait nuit noire.

Yukiko resta un moment immobile. Elle était envahie par l'envie irrésistible de courir vers sa patronne et de serrer contre elle ses maigres épaules, puis de lui faire... oui, un baiser, pour lui manifester ses sentiments qu'elle ne pouvait exprimer par des mots... un baiser chargé d'affection, comme on le voit dans les films étrangers. Mais si elle osait une chose pareille, il était fort possible que cela lui inspirerait du dégoût.

— Si j'avais été à votre place...

Voilà donc ce qu'elle dit, au lieu de courir vers Hariu pour l'embrasser. Hariu lui jeta un regard interrogateur. Yukiko prit une inspiration, et poursuivit d'une voix entrecoupée, comme lorsqu'on a le hoquet. « Je pense que... j'aurais fait la même chose que vous. »

Hariu sourit vaguement. Yukiko attendit les mots qui allaient suivre, mais rien ne vint. Elle s'inclina alors légèrement pour saluer et, laissant sa patronne qui avait commencé à jouer avec la chatte blanche, sortit de l'atelier.

Elle lava le riz pour le repas de Hariu, alluma l'autocuiseur à riz. Puis elle disposa sur le plateau un bol d'une personne, des baguettes et une assiette de légumes bouillis qui restaient du déjeuner.

Elle avait la tête remplie de l'histoire qu'elle venait d'entendre. Soudain elle fut assaillie par un sentiment de compassion incroyablement fort même pour elle, et les deux mains posées à côté du plateau, se mit à pleurer sans bruit.

I

En ce temps-là... avait commencé Hariu, la maison des Kawakubo se trouvait à l'extrémité du quartier d'Iidabashi de Tôkyô, à la frontière de la préfecture de Saitama.

Aujourd'hui ce n'est plus qu'un entassement de grands ensembles qui n'évoque plus rien de son aspect d'autrefois, alors qu'à cet endroit-là s'étendait un paysage campagnard et tellement calme qu'il était même difficile d'y apercevoir des constructions. Quand on descendait à la gare de chemin de fer la plus proche, il y avait bien une rue commerçante, mais si petite qu'elle proposait à peine les articles de première nécessité ; juste après s'étendait à l'infini une succession de champs de blé et de petits bois. Seules quelques habitations étaient dispersées ici et là. Sur le trajet du bus qui empruntait des routes goudronnées et d'autres en terre battue, hormis les panneaux signalant les arrêts qui se dressaient solitaires et déserts, on ne voyait rien, aucune boutique. La densité de population était étonnamment faible, et ce quartier à l'écart faisait plus campagne que la ville de Hakodate où j'avais grandi.

Dans la ville, se trouvaient les vastes logements réservés de l'armée américaine. Après la guerre, les soldats cantonnés au Japon et leurs familles avaient formé un quartier de résidents à l'extrémité de la ville. Il occupait près de seize hectares, ou plutôt non, il était probablement plus grand. L'accès à ce quartier entouré de hautes clôtures était interdit aux Japonais et, comme j'étais curieuse du mode de vie des étrangers, je jetais parfois un regard furtif à travers les clôtures sur leur existence luxueuse.

D'innombrables rangées de maisons blanches, toutes de style américain. De beaux jardins plantés de gazon. De grandes voitures visibles au fond des garages. Des parterres de fleurs. En été des feux d'artifice tirés depuis les jardins, et à Noël le spectacle des épouses vêtues de leurs plus beaux habits qui, de retour chez elles après avoir rempli leurs voitures de paquets, papotaient bruyamment.

Quand les familles américaines s'engouffraient dans leur voiture pour aller se promener, la campagne japonaise où flottait une odeur de fumier se transformait aussitôt en une magnifique station touristique semblable à celles que l'on voit dans les films américains. De l'intérieur des voitures, se répandait une musique gaie diffusée par la radio, et les enfants sortaient la tête par la fenêtre en même temps que de grands chiens au pelage blanc et moelleux, en hurlant quelque chose avec des cris perçants. Ou bien encore, il arrivait que deux Noirs vêtus de l'uniforme militaire kaki arrêtent leur voiture près d'un

bosquet d'arbres et, allongés sur toile cirée qu'ils avaient étalée par terre, ils saluaient d'un *Hello* sonore les Japonais qui venaient à passer.

Les enfants japonais qui habitaient la même ville éprouvaient de la curiosité pour les petits Américains qui, de leur côté, les regardaient avec envie, en faisant cercle autour d'eux à distance, quand ils jouaient aux combats d'épée dans la rue. Mais pourquoi les parents des deux parties n'incitaient-ils pas leurs enfants à jouer ensemble ? Parfois, on voyait un groupe d'enfants américains et japonais échanger des bonbons avec des sourires gênés, mais c'était très rare. Et si les Japonais n'invitaient jamais d'étrangers chez eux, la réciprocité était vraie.

Quand on sortait en pleine nuit, l'éclairage des logements réservés renvoyait des lumières d'un jaune brillant qui paraissaient repousser les ténèbres vers le ciel noir. Seule la zone des logements réservés restait tout le temps éclairée et la ville ressemblait à un champ de blé sombre, avec en son milieu les logements américains. Et les terrains et les maisons qui les entouraient étaient là comme des appendices, calmes et tranquilles.

La maison des Kawakubo s'élevait juste à côté de ces logements. Et Kawakubo Gôro était l'unique habitant de ce quartier à avoir adopté exactement le même mode de vie que les Américains.

Mai 1955. J'avais tout juste vingt ans et je débarquais à la gare ***, les bras chargés de bagages. Non seulement c'était la première fois que je venais à Tôkyô, mais c'était aussi la première fois que je descendais à cette gare. Ma mère, mon frère aîné, ma meilleure amie, Mitsuko, et sa mère m'avaient accompagnée à la gare de Hakodate dans l'île de Hokkaidô, et depuis mon embarquement sur le ferry-boat Seikan, j'avais l'impression qu'il s'était déjà écoulé un ou deux mois. À vrai dire, je me sentais terriblement seule, et dans le fond de mon cœur, je commençais aussi à regretter ce projet que j'avais moi-même décidé, puis forcé les autres à accepter.

Mon projet, c'était de venir à Tôkyô pour servir de professeur particulier à la fille unique de Kawakubo Gôro, qui en échange me donnerait des cours de peinture. Vu de Hakodate, il avait évidemment quelque chose d'attrayant. Je pensais qu'il s'agissait d'une occasion inespérée, et réellement cela l'était.

J'avais trouvé en mon frère aîné un allié qui comprenait ma passion pour la peinture et j'avais aussi demandé leur collaboration à Mitsuko et à sa mère ; et je n'avais cessé d'essayer de convaincre ma mère qui s'y opposait violemment. Elle avait rencontré Kawakubo Gôro, et même après sa proposition de me prendre chez lui, logée et nourrie, comme professeur particulier, elle avait encore trouvé à redire à sa

personnalité : elle était fermement décidée à m'empêcher de partir pour Tôkyô.

« Ce M. Kawakubo est un coureur de jupons, répétait-elle constamment comme un refrain. Il va abuser de toi et après tu nous reviendras en pleurs. »

Moi, j'avais déclaré que si elle ne m'autorisait pas à descendre à la capitale, je quitterais la maison et j'irais à Tôkyô sans sa permission. Ma mère qui, pour me retenir, apportait des photos de fiancés que lui présentait régulièrement une marieuse, ou des prospectus d'arts d'agrément sans aucun intérêt, avait fini par céder, à bout d'arguments.

Je m'en étais donné, du mal, pour vaincre cette résistance ! J'avais quitté Hakodate avec le sentiment d'avoir gagné la partie de justesse... Aussi, dès que j'aperçus le visage de Kawakubo Gôro venu m'accueillir à la gare ***, toute envie de rentrer chez ma mère disparut. Gôro portait une chemise chic de couleur beige, et il me fit *Ohé !* d'une manière qui me parut un peu légère. Je débarquais pour la première fois à la capitale, et voilà que j'étais saluée dans une gare inconnue d'un *Ohé !* lancé familièrement par une personne qui vivait dans un monde complètement différent du mien. Si je ne m'étais pas sentie aussi perdue, j'aurais aimé lui en imposer. Mais je portais un chemisier imprégné de la saleté du voyage qui sentait la transpiration, et je n'étais qu'une simple jeune fille de la campagne, un paquet de sacs en papier déchirés et un vieux sac usagé dans chaque main.

Cependant, il fourra mes bagages dans le coffre de la voiture sans paraître le moins du monde partager mon sentiment d'isolement et ouvrit en grand la portière du passager en disant : « Allez, montez. » Je m'exécutai et m'installai dans la voiture en silence. C'était une voiture impressionnante, rouge foncé, que je n'avais jamais vue à Hakodate.

Gôro gagna la place du chauffeur, en m'expliquant :

— C'est une Renault ! Une voiture française. Je l'ai achetée sur les conseils de mon père, mais en fait la couleur ne me plaît pas vraiment.

— Ah bon, répondis-je, ne sachant que répondre d'autre.

Dans la voiture, il parla beaucoup. Après avoir expédié des questions banales me concernant telles que : « Vous n'avez pas eu le mal de mer dans le ferry-boat ? » ou bien : « Vous avez réussi à ne pas vous perdre à la gare d'Ueno ? » et m'avoir énuméré les uns après les autres les noms de membres de l'école des beaux-arts que je ne connaissais pas du tout, il se mit à faire des plaisanteries et à rire tout seul, avant de m'annoncer : « Je donne une garden-party chez moi dimanche prochain, j'espère que vous vous y amuserez bien, Hariuchan. »

Hariuchan... *ma petite Hariu*... Dès notre première rencontre seule à

seul, Gôro m'appelait ainsi familièrement. Il aurait pu se montrer plus distant avec une jeune fille qu'il n'engageait en réalité qu'en qualité de bonne d'enfant – mon titre de professeur particulier n'était qu'un mot sur le papier – mais il semblait trouver normal de m'appeler de cette manière, comme s'il avait l'habitude de ces petits noms familiers. Ce n'était rien de plus, pourtant je me souvins des paroles de ma mère à son sujet, me répétant sans cesse que c'était *un coureur de jupons*, et soudain j'éprouvai de l'inquiétude.

Mais... était-ce de l'inquiétude ? Pouvais-je appeler *inquiétude* ce que je ressentais vis-à-vis de Gôro ?

Qui sait si ce n'était pas autre chose ? Depuis le début je tremblais de tous mes membres, sous l'effet de son odeur enivrante qui venait réveiller les replis de mon cœur, et je me tenais peut-être seulement sur mes gardes.

C'était donc la deuxième fois que je voyais Kawakubo Gôro, puisque notre première rencontre remontait au mois de janvier de cette année-là, lors de son voyage professionnel à Sapporo en tant que maître-assistant de l'école des beaux-arts de Tôkyô.

Mitsuko, ma meilleure amie depuis l'école primaire, et sa mère avaient eu la gentillesse de faire avec moi et ma mère le trajet de Hakodate à Sapporo pour me le présenter.

Gôro était le neveu de la mère de Mitsuko. Depuis des années je ne cessais de répéter : « Je veux absolument aller à Tôkyô pour étudier la peinture, je suis prête à faire n'importe quoi, même des ménages ou serveuse, pourvu que je puisse étudier la peinture. » J'embêtais toute ma famille avec cette idée fixe depuis le lycée, et c'était elle, la mère de Mitsuko, qui m'avait parlé discrètement de la situation familiale de son neveu : il avait perdu sa femme deux ans plus tôt et disait avoir du mal à élever sa fille unique de huit ans en l'absence de celle qui l'élevait jusque-là ; pour le moment une femme de ménage d'âge mûr venait régulièrement préparer les repas, mais il avait envie de demander à quelqu'un de venir s'installer à demeure chez lui, une personne en qui il pourrait avoir confiance, avec si possible de sérieuses références.

La mère de Mitsuko m'avait demandé si cela m'intéressait, et pourquoi je ne profiterais pas de cette occasion pour descendre à la capitale. Le père de Gôro, son frère aîné, était le peintre à l'occidentale Kawakubo Kôkichi qui vivait en France avant la guerre. Il était revenu au pays à un certain moment pendant la guerre, puis était resté quelque temps à Tôkyô après la défaite, en raison des difficultés à partir pour l'Europe, le Japon étant sous occupation américaine, mais une fois le traité de paix conclu, il était aussitôt retourné à Paris. Voilà ce qu'elle m'avait expliqué.

C'est son fils Gôro qui occupait la maison familiale. À l'idée que je pourrais peut-être rencontrer un jour ou l'autre Kawakubo Kôkichi si je m'installais dans cette maison, et peut-être aussi lui demander de voir ses peintures, j'avais sauté sur cette proposition sans la moindre hésitation.

Lorsque je lui fus présentée dans le salon de thé d'un hôtel de Sapporo, Gorô, qui avait mis un costume ce jour-là, posa son regard sur moi et dit, dans un japonais pur et élégant :

— Voilà une jeune demoiselle qui semble pleine de qualités. Veuillez m'excuser de me montrer aussi direct, mais je voudrais vous poser deux ou trois questions. Avez-vous déjà exercé en tant que professeur particulier ?

— Non, Monsieur, répondis-je.

— Mais, vous pourriez enseigner les idéogrammes et le calcul à une élève en deuxième année de primaire ?

Après une légère pause, je déclarai : « Oui, Monsieur. » Mitsuko m'avait recommandé de répondre plutôt de cette manière.

— Ok, fit Gôro avec un signe de tête satisfait. Alors, passons à la question suivante. Êtes-vous bonne cuisinière ?

— Gôro, le réprimanda la mère de Mitsuko. Tu as l'intention de faire de Hariuchan ta bonne en échange du logement et de la nourriture ? Elle a dit qu'elle voulait étudier la peinture et aller à Tôkyô. Professeur particulier, c'est bien, mais on dirait que tu veux lui donner le travail d'une employée de maison ! C'est très différent de ce qui était convenu !

— Mais je n'ai aucune intention d'engager une employée de maison ! répliqua en riant Gôro. Dans ce cas, autant garder celle qui vient déjà. Mais je n'aime pas beaucoup cette femme. C'est une veuve qui n'a pas une très bonne éducation, vous comprenez. J'ai envie qu'elle parte bientôt. Je voulais seulement dire que si la jeune demoiselle ici présente pouvait préparer une cuisine toute simple, je ne demanderais pas mieux.

La mère de Mitsuko nous regarda fixement l'un après l'autre, Gôro et moi, mais elle se contenta de sourire et resta finalement silencieuse.

— Je fais bien la cuisine, dis-je. J'étais prête à tout, cuisine, lessive, ménage, pour pouvoir étudier la peinture à Tôkyô. N'est-ce pas, maman, que je sais à peu près tout faire en cuisine ?

— Eh bien, je crois... oui, répondit ma mère avec un rire peu naturel, sans regarder Gôro en face.

— Alors, c'est entendu ! dit celui-ci en faisant claquer ses doigts, sur un ton signifiant qu'il se souciait peu de l'avis de la mère. Vous aurez le titre de professeur particulier de ma fille, mais j'ai surtout besoin de votre présence auprès d'elle, pour éviter qu'elle ait peur quand je rentre tard, par exemple. Toutefois, si vous faites des petits travaux

domestiques, je doublerai votre salaire. Mais, bien sûr, je ne vous engage pas comme employée de maison, vous n'avez donc pas lieu de vous tracasser. En semaine, je ne suis généralement pas là à midi, je veux seulement que vous vous occupiez de la maison comme si vous étiez chez vous. Alors, vous voilà soulagée ?

Le visage en feu, j'acquiesçais. L'affaire avait abouti si rapidement que je n'arrivais pas à y croire. Gôro m'enchantait quand il me dit son souhait de me voir descendre le plus tôt possible à la capitale, puisqu'une chambre était déjà prête pour me recevoir.

Quant à mon cours de peinture, qui restait ma principale préoccupation, il accepta de satisfaire à ma demande à condition qu'il ait lieu pendant mon jour de congé, et il fut convenu qu'il serait mon professeur. Mais ce qui me ravit plus que tout fut sa promesse de me faire cadeau d'une boîte de matériel de peinture à l'huile et de toiles.

L'image que donnait Gôro ce jour-là était celle d'un citoyen élégant et gai. Il était âgé d'une trentaine d'années, et même s'il enseignait la peinture à l'huile à l'école des beaux-arts et avait pour père un peintre très célèbre, il n'y avait pas trace chez lui de ces manières affectées de l'artiste. Il parlait sur un ton enjoué, ne s'ennuyait pas en notre compagnie – et moi, je ne cherchais pas à savoir pour quelle raison je le voyais comme un célibataire. J'étais seulement surexcitée à l'idée de partir pour Tôkyô.

Le père de Mitsuko dirigeait un grand magasin établi depuis longtemps à Hakodate. Moi dont le père était mort à la guerre l'année de mes six ans et qui avais été élevée par ma mère, qui exerçait un modeste travail d'ikebana, moi qui, à cette époque, n'avais jamais eu l'occasion de dépenser beaucoup d'argent, comment avais-je pu devenir la meilleure amie d'une fille aussi riche que Mitsuko ? On dit souvent que les germes de l'amitié ne peuvent s'épanouir entre deux personnes de milieux différents, mais ce n'était vraiment pas le cas pour nous deux. Mon amie venait tout le temps s'amuser dans la boutique sale et presque misérable de notre maison, parmi les bouquets de fleurs disposés sans façon dans des seaux ; elle buvait le thé avec mon frère aîné, ma mère et moi qui portions un tablier noir en caoutchouc, et nous passions de bons moments à parler de tout et de rien.

Quand arrivait le samedi après-midi, et même le dimanche, j'étais toujours invitée chez elle. Dans la vaste demeure de Mitsuko, située près de la forteresse de Goryôkaku, il y avait deux employés et deux grands colleys.

Chaque fois que je venais jouer chez elle, son père et sa mère m'accueillaient à bras ouverts. Mitsuko, fille unique et de santé fragile, n'avait d'autre amie que moi, et on aurait dit que pour eux j'étais quelqu'un d'incomparable. Face à ces parents au cœur tendre, je

m'amusais avec l'innocence des enfants et je leur souriais en me laissant gaver de beaux gâteaux qui m'étaient inconnus et de lait sucré.

Les parents de Mitsuko, sa mère en particulier, me montraient beaucoup d'affection. Contrairement à la mienne qui était toujours occupée par son commerce, même à la nuit tombée, et s'endormait sans presque jamais bavarder avec moi, la mère de Mitsuko écoutait attentivement mes histoires en me consacrant de son temps, quoi qu'il arrive. Aujourd'hui j'ai le sentiment qu'elle cherchait ainsi à compenser le fait qu'elle n'avait pas donné de frère ou de sœur à Mitsuko. De sorte que si Mitsuko me considérait comme une amie irremplaçable, sa mère s'occupait de moi comme de son propre enfant...

À la fin de ma vie de lycéenne, j'avais donc commencé à parler de mes rêves d'avenir à la mère de Mitsuko. Des centaines de fois, je lui avais répété : « Je veux devenir peintre... » Je lui racontais qu'après le lycée je voulais me débrouiller pour partir à Tôkyô et entrer à l'école des beaux-arts, au besoin en travaillant pour financer mes études.

Bien sûr, je savais qu'elle était la sœur cadette de ce peintre célèbre, Kawakubo Kôkichi. Depuis l'enfance, j'entendais parler de lui par mon amie Mitsuko.

Mais je n'avais pas du tout imaginé que sa mère se proposerait de me présenter à lui ou qu'elle m'annoncerait : « Je vais m'arranger pour que tu puisses étudier la peinture. » Je n'avais jamais pensé à son célèbre frère comme à un moyen d'exaucer mes vœux. Il m'arrivait même parfois d'oublier complètement qu'elle était issue d'une lignée de peintres. Le simple fait de pouvoir raconter mon rêve à quelqu'un me rendait heureuse.

Mon atelier était un petit salon de quatre tatamis et demi dans la maison familiale et ma toile de peintre, du papier à dessin blanc posé à plat sur une petite table où s'alignaient des bols à thé bon marché. Notre situation financière ne me permettait de m'inscrire à l'école des beaux-arts de Tôkyô. Pourtant, sûre d'arriver à mes fins un jour ou l'autre, j'ai obtenu mon diplôme de fin d'études secondaires. Mais j'aidais ma mère dans son travail et on peut dire qu'aller étudier la peinture à Tôkyô relevait de la fiction de cinéma.

J'aimais la peinture depuis ma toute petite enfance. Si j'ai jamais possédé un quelconque talent, c'est pour cela. Était-ce à cause du commerce de fleurs de ma mère que j'avais un sens aiguisé des couleurs ? J'aimais le matériel de peinture, les crayons. J'aimais tout ce qui était coloré. Je ne sais combien de fois j'ai couché sur le papier la couleur étrange et complexe du soleil couchant qui teinte le ciel de Hakodate, la neige glacée presque bleue, les kakis rouge écarlate.

Comme ma mère et mon frère pensaient que j'étais simplement une

enfant aimant *jouer* au peintre, j'apportais très souvent chez Mitsuko mes dessins et je me faisais une joie de les montrer à ses parents, qui se mettaient à l'unisson pour me féliciter.

C'est la mère de mon amie, et personne d'autre, qui m'a encouragée à partir respirer le parfum de l'art, ma seule passion, en m'introduisant chez ce neveu dont la femme était morte des suites d'une maladie et qui avait beaucoup de mal à élever sa fille. Il me semble maintenant que j'ai confié ma propre vie sans le savoir à un destin tissé de fils mêlés de bon ou de mauvais augure.

La maison des Kawakubo se trouvait sur une colline en pente douce couverte de petits bois, à cinq minutes en voiture de la gare ***. Une barrière basse toute blanche entourait un jardin que ses pelouses faisaient ressembler à une petite prairie. Dans ce vaste jardin où les cerisiers fleurissaient à profusion aux premiers jours de printemps, où flottait l'arôme des oliviers odorants en automne, on voyait toujours des rangées de chaises et de tables blanches disposées avec désinvolture. Dans un coin, il y avait aussi un bassin. Aucun poisson ne nageait là et son eau stagnante couverte de nénuphars, pour une raison inconnue, restait toujours limpide. Devant se dressait une grande maison de plain-pied aux murs blancs et au toit rouge sombre. Elle avait tout à fait l'allure d'une maison américaine. La porte d'entrée blanche à double battant pourvue de volets. La terrasse avec un rocking-chair. À l'intérieur, les pièces étaient toutes de style occidental, la salle de séjour encombrée d'objets de toutes sortes importés de l'étranger, et même pourvue d'une cheminée.

C'est devant cette cheminée que j'ai rencontré pour la première fois Momoko, la fille unique de Gôro. Elle me jeta alors un regard qui semblait me jauger ; elle portait dans ses bras, maladroitement, un gros chat blanc.

— Bonjour, Momokochan, lui dis-je en souriant. À partir de maintenant je resterai toujours auprès de toi. Je suis très contente de te connaître.

Sur l'insistance de son père, Momoko répondit « Bonjour », d'une voix si basse qu'elle en devenait inaudible.

C'était une enfant peu loquace. À la recherche d'une amorce pour entamer la conversation, je montrai du doigt le chat dans ses bras.

— Il est joli ton chat. Il est tout blanc. C'est un mâle, ou une femelle ?

Après une petite hésitation, elle dit seulement :

— Une fille !

— Et elle s'appelle comment ?

— Lala.

— Lala ? Quel nom ravissant ! C'est toi qui le lui as donné ?

Momoko me regarda en silence sans ciller, puis elle détourna soudain le visage et acquiesça d'un faible mouvement de tête. La chatte se redressa légèrement, et après avoir posé ses grosses pattes sur les épaules de Momoko, elle commença à lui lécher le cou. La petite fille serra tendrement l'animal dans ses bras et lui murmura quelque chose, la bouche collée à la naissance de ses longues moustaches, l'air d'avoir complètement oublié ma présence.

Comme l'indiquait son nom qui signifiait « Pêcher », elle était aussi jolie qu'une fleur de pêcher. Ses cheveux courts coiffés au carré brillaient des couleurs du prisme sous l'effet de la lumière. Sa peau restait diaphane, qu'elle eût bonne ou mauvaise mine. Ses grands yeux pareils à ceux d'un écureuil lançaient des éclairs craintifs, comme on le voit souvent chez les enfants nerveux, et au lieu de me rebuter, ils stimulaient chez moi l'amour maternel, que sans doute toute femme porte en elle.

Moi qui m'étais imaginée rencontrer une petite fille naïve et gaie qui ressemblait à son père, je fus surprise bien des fois, par la suite, de la froideur et de l'indifférence précoce de Momoko, mais sur le moment je n'y ai pas prêté attention. Je me suis dit que cette peur des étrangers était naturelle chez une enfant qui avait perdu sa mère à peine deux ans plus tôt, à tout juste six ans.

Gôro attira vers lui Momoko dans un mouvement théâtral et lui dit : « Cette jeune demoiselle va devenir ton professeur, Momoko. S'il y a des choses que tu ne comprends pas à l'école, tu pourras lui poser toutes les questions que tu voudras. Désormais elle va vivre tout le temps avec nous. Voilà ce que je voulais, une véritable jeune demoiselle pour s'occuper de toi ! Tu pourras aussi lui demander de jouer avec toi, bien sûr. »

Momoko me regarda à nouveau d'un air méfiant, puis ses yeux se tournèrent aussitôt vers la chatte qui avait glissé de ses bras et s'appêtait à traverser la pièce. « Où tu vas, Lala ? »

Lala s'arrêta, et elle tourna la tête exactement de la même façon qu'un être humain, pour regarder du côté de sa petite maîtresse. Puis elle plissa les yeux, comme si elle souriait, et fit tranquillement *miaou*.

— Tu veux aller te promener, c'est ça ? dit Momoko en clignant les yeux. Je vais avec toi. Viens, on y va ensemble.

— Tu comprends donc le langage des chats ! m'exclamai-je. C'est extraordinaire !

Mais la petite fille ne réagit pas à mon enthousiasme. Elle se précipita vers la chatte et quitta la pièce sans se retourner aux côtés de la grosse boule de poils soyeux et blancs.

— Lala est sa seule amie ! dit Gôro qui trouvait apparemment la situation comique, puis il saisit une cigarette sur la table au milieu de la pièce et l'alluma. Il laissait entendre que cela ne portait pas à

conséquence, si dans le cœur de sa fille unique et solitaire, il n'y avait pour toute amie qu'une chatte. « Elle est tout le temps avec elle comme ça. Quand elle dort. Quand elle mange. La chatte aussi, c'est pareil. Quand Momoko est à l'école, elle l'attend assise sur le pas de la porte avec l'air de dire : Alors, elle rentre ? Elle rentre bientôt ? Voilà pourquoi je parle de Lala chat fidèle, plutôt que de Lassie chien fidèle. Vous aimez les chats ? »

En réalité je n'aimais ni ne détestais les chats. Autour de notre maison de Hakodate, il y en avait toujours qui traînaient dehors et ils m'étaient si familiers que j'y pensais autant qu'aux poteaux électriques qui se dressaient dans la rue. Mais cela ne m'empêcha pas de déclarer d'une voix forte :

— Oh oui, je les aime beaucoup !

— Vous m'en voyez ravi, dit Gôro. Si vous aviez détesté les chats, vous n'auriez pas pu vous occuper de mon enfant, vous savez. Bon, je vais vous montrer votre chambre. Vous pouvez défaire vos bagages, et aussi vous changer pour vous remettre de ce long et fatigant voyage.

Je lui répondis par un sourire et le suivis jusqu'à la chambre qui m'était destinée. C'était une petite pièce à l'occidentale située à l'ouest de la maison... tout au bout. Des rideaux beiges tout neufs étaient accrochés à la fenêtre à deux battants qui donnait sur le jardin, et quand je l'ouvris, le vert du petit bois au loin et du gazon aux teintes vives m'éblouit.

Pour tout meuble il y avait un lit ordinaire, un vieux bureau usagé et une chaise, mais des portemanteaux neufs étaient suspendus dans le placard encastré, et Gôro m'expliqua que le grand vase blanc posé à terre était destiné à recevoir les fleurs que j'aimais.

Il déchira énergiquement et avec bruit le paquet qui était sur le bureau et m'en montra fièrement le contenu. C'était le matériel de peinture à l'huile que je mourais d'envie de posséder.

— Ne vous inquiétez pas pour le chevalet, j'en ai commandé un pour vous. On vous l'apportera bientôt. Bien, faites à votre guise dans cette maison. Il n'y a pas de règle. Je vous paie pour tenir compagnie à Momoko, c'est tout ce que je vous demande ; pour le reste vous pouvez faire comme bon vous semble. Quant à la femme de ménage qui venait jusqu'à maintenant, je lui ai demandé de partir. Vous êtes donc libre de diriger cette maison. Le congé, c'est un jour par semaine. Décidons que ce sera le dimanche. Ça vous va comme ça ?

Je le remerciai, la tête baissée, le matériel de peinture serré dans mes bras.

— Vous me traitez avec tant de gentillesse. Comment pourrais-je vous exprimer ma reconnaissance... ?

Gôro me fit tranquillement un clin d'œil.

— Le dimanche après-midi, je libérerai de mon temps pour vous.

On ira dans l'atelier. Et là, je vous enseignerai la peinture sérieusement...

— Je suis désolée de vous importuner. Vous devez me trouver très exigeante.

— Mais non, tout va bien. Votre personnage m'a plu dès que je vous ai vue. Ah, et puis...

Il s'approcha soudain de moi.

— Vous devriez garder votre visage au naturel.

Il s'était tellement approché de moi que le souffle de son haleine tiède frôlait ma joue. Il me dévisageait de très près, l'index pointé sur mes lèvres.

— Le rouge que vous avez mis aujourd'hui ne vous va pas très bien. Vous feriez mieux aussi de ne plus mettre de poudre. Vous êtes bien mieux sans artifice. Vous avez un charme naturel et vous êtes plus jolie en restant telle que vous êtes.

Je perdis contenance, tandis qu'il observait toute ma personne depuis le sommet du crâne jusqu'à la pointe des pieds, et soudain il sourit. Son sourire semblait dire qu'il venait de vérifier le bien-fondé de son opinion. Ensuite, il prit congé de moi avec des manières raffinées et quitta la pièce comme si de rien n'était. Un léger sifflement me parut retentir indéfiniment au bout du couloir, puis je finis par ne plus l'entendre.

J'avais le visage empourpré jusqu'aux oreilles et, pendant un long moment, je restai debout, l'esprit absent.

II

Je ne sais pas bien pourquoi Kawakubo Gôro aimait tant vivre à l'américaine. D'après ce que j'ai entendu dire plus tard par certains de ses amis, familiers de la famille, il éprouvait un sentiment de rivalité vis-à-vis de son père Kôkichi, et s'il avait introduit dans sa vie la culture américaine, c'était par volonté de faire concurrence à ce père qui s'était entiché de l'Europe. Mais était-ce vraiment la raison ? Car le Gôro qui s'offrait parfois à ma vue avait l'air d'un jeune homme pathétiquement seul, que l'Amérique attirait comme une obsession, et qui essayait d'oublier l'humiliation de la défaite de la guerre en imitant le comportement original de son père.

Mais l'interprétation de ses amis est tout aussi fondée. Car, autant que je me souviens, je n'ai jamais entendu Gôro parler de guerre ou de politique. C'était un homme gai et amateur de bons mots qui, devant moi ou d'autres connaissances, arborait toujours un visage souriant.

Alors, ne recherchait-il dans la vie que ce qu'elle peut vous apporter d'agréable et de réjouissant, après avoir chassé de son esprit, par quelque subterfuge, tout souvenir de la guerre ? Ou bien se donnait-il l'apparence d'un homme sans mémoire tandis que reposait à jamais au fond de son cœur un souvenir odieux, l'humiliation de la guerre ?

En tout cas, ce qui me surprit le plus en arrivant chez lui – ce qui me faisait ouvrir tout grand les yeux ! – fut cet attachement absolu pour l'Amérique.

Au petit déjeuner, il prenait obligatoirement du pain, des flocons d'avoine et du café. Pour la petite Momoko, c'était du chocolat ou une banane, et je ne l'ai jamais vue en train de grignoter des biscuits de riz soufflé *senbei* tout en buvant du thé japonais. Et si l'on servait souvent du riz aux repas, Gôro aimait les menus composés de pain, bifteck et salade.

Entre quatre et six heures, on passait toujours de la musique dans la maison. Gôro possédait énormément de disques 33 tours ainsi que des 45 tours, et tout ce qui était à la mode en Amérique, le jazz évidemment, la pop, la country... on pouvait être sûr de l'entendre chez lui.

Les jours où il n'avait pas cours à l'université, il décidait parfois à la dernière minute d'emmener Momoko en voiture à Ginza ou à Shinjuku pour y faire des courses, puis ils rentraient après être allés au cinéma et avoir dîné dehors. À son retour, Gôro me parlait sans fin du film qu'il venait de voir. Il me semblait que Momoko était trop jeune pour voir certains d'entre eux, mais il n'avait pas l'air de se soucier de ce

genre de chose.

Une ou deux fois par mois, il donnait une grande garden-party chez lui. Ceux qu'il invitait faisaient partie de son université, ou bien il s'agissait d'anciens camarades de classe, mais la plupart de ses amis appartenaient au monde du spectacle – on les reconnaissait au premier coup d'œil. J'imaginais que beaucoup de filles étaient des modèles ou de futures actrices, et que d'autres travaillaient dans le cinéma ou la musique, mais Gôro ne me présentait pas une par une chacune des personnes présentes. Comme ses invités venaient apparemment avec leurs amis, lesquels venaient aussi avec les leurs, Gôro lui-même ne devait pas savoir très exactement qui participait à sa garden-party.

La fête se déroulait habituellement dans le séjour et le jardin. Les après-midi où le soleil chauffait, à l'approche de l'été, des files de voitures stationnaient devant le portail de la maison Kawakubo ; en descendaient des jeunes femmes vêtues de robes colorées et des dames de petite taille en kimono, puis des hommes en costumes voyants à rayures, et malgré les années passées je n'ai pas oublié le spectacle de cette foule aux mains virevoltantes s'engouffrant dans le jardin comme une nuée de papillons. Du pick-up installé dans le séjour se répandait une musique de jazz Dixieland assourdissante dont les notes rapides montaient dans les airs et se prenaient dans les branches des arbres du petit bois, tels des nuages, avant de s'envoler avec force dans le ciel au loin.

Gôro descendait avec superbe dans le jardin à la façon d'un héros de film hollywoodien, et lançait quelques plaisanteries aux invités. Autant je crois me rappeler que certaines filles se mettaient à danser aussitôt arrivées, en tortillant leurs hanches gonflées par un jupon, autant je suis sûre que d'autres sautaient au cou de Gôro, et lui faisaient un baiser avec une politesse maniérée, en gardant cérémonieusement leurs gants en dentelle.

Toutes ces femmes étaient séduisantes et parées de vêtements à la mode qu'une fille comme moi n'avait jamais vus ; chacune était pleine de confiance en elle, chacune avait l'air de penser : je suis la meilleure.

On m'avait donné pour tâche d'apporter de la cuisine, où je me tenais avec Momoko, de la bière, des jus de fruits, des fruits et des gâteaux. Je descendais dans le jardin, un plateau à la main, baissant timidement les yeux à la moindre occasion, car la gaieté de cette nombreuse et brillante assemblée m'en imposait, mais dès qu'ils m'apercevaient, les invités lançaient toujours des plaisanteries douteuses.

Gôro me présentait comme *le professeur particulier de Momoko*, mais ma condition de jeune fille au pair semblait exciter leur curiosité. C'est à tout bout de champ qu'ils me disaient avec malice : « Ce Gôro a

une conduite correcte avec vous quand il fait nuit ? » ou bien « Vous feriez mieux de vous méfier de Gôro. Ce type est le plus grand play-boy du monde. » Et quand je m'efforçais d'expliquer gravement pourquoi j'étais venue travailler dans cette maison et dans quelles circonstances je lui avais été présentée, je ne faisais qu'exciter davantage leurs moqueries.

Dans ces moments-là, Gôro se contentait de porter son verre à la bouche en riant sous cape. Et une fille à la forte poitrine moulée dans une robe d'été à la mode ne manquait pas de s'appuyer languissamment sur son bras et de lui murmurer à l'oreille, suffisamment fort pour être entendue :

— C'est louche, mon petit Gôro. Tu devais bien avoir une arrière-pensée en engageant un professeur aussi jeune.

Lui répondait par un grand haussement d'épaules typiquement américain et répliquait :

— Ok, je cède à vos allusions vulgaires sur ma vie privée. Allez donc à la porte de sa chambre la nuit, si vous voulez. Elle est fermée à double tour de l'intérieur. Rien ne la ferait bouger d'un pouce, vous verrez !

— Ça alors, tu as déjà essayé d'entrer chez elle ! le raillaient les hommes en chœur. Les rires éclataient, les voix charmeuses des filles fusaient. Impassible, Gôro continuait de sourire sans affirmer ni démentir et regardait nonchalamment les rayons du soleil se brisant sur le verre qu'il tenait à la main.

Momoko et Lala étaient les idoles des invités. Tout le monde voulait caresser la tête de Momoko, tout le monde voulait toucher le pelage doux et soyeux de Lala. De temps en temps, la chatte à qui les invités donnaient du fromage et des miettes de poulet faisait entendre un miaulement sonore de contentement et se frottait contre leurs jambes, mais Momoko ne se montrait jamais affectueuse avec eux. Un sourire peu naturel sur les lèvres, elle se contentait de les saluer rapidement et s'échappait aussitôt après à l'intérieur de la maison.

Même quand les invités lui criaient : « Momokochan, dis, Momokochan, viens donc t'amuser avec nous dans le jardin, ton papa a trouvé un jeu amusant ! » ils l'appelaient en vain. Elle faisait semblant de ne rien avoir entendu, en leur tournant le dos pour aller s'enfermer dans sa chambre d'enfant et y lire un livre.

Momoko aimait une vie trop calme pour une petite fille de son âge. Une vie bien réglée, pourrait-on dire. Moi seule – et non pas son père – je comprenais combien cette enfant détestait les grandes fêtes.

Elle se levait à sept heures tous les matins. Sans jamais s'attarder au lit, elle se levait toute seule et finissait rapidement sa toilette ; la plupart du temps, je n'avais pas besoin de la réveiller. Ensuite, elle mangeait du pain avec son père, picorait le jaune des œufs au plat

bien cuits, et buvait du lait. Elle montait dans la voiture de Gôro qui se rendait à l'université et l'accompagnait jusqu'à la porte de l'école primaire. À deux heures de l'après-midi, elle rentrait. C'était la même routine chaque jour de la semaine. Jamais elle ne ramena une amie, ne fût-ce qu'une fois.

Puis elle prenait son goûter, et après avoir répondu évasivement aux questions que je posais, l'air de rien, sur ce qui s'était passé à l'école, elle avait l'habitude de se précipiter avec Lala vers le champ de blé. À l'exception des jours de pluie, elle ne changeait pas son programme.

Momoko aimait beaucoup ce champ. Elle connaissait à fond tout ce qui le concernait : le chemin qui longeait le champ, le nombre d'épouvantails, l'emplacement réservé au fumier, son étendue, la vue qui changeait selon la saison... tout était gravé dans sa tête comme un plan miniature.

Dès qu'elle allait jouer dehors, j'avais coutume de m'habiller en vitesse et de sortir pour faire les courses du dîner. Combien de fois me suis-je arrêtée sur le chemin de retour, mon lourd panier à provisions suspendu à l'épaule, en apercevant au loin la silhouette de Momoko dans le champ de blé ?

L'image de la chatte et de la petite fille qui passaient en courant sur le chemin était si belle qu'elle ressemblait à un tableau. Momoko et Lala jouaient à se cacher et à réapparaître derrière les épouvantails, tandis que le soleil couchant inondait le champ d'une douce couleur dorée. Sous la brise qui se glissait entre les arbres des petits bois, les épis de blé jaune d'or tremblaient en ondulant légèrement et tout de suite après je voyais la jupe de Momoko se gonfler sur son passage. Momoko s'accroupissait, se levait, sautait, se mettait en colère, à aucun moment elle ne restait immobile.

Parfois Lala se mettait à poursuivre un moineau, en donnant libre cours à son instinct de chasse. Quand elle s'élançait ainsi d'un seul bond, les moineaux s'envolaient tous en même temps du champ doré et s'éparpillaient loin dans le ciel semblables à d'innombrables points noirs.

Le rire de Momoko me parvenait, porté par le vent. Le soleil couchant orangé s'imprégnait de la couleur du ciel qui devenait bleu outremer, et colorait en sombre leurs silhouettes qui peu à peu se muaient en ombres noires.

Momoko n'était évidemment pas la seule enfant à jouer sur ce chemin. Des enfants de la ville s'y faufilaient de temps en temps et partageaient leurs jeux, mais Momoko n'essayait jamais de se mêler à eux. Elle restait toujours seule avec Lala. Non loin de Lala, on était sûr de trouver Momoko, et là où était Momoko, on apercevait toujours le corps blanc et moelleux de Lala.

C'était ainsi. Elles ressemblaient à un couple d'oisillons solitaires. Elles avaient l'air de vivre dans la solitude comme si elles étaient les deux seules à avoir survécu à l'anéantissement de la Terre, à l'anéantissement de toute l'humanité.

Momoko avait l'habitude de rentrer à la maison quand le ciel commençait à s'obscurcir. Puis, avec l'air de quelqu'un qui vient de déceler l'extraordinaire futilité de la vie, plutôt que celui d'un enfant fatigué d'avoir trop joué, elle se lavait les mains dans la salle de bains, allait dans la cuisine et donnait elle-même à manger à Lala.

La nourriture de la chatte était si luxueuse que des êtres humains auraient pu en manger sans que cela paraisse incongru. Elle lui donnait généralement du chinchard cuit et des sardines entières, et non pas de ce riz pour chats à base de bonite râpée et de petites sardines séchées. Il arrivait même que nos restes de viande passent directement dans la gueule de Lala.

Depuis que j'habitais chez les Kawakubo, Gôro n'essayait plus de rentrer à temps pour le dîner. Par conséquent, nous n'étions souvent que toutes les deux pour les repas.

Durant ces moments, notre conversation était très limitée. La petite fille semblait penser que le repas était quelque chose qui commençait par « Bon appétit » et se terminait par « Merci, c'était très bon ». Mes efforts pour entamer une conversation en lui posant des questions restaient vains : ils échouaient toujours.

Momoko avait un appétit délicat ; il était rare qu'elle finisse son dîner. Et la chatte était comme elle. Quand arrivait le moment où Lala, aux pieds de Momoko, avait mangé la moitié de sa nourriture et prenait une mine qui semblait signifier qu'elle en avait assez, Momoko murmurait « Je n'ai plus faim » en mettant la main sur son ventre. Puis elle se levait de son siège en repoussant loin d'elle, d'un air las, les restes de son assiette.

En principe, c'était après le dîner que je devais remplir le rôle qu'on m'avait assigné : celui de *professeur particulier*. Momoko et moi nous asseyions côte à côte à son bureau dans sa chambre d'enfant, nous révisions, préparions les leçons, puis nous faisions les devoirs. Momoko était une élève exceptionnelle qui obtenait d'excellents résultats. Il était donc difficile de dire que j'accomplissais pleinement la mission dont m'avait chargé Gôro. Elle faisait elle-même à peu près tout son travail, sans avoir besoin de mon intervention, et en plus elle était douée.

Toute nouvelle connaissance était aussitôt aspirée par son cerveau comme une éponge absorbe l'eau. Et, chose étonnante, elle avait acquis l'art d'exploiter ces connaissances et savait parfaitement les mettre en pratique à sa manière. Assise immobile à ses côtés, je n'avais pas plus d'utilité qu'un objet décoratif, et de professeur que le

nom. J'apprenais même de cette petite fille de huit ans des méthodes d'utilisation des connaissances.

Malgré de telles capacités intellectuelles, cela ne semblait pas importuner Momoko de me voir me comporter en professeur. Parfaitement au courant du travail qui m'était demandé par son père, quand elle était à son bureau, elle persistait à jouer le rôle de l'élève modeste.

La chambre de Momoko était grande pour une chambre d'enfant. Elle devait faire dans les dix-huit mètres carrés. Conformément aux goûts de son père, les murs étaient tapissés d'un papier décoré de charmants motifs floraux vert peppermint comme chez les petits Américains et des rideaux égayés par des dessins d'animaux étaient accrochés à la fenêtre.

La pièce comportait un bureau et un lit recouvert d'une couverture colorée, une petite table ronde, une commode de rangement remplie de sous-vêtements et surmontée d'un entassement de peluches et de poupées importées de l'étranger, probablement offertes par Gôro. Mais je n'ai jamais vu Momoko jouer avec elles. Et ces poupées qu'aucun enfant ne prenait jamais dans ses bras tièdes évoquaient des fruits fanés qu'on aurait oubliés, invendus, à la devanture d'une boutique.

Durant le peu de temps qui lui restait avant de dormir, une fois ses devoirs terminés, Momoko s'asseyait généralement sur son lit et lisait un livre d'images. Dès qu'elle commençait sa lecture, Lala se blottissait contre elle et se mettait à somnoler en plissant ses yeux devenus minces comme deux fils.

En hiver, quand la soirée était froide et que j'apportais du chocolat dans sa chambre, je découvrais parfois Momoko assoupie, tenant Lala serrée dans ses bras. À certains moments, j'étais prise par l'envie irrésistible de me mettre en boule comme la chatte à côté de Momoko et de m'endormir avec elle. C'était là une étrange impulsion.

Je n'avais pas envie de jouer un rôle de mère auprès de Momoko. Je ne la considérais pas non plus comme une sœur cadette, qui aurait été beaucoup plus jeune que moi.

Je crois que j'étais fascinée par le charme de cette enfant, par sa mystérieuse personnalité qui n'avait rien d'enfantin. Qui sait si inconsciemment je ne souhaitais pas devenir son humble servante, et plus modestement encore, me serrer simplement contre elle.

Il y avait en Momoko quelque chose de reposant. Même si elle se montrait froide et distante, je ne me tourmentais pas à l'idée qu'elle ne me témoignait pas d'affection. Il me suffisait qu'elle soit là. C'était un enfant qui faisait comprendre aux adultes, sans rien leur dire, qu'il était inutile de lui en demander plus.

Elle m'appelait *Hariuchan* et non pas *Mademoiselle*. Chaque fois qu'elle m'appelait *Hariuchan*, je sentais cette distance s'ouvrir entre

nous comme un gouffre. Plus j'avais envie de me rapprocher de Momoko, plus elle s'éloignait de moi, en partie par gêne semblait-il. Néanmoins, j'avais l'impression, de plus en plus forte de jour en jour, que Momoko commençait à m'accepter. C'était une sensation vraiment étrange. Je la sentais réduire très progressivement la distance qui me séparait d'elle, comme si elle décollait une fine feuille de papier japonais.

De temps en temps, elle se mettait par exemple tout contre moi pendant que je faisais la lessive dans la cuisine, elle regardait en silence la mousse dans le baquet. Si je restais debout sans rien lui dire, elle m'imitait en gardant la même position. Si je souriais, elle aussi me souriait. Un adulte fondait devant un visage de petite fille aussi charmant. Et le seul fait de recevoir un sourire de Momoko me rendait heureuse. Puis, j'avais envie de lui communiquer mon sentiment de bonheur, et je lui disais quelques mots. Son sourire disparaissait alors immédiatement, pour laisser place à une indifférence glacée qui se répandait sur tout son visage. Je m'empressais donc de fermer la bouche. Visiblement rassurée, elle posait alors ses deux mains potelées sur l'évier et me regardait faire distraitement.

Elle avait quelque chose du pendule qui s'éloigne pour se rapprocher de nouveau. Plus les oscillations du pendule diminuaient, plus mon cœur s'emplissait d'une joie tranquille.

Patiemment, j'attendais que le pendule qui était en elle arrête d'osciller. Sans forcer aucunement son affection, sans utiliser de ruse, je me réjouissais à l'avance du moment où elle m'ouvrirait spontanément la porte de son cœur.

Il paraît difficile de comprendre pourquoi une jeune fille âgée de vingt ans à peine rêvait à ce point de partager son affection avec une enfant qui lui était complètement étrangère. Certes, j'étais attirée par Kawakubo Gôro, et je commençais à éprouver de l'amour pour lui. C'est la vérité. Mais je ne cherchais pas à m'attirer les faveurs de Momoko pour tenter de plaire à son père. Lui-même me considérait comme sa fille, et moi, je ne pensais pas qu'il pouvait s'intéresser à moi.

J'aimais Momoko, tout simplement. J'aimais profondément la petite solitaire qui jouait avec Lala dans le champ de blé.

III

Si Gôro était attaché à son style de vie, il était loin d'être un maniaque dans la vie quotidienne. Autant il se passionnait pour la décoration intérieure, autant il ne se souciait absolument pas de voir de la poussière sur le pick-up dont il se montrait si fier. Peu lui importait que des ordures ménagères pourrissent dans la cuisine ou que des chiffons sales traînent par terre dans le cabinet de toilette. Cela le laissait complètement indifférent.

Quand il découvrait le corps atrocement mutilé d'une souris ou d'un moineau que Lala avait attrapé dans la campagne et abandonné dans un coin du séjour, il le repoussait du bout de sa pantoufle vers la terrasse, avec la même insouciance qu'il se serait débarrassé d'un petit insecte mort. C'était tout. Ensuite, il se mettait à lire son journal d'un air détendu, comme si de rien n'était.

Il va sans dire qu'un tel caractère me mettait à mon aise. D'ailleurs, j'avais été engagée pour m'occuper de sa fille et je n'avais pas besoin, comme les jeunes filles au pair en règle générale, de prendre un soin méticuleux de la maison. En plus de mon travail auprès de Momoko, je me contentais de faire les courses, de préparer des repas simples, de laver les vêtements du père et de la fille les jours de beau temps, et quand cela me disait, je pouvais enlever les mauvaises herbes dans le jardin.

À l'idée que, du temps de Hakodate, je travaillais du matin au soir pour aider ma mère, je trouvais ma vie paradisiaque. J'avais beaucoup de temps libre. Quand Momoko était à l'école, je prenais plaisir à faire tranquillement des croquis autour de la maison, mon carnet à la main, ou bien je partais en train jusqu'au centre ville pour visiter les musées.

Je n'ai jamais importuné Gôro avec ce genre de questions : Qu'est-ce que je dois préparer à déjeuner ? Qu'est-ce que je dois acheter ? Dans quelle boutique ? Je crois que personne n'était aussi peu fait que lui pour diriger et surveiller les autres. La seule règle qu'il m'imposait se résumait à m'occuper de Momoko.

Le salaire qu'il me donnait à la fin du mois était étonnamment élevé. Si bien que je me demande encore maintenant s'il n'y avait pas une erreur. Après l'immense humiliation de la défaite, la majorité des gens menaient une vie frugale. Et moi, juste en surveillant les devoirs d'une élève du primaire et en assumant la garde de la maison, je parvenais à acheter chaque mois des reproductions de tableaux et du matériel de dessin coûteux, j'envoyais de l'argent à ma mère à Hakodate, et j'arrivais encore à mettre de l'argent de côté.

Plusieurs fois, j'ai demandé à Gôro la raison de ce salaire si élevé

qu'il en devenait injustifié. Invariablement, il répondait par ces quelques mots « Et pourquoi pas ? » qui sortaient de sa bouche en même temps qu'un doux sourire. « Puisque je vous le donne, laissez-vous donc faire. »

Dans cette situation, je m'enrichissais rapidement. Je dépensais beaucoup pour le matériel de peinture et les reproductions de tableaux, mais en dehors de ces articles, je ne faisais pas d'achats importants.

C'est vrai. Je n'achetais aucune de ces nombreuses parures que toute jeune fille débarquant dans une grande ville souhaite acquérir. On ne peut pas dire que les vêtements et les chaussures modernes à l'occidentale, les produits de maquillage, les sacs à main ne m'intéressaient pas. Plusieurs fois j'ai été sur le point d'ouvrir machinalement mon porte-monnaie en voyant de belles robes exposées dans les vitrines des grands magasins. Mais, dans presque tous les cas, je passais mon chemin sans rien acheter.

Il était évident que si je portais une belle robe, je voudrais mettre des talons hauts et avoir un sac à main rectangulaire à la mode. Évident également que je voudrais une permanente, comme les femmes qui venaient aux fêtes de Gôro, et aussi du parfum, pour m'habiller en citadine. Évident encore que je voudrais un maquillage en accord avec ma tenue.

Mais je n'avais absolument pas l'intention de mettre du rouge à lèvres, ni de me poudrer le visage. Les paroles qu'avait prononcées Gôro, lors de mon arrivée dans la capitale, ne cessaient d'exercer leur domination sur moi comme des formules incantatoires.

Le rouge à lèvres et la poudre ne vous vont pas très bien, vous êtes plus jolie au naturel...

Je m'étais bêtement juré de suivre ces paroles, puisqu'elles venaient de lui. Bien des fois, je m'étais regardée dans le miroir de ma chambre, scrutant mon visage dépourvu de maquillage. À nu j'avais un visage enfantin qui manquait totalement de féminité, mais je m'efforçais de penser que j'étais mieux ainsi, puisque Gôro disait me préférer au naturel. Le temps passait mais, à cause de ses paroles, je conservais toujours ma vilaine allure de fille de la campagne. Et à cause de mon obstination à garder cette allure rustique de petite provinciale, les sommes que j'envoyais par la poste à ma mère à Hakodate ne cessaient d'augmenter. Comme ne cessait d'augmenter le nombre des reproductions de tableaux que j'admirais dans ma chambre.

Ce qui avait été convenu initialement entre Gôro et moi, à savoir son engagement à m'enseigner la peinture pendant mon jour de congé, n'était jamais respecté en raison de sa vie irrégulière, mais il s'arrangeait toujours avec ses horaires pour, une fois par semaine,

m'annoncer qu'il allait me consacrer un peu de son temps.

Je l'attendais si ardemment, cet instant unique ! Il arrivait le matin par exemple, quand je me tenais sur le pas de la porte pour regarder partir Gôro qui accompagnait en voiture Momoko à l'école. Il levait la tête vers moi, comme s'il se rappelait soudain sa promesse, et me disait en clignant de l'œil : « Ce soir, je rentre tôt. On pourrait faire le cours de peinture. »

Je faisais « Oui » en marquant mon assentiment par un grand mouvement de tête, prête à fondre en larmes de joie.

Alors Gôro s'adressait à Momoko assise à côté de lui, avec un curieux petit sourire. « Ce soir, papa va enseigner la peinture à Hariuchan dans l'atelier. Tu peux venir aussi, Momoko. »

Gardant le silence, elle lui renvoyait un curieux petit sourire, qui semblait fusionner avec celui de son père. Ce sourire difficile à décrypter n'était échangé qu'entre le père et la fille. Quand Gôro avait droit à ce sourire de la part de sa fille, il affichait un air satisfait, comme s'il en comprenait le sens. Puis, avant de s'en aller, il donnait un coup de klaxon joyeux à mon adresse tandis que je baissais la tête en rougissant, et lançait : « À tout à l'heure ! »

L'atelier de Gôro se trouvait à l'extrémité de l'aile droite de la demeure, à l'exact opposé de ma chambre. Dans cet atelier aussi vaste qu'une salle de réunion, plusieurs toiles immenses étaient posées pêle-mêle contre les murs, et le plancher qui portait des traces de coulées de peinture était jonché de matériel de dessin, de feuilles de papier journal et de toutes sortes d'objets, si bien qu'il ne restait plus aucune place pour poser le pied.

À mon arrivée dans l'atelier, je lui montrais tout d'abord les croquis, les aquarelles, les petites peintures à l'huile que j'avais terminés pendant la semaine. Quand il avait la peinture devant lui, il était méconnaissable. Sa gaieté habituelle s'effaçait, il devenait taciturne. Il lui arrivait souvent de froncer les sourcils. Puis il faisait la critique de ma peinture, en se montrant d'une sévérité surprenante. Quand il n'aimait pas, il ne faisait preuve d'aucune délicatesse dans ses paroles ; même si elles devaient être blessantes, il les prononçait.

Par contre, mais c'était rare, lorsqu'il me félicitait, il ne se montrait pas avare de compliments. Un jour, j'ai même eu droit à une heure de paroles élogieuses. Une heure ! Il n'avait pas besoin d'une heure pour critiquer sévèrement. Mais pour féliciter, il n'était pas homme à épargner son temps, fût-ce pendant une heure.

Dans ce domaine que l'on appelle l'art, il est très difficile d'exprimer son admiration en termes recherchés. Plus la frontière est ténue entre une bonne et une mauvaise œuvre, et subjectif le jugement que l'on porte sur elle, plus l'acte de dire son admiration s'avère périlleux. C'est pourquoi les gens qui veulent transmettre leurs émotions

n'emploient généralement que des exclamations puériles. C'est joli ! Magnifique ! Admirable ! etc. Ils ne font pas d'efforts pour trouver d'autres formulations.

Tandis que Gôro, lui, savait décliner à l'infini les termes élogieux. Quand mon travail lui plaisait, il m'expliquait avec soin pourquoi il l'aimait, où et comment il provoquait en lui des émotions. Il comparait mon style au sien, mon œuvre à celles de peintres réputés, ou bien encore, usait habilement de termes poétiques, abstraits ou concrets, avec le désir de me faire savoir combien il trouvait mon travail magnifique.

J'avais confiance en lui. En tout ce qu'il disait. Et même si je ne croyais pas éprouver de l'amour pour Gôro, il est certain que mon sentiment était de cet ordre. Mais mon sentiment pour mon maître en peinture était d'une nature différente de celui que j'avais pour Gôro. Dans l'atelier, j'étais une simple élève qui suivait son enseignement.

Cependant, dès que le cours dans l'atelier prenait fin et qu'arrivait le moment de boire un café en tête-à-tête, j'étais progressivement envahie par une gêne et une excitation indéfinissables. L'air de l'atelier, qui renfermait en secret la passion, semblait se charger dans la fraîcheur humide de la nuit d'un parfum capiteux, qui me faisait prendre conscience de notre proximité.

Assise sur le tabouret face à lui, je sentais que ses genoux touchaient presque les miens, que son regard s'arrêtait sur mes seins qui formaient une petite bosse sous mon chemisier, qu'il se déplaçait vers mes jambes qui dépassaient de ma jupe informe et décolorée.

Gôro se montrait volubile, il me faisait rire en me racontant des anecdotes amusantes sur ses amis, mais ma lucidité était telle que j'en venais à me demander comment chacun de mes rires résonnait sur les murs de l'atelier, comment ils parvenaient à son oreille, comment mon visage rieur se reflétait dans ses yeux.

Dès que j'en avais le loisir, j'essayais désespérément de deviner ce que je représentais pour lui. Parfois il me traitait comme une sœur cadette beaucoup plus jeune que lui, d'autres fois il me traitait comme un disciple. Il posait sur moi un regard chargé de confiance puisque j'étais celle qui le tranquillisait en s'occupant de sa fille Momoko, mais par ailleurs il traçait une ligne bien distincte entre nous, comme si nous étions deux étrangers partageant la même passion pour la peinture. En vérité, j'ignorais ce qu'il pensait vraiment de moi à cette époque.

Il ne cherchait jamais à me toucher, ne me donnait pas de chiquenaude sur la joue pour plaisanter, ni ne me pinçait gentiment le bras. En toute occasion il avait un comportement de gentleman. Néanmoins, il m'arrivait de penser qu'il pouvait éprouver une attirance sexuelle pour moi. C'était son regard, ses yeux, qui me

donnaient pareille illusion. De temps en temps, son regard semblait suivre la ligne de mon corps sans aucune gêne. Quand je me trouvais face à la toile dans l'atelier, un crayon à la main, je sentais son regard fixé sur mon chemisier au niveau de la poitrine. Quand je faisais la vaisselle dans la cuisine, je sentais son regard se promener sur mes fesses.

Peut-être que je me trompais, que ce n'était qu'une illusion naïve. Peut-être ne faisait-il que regarder une tache de café sur mon chemisier, ou hésitait-il en se demandant s'il devait enlever une herbe fanée collée sur mes fesses. D'ailleurs, j'avais un corps d'enfant à cette époque. Malgré mon envie de gagner ses faveurs, je n'avais pas un corps suffisamment attirant pour exciter son désir sexuel.

Mais, rapidement, je ne vécus plus que dans le monde imaginaire que je m'étais créé et qui m'entretenait dans mon illusion.

Mon imagination enflait, s'hypertrophiait, occupait tout mon esprit pour y susciter de mystérieuses chimères. Quand j'étais en train de boire de l'eau, dans la cuisine, en chemise de nuit après la sortie de mon bain, j'avais la vision de Gôro debout derrière moi, qui me déshabillait du regard. Quand je fermais à clé la porte de ma chambre et que je me glissais dans mon lit, il me semblait entendre le bruit des pas de Gôro qui avançait dans le couloir et frappait discrètement à ma porte.

Dans mes rêves, Gôro était mon amoureux, mon mari, mon amant. Je faisais tout le temps des rêves érotiques. Pour moi, il ne s'agissait pas de quelque chose de honteux. Je n'étais tout de même plus une enfant pour trouver honteux d'avoir ce genre de rêves ! Une novice au crâne rasé appelée à devenir bonzesse, oui, on aurait dit qu'elle faisait des rêves obscènes. Moi j'embrassais Gôro sur la bouche, j'avais des rapports sexuels avec lui, j'entendais ses mots d'amour – mais seulement en imagination. Cela me suffisait.

Ce que je vais dire paraîtra peut-être bizarre mais si, dans la réalité, Gôro avait posé la main sur moi, dans son atelier en pleine nuit par exemple, j'aurais probablement poussé un cri et je me serais enfuie de la maison. Je dois l'avouer, je n'avais encore jamais été amoureuse. Pour moi, l'amour n'était qu'un acte imaginaire se déroulant dans mes rêves. Je pouvais alors me muer en prostituée, en riche épouse qui trompait son mari, en jeune diablesse qui courait d'un homme à l'autre. Mais, quand j'avais un homme réel devant moi, j'étais constamment sur le qui-vive. Je n'avais aucune idée de la façon dont une femme devait se conduire face aux attraits incroyablement différents dont est pourvu un homme en chair et en os.

Mais le fait que cet homme âgé d'à peine trente ans ait déjà connu le mariage était un élément qui me rassurait et me permettait d'éprouver une passion romanesque extraordinairement sécurisante.

S'il n'avait pas été marié, s'il n'avait pas eu d'enfant – s'il avait été un simple célibataire –, peut-être bien que mon amour pour lui n'aurait pas été aussi passionné. Et si une jeune campagnarde aussi méfiante et orgueilleuse que moi s'était éprise de lui à ce point, c'est sûrement parce que je m'étais persuadée qu'avec une vie aussi riche en expériences jamais il ne s'intéresserait à moi.

Deux ou trois fois, au cours de nos conversations, il me raconta des souvenirs de sa femme décédée. Du même âge que lui, elle s'appelait Yuriko. Il me parlait toujours d'une femme simple au charme discret.

Un jour, il regarda par la fenêtre de l'atelier et m'indiqua du doigt le jardin plongé dans l'obscurité, en disant qu'il devait rester des traces de parterres de fleurs dans le jardin. « À présent, ils ne sont plus entretenus, mais du vivant de Yuriko, ils étaient remplis de fleurs ! Elle faisait aussi pousser des roses sauvages grimpantes en guise de haies. Elle savait très bien s'occuper des fleurs. Et pas seulement les fleurs. Elle savait très bien s'occuper des enfants, et aussi prendre soin des chats. Lala, elle l'avait recueillie avant de tomber malade. En un rien de temps, elle avait transformé cette chatte squelettique en une amie pour Momoko. Lala s'était attachée à elle. Je crois bien que c'était pareil pour tout le monde. Ils se confiaient tous à elle dès leur première rencontre. Voilà quel genre de femme c'était ! »

Je dis alors : « Ce devait être une belle personne. »

Gôro eut l'air de méditer sur ses souvenirs douloureux, il ferma les yeux, puis acquiesça lentement de la tête. « C'est vrai qu'elle était jolie. Mais elle était très discrète. »

Parfois, je faisais revivre dans mon imagination la femme qu'il aimait autrefois, qu'il avait épousée. Une femme sensible, paisible, belle, au visage épanoui de la déesse Kannon, la mère tendre et affectueuse. Une femme qui, par sa seule présence, remplissait l'entourage d'une douce lumière. J'imaginais Gôro fondant en larmes comme une femmelette devant le cercueil où reposait son épouse entourée de fleurs, je me grisais d'histoires tragiques romanesques.

Il était évident que mes rêves éveillés, dans lesquels je rendais Gôro fou amoureux de sa femme décédée, stimulaient mon amour pour lui. Dans mes rêves, il aimait inmanquablement sa femme morte à jamais. C'était inmanquablement un homme qui ne pourrait jamais l'oublier. Son inclination pour la gaieté, les fêtes magnifiques et bruisantes d'invités qu'il donnait dans sa maison était inmanquablement l'envers de son chagrin pour son épouse disparue. Dans mes rêves, Gôro correspondait toujours à ce type d'homme.

J'aimai aussitôt cette femme que je n'avais jamais vue, qui s'appelait Yuriko. Je recherchais son image dans les traits de Momoko, m'amusant aussi secrètement à l'imaginer à ma guise. Si Momoko ressemblait comme deux gouttes d'eau à sa mère, Yuriko avait été sans

nul doute d'une beauté saisissante. Je n'étais pas jalouse. Loin de là, je ressentais une tendre curiosité qui semblait ne plus avoir de limites et exaltait mon imagination.

Ce n'est pas pour autant que j'avais envie de poser des questions au sujet de Yuriko ou d'attirer l'attention de Gôro sur moi en faisant revivre les parterres de fleurs créés par sa femme disparue. Tant que le père et la fille ne me parlaient pas d'eux-mêmes de Yuriko, jamais je ne les harcèlerais de mes questions.

De toute façon, Momoko ne m'a jamais parlé de sa mère. Dans sa chambre, il restait beaucoup d'objets qui évoquaient la disparue... une robe chasuble cousue à la main, un cache-nez en laine tricoté, un sac pour le panier-repas avec un ours brodé, des *otedama* – ces petits sachets de tissu que l'on remplit de haricots pour jongler –, mais quand je les prenais et que je lui disais par exemple « Regarde, on dirait des moufles », Momoko se contentait d'acquiescer légèrement de la tête, un vague sourire aux lèvres.

À première vue, sa réaction ressemblait à de l'indifférence. Mais elle pouvait tout aussi bien avoir oublié sa mère. Et si cette supposition correspondait à la réalité, cela n'avait rien pour me surprendre. Moi-même, je n'avais plus de souvenir de mon père mort dans mon enfance.

J'osais alors m'aventurer plus loin : si Momoko avait perdu tout souvenir de sa mère, peut-être qu'elle me considérait, moi, comme sa mère. Et si tel était le cas, ma relation avec Gôro évoluerait peut-être aussi un jour. C'était une idée puérile et ridicule, tout droit sortie de mon imagination, mais suffisante pour me faire tourner la tête.

Tout en rêvant du moment où Gôro me traiterait en *mère de Momoko*, je continuais, jour et nuit, de me livrer à mes rêves érotiques. Cela ne m'empêchait pas de magnifier le personnage de Yuriko et d'apprécier qu'il ne me fasse pas la cour... À y repenser, un comportement aussi infantile de la part d'une fille de vingt ans me semble aujourd'hui vraiment incroyable !

Je me souviens bien de ce soir-là. Ce soir où, pour la première fois, je suis devenue proche de Momoko.

Si mes souvenirs sont exacts, c'est arrivé peu de temps avant le début du mois de décembre. Une vague de froid exceptionnelle s'était abattue sur nous et, la nuit venue, un vent du nord glacial se déchaînait et la température descendait rapidement.

À cette époque, Gôro ne rentrait plus que rarement de bonne heure à la maison. Plutôt vers neuf ou dix heures du soir, et parfois même il n'était pas encore de retour à minuit passé.

Je m'efforçais de croire que s'il rentrait aussi tard, c'était parce que ma présence quotidienne auprès de Momoko lui apportait une

tranquillité nouvelle. Il va sans dire qu'à la nuit tombée j'imaginai toutes les situations possibles : où pouvait-il bien être, avec qui, que faisait-il ? Mais je ne connaissais pas suffisamment la vie pour imaginer concrètement ce que faisait de ses nuits cet homme encore jeune et séduisant, et en souffrir...

Quand il fut plus de dix heures ce soir-là, Momoko, qui attendait toujours patiemment le retour de son père en restant assise un temps infini devant le foyer du séjour, partit dans sa chambre d'enfant avec un air résigné. Je la suivis en portant Lala dans mes bras. Une fois installée dans son lit, elle dit « Bonne nuit » de son ton habituel, avant d'éteindre elle-même sa lampe de chevet. Je me retirai dans ma chambre.

Onze heures passèrent, puis minuit, et Gôro n'était toujours pas rentré. Il m'avait conseillé de me coucher sans l'attendre lorsqu'il était tard, mais je faisais des efforts pour rester éveillée. J'accueillais Gôro à son arrivée dans la maison dès qu'il avait ouvert la porte du vestibule fermée à clé, et tant que je ne lui avais pas dit « Bonsoir », je n'arrivais pas à m'endormir. C'était mon petit rite à moi, ma manière personnelle d'exprimer mon amour.

Au-dehors le vent du nord se déchaînait. À ce moment-là, l'image de Gôro marchant tout contre une belle fille dans le vent froid me traversa soudain l'esprit. Tu penses trop ! Sur ce reproche, je fermai l'album de peinture que j'étais en train de feuilleter, sortis de ma chambre et me dirigeai vers la cuisine.

Au premier abord, Gôro avait tout du play-boy. Une pléiade de filles aguichantes se pressait toujours autour de lui, mais il n'était pas homme à donner des rendez-vous répétés à une beauté alors que sa fille unique qu'il idolâtrait l'attendait à la maison. Et puis, il aimait encore Yuriko. Tout en essayant de m'en convaincre, je remplis d'eau la bouilloire dans la cuisine glaciale. Puisqu'il aimait tellement Yurikosan, comment aurait-il pu s'enticher d'une autre femme ! Il était sûrement dans un bar à parler peinture avec des collègues d'université et ses élèves.

Je mis l'eau à bouillir et la versai dans une tasse pour faire du thé. Ce n'est que pur hasard si l'envie me prit de mettre quelques gouttes de brandy dans mon thé, comme le faisait parfois Gôro.

La bouteille se trouvait dans le buffet du séjour. Je sortis de la cuisine, longuai le couloir et m'apprêtai à entrer dans la pièce.

La chambre de Momoko, située à côté de la salle de séjour, donnait sur ce même couloir, assez loin de ma chambre. Si à ce moment-là je n'avais pas eu envie d'un peu de brandy dans mon thé, je me demande bien comment auraient évolué mes relations avec Momoko. Je n'arrive pas à l'imaginer... C'est parce que je suis entrée dans le séjour pour prendre cette bouteille, que j'ai pu percevoir les sanglots qui

s'échappaient de sa chambre.

Si je ne n'avais pas voulu aller dans le séjour, Momoko et moi aurions peut-être continué de nous croiser comme avant et les choses en seraient restées là. Non, ce n'est pas tout. Cette terrible affaire ne se serait sans doute jamais produite.

Les sanglots presque imperceptibles qui s'échappaient de la chambre de Momoko m'arrêtèrent alors que j'avais déjà un pied dans le séjour. Je posai ma tasse sur la grande table, sortis discrètement dans le couloir et me postai devant la porte de sa chambre.

Les sanglots étouffés, pareils à ceux d'un enfant qui pleure d'effroi dans le noir en pressant son visage sur l'oreiller, semblaient ne jamais devoir s'arrêter. Et lorsqu'ils s'interrompirent, j'entendis Momoko prononcer distinctement « Mama ».

— Mama... j'ai peur ! Je suis toute seule.

J'éprouvai bien sûr de la compassion. Mais ses paroles de détresse ne me troublèrent pas particulièrement. Il était normal, en effet, que par une nuit d'hiver où se déchaîne le vent du nord glacial, une enfant qui a perdu sa mère à l'âge de six ans pleure dans la chaleur de son lit en pensant à elle.

Ce que je ressentis le plus vivement, ce fut de la résignation en découvrant que Momoko pensait toujours à Yuriko. On a beau dire... constatai-je, rien ne remplace une vraie mère. C'est évident. Quelqu'un comme moi ne peut malheureusement pas se substituer à elle.

Après une profonde inspiration, je fermai légèrement les yeux. Et si je laissais tomber... Que je fasse comme si je n'avais rien entendu, pour ne pas la bouleverser encore plus par mon intrusion.

— Mama... dit à nouveau Momoko. J'entendis le bruit d'un froissement de draps. Mama, viens m'aider. Je t'en prie !

Les sanglots reprirent de plus belle. Cela me déchira le cœur. Je serrai mes bras contre ma poitrine. Je pouvais ressentir dans ma chair sa détresse au point d'avoir mal. Que ferait Gôro à ma place, à une heure pareille ? Ouvrirait-il la porte, entrerait-il dans la chambre, prendrait-il dans ses bras la petite fille solitaire en pleurs pour la calmer, resterait-il à ses côtés jusqu'à ce qu'elle s'endorme ?

Je prêtai attention aux bruits extérieurs. Mais je n'entendis pas le bruit de moteur qui me parvenait toujours aux oreilles quand Gôro rentrait au volant de sa voiture ; seul sifflait le vent qui agitait violemment la cime des arbres.

Je décidai alors que je devais remplacer Gôro, puisqu'il n'était pas là. Et même si c'était sa mère que réclamait Momoko, même si ma présence s'avérait impuissante et inutile, il n'y avait que moi qui étais là pour la calmer. Voilà ce que je me dis.

Je frappai donc légèrement à la porte, puis tournai le bouton aussi

discrètement que possible. À mon entrée dans la pièce vaguement éclairée par la lumière de la lampe de chevet, Momoko s'arrêta de pleurer. Puis elle tourna la tête et me montra son visage boursoufflé.

— Momokochan, dis-je doucement. Tu pleures ? Tu as peur du vent ?

Elle ne répondit pas. Je sentis ses jambes remuer sous le futon, et elle se recroquevilla en boule dans son lit en me tournant le dos.

Je fermai d'une main la porte derrière moi et m'agenouillai au bord du lit défait pour remettre les couvertures en place.

— Je vais rester un moment à côté de toi. Tu peux dormir tranquille, Momokochan. Ne t'en fais pas, hein ? Je reste ici jusqu'à ce que tu t'endormes. Alors...

Mais ma phrase resta en suspens quand je vis ses cheveux emmêlés se mettre à trembler légèrement. En même temps, le dos de son pyjama en flanelle aux motifs à fleurs fut secoué de tremblements comme si elle était prise de nausées.

— Mama... murmura Momoko d'une voix étouffée. Mama, Mama...

Un bord du futon se mit à onduler. Et une boule soyeuse et douce montra le bout de son nez. C'était Lala. Lala que Momoko étreignait de ses deux bras. La chatte releva soudain la tête, et me jeta un regard en ouvrant grand ses yeux verts.

Nos deux regards se croisèrent un instant. Mais la chatte se désintéressa aussitôt de moi. Elle posa sa grosse patte sur le cou de Momoko et commença à lui lécher le visage, les yeux mi-clos.

— Mama... répéta Momoko en serrant la chatte contre elle. Pour éviter de suffoquer, Lala se dégagea, un instant, de sa petite maîtresse, mais elle ne fit pas mine de vouloir s'enfuir. De sa longue langue rose, elle léchait le nez, les joues, la nuque de Momoko, qui serra la chatte encore plus comme si elle recherchait des câlins.

Sur le point de parler, je gardai néanmoins le silence. Car de dos, la Momoko qui recherchait des caresses auprès de la chatte qu'elle prenait pour sa mère, avait l'air d'un chaton ayant trop grandi.

Si ce soir-là, Momoko avait eu l'air d'un être humain... d'une petite fille solitaire dans sa chambre, qui avait perdu sa mère deux ans auparavant et pleurerait en étreignant son chat par une nuit de vent du nord glacial... les larmes me seraient peut-être seulement montées aux yeux à cause de la compassion que j'éprouvais pour elle. Mais, chose curieuse, Momoko n'avait absolument pas l'air d'un être humain à ce moment-là.

Momoko était un chaton. Un chaton à forme humaine, qui ne cessait de pleurer et demandait de l'aide, le visage enfoui dans le ventre moelleux de sa mère chatte.

De son côté, Lala continuait de lécher Momoko, comme une chatte lèche son petit. Elle lui apportait de la chaleur, et essayait de la

consoler. La langue rose et rugueuse faisait le même bruit que celui d'une chatte en train de lécher vigoureusement son petit revenu vers elle après avoir été blessé.

Quelque chose enfla en moi, et une envie irrésistible que je ne pouvais plus contenir rompit les digues. J'enlaçai la chatte et Momoko, recouvrant le lit de tout mon corps. La chatte se raidit et, apparemment surprise, Momoko cessa de pleurer. Les quatre yeux où se mêlaient méfiance et curiosité étaient braqués sur moi dans la pénombre.

Je ne dis rien. Gardant le silence, je caressai la joue de Momoko et la tête de Lala. Le corps raidi de la chatte se détendit peu à peu. Elle se mit à ronronner.

Je sentais le souffle de Momoko sur ma joue. Je lui caressai le visage. Elle ferma les yeux avec l'air de trouver mon geste agréable. Nos trois respirations se mêlèrent sur le futon pour n'en faire plus qu'une, et créer un petit espace chaleureux.

Lala commença à me lécher le doigt en ronronnant. Elle agissait ainsi avec moi pour la première fois. Ce n'était pas une chatte farouche, mais elle s'obstinait à ne jamais lécher la main des gens, si ce n'est celle de Momoko.

Momoko me regarda avec des yeux ronds. Je lui souris et posai délicatement mon visage sur la douce fourrure blanche du ventre de Lala. La chatte ne fit pas un mouvement. J'eus la sensation, en la touchant, que des plumes me chatouillaient la joue et je fus envahie par une chaleur aussi agréable que celle qui se dégage d'un endroit ensoleillé. Roulée en boule contre elle, j'avais l'impression que les ronronnements de la chatte étaient les battements du cœur de ma mère. Comme si je retournais à l'état de fœtus dans le ventre maternel.

— C'est ma maman, dit Momoko d'une voix rauque au bout d'un moment.

— Tu as raison, c'est bien ta maman, répondis-je. Puis je murmurai tout bas à la chatte « Mama ». Son ventre toujours offert, Lala bâilla et se mit à lécher alternativement mon visage et celui de Momoko.

Cette nuit-là, je dormis avec elles deux dans le lit d'enfant. Le lit était chaud, tendre, il représentait la sécurité absolue. Fallait-il que je me sois endormie profondément, pour ne pas avoir entendu Gôro rentrer...

À mon lever le lendemain, la chatte n'était déjà plus là. Le vent était tombé et une douce lumière matinale inondait les rideaux de la chambre. À la vue de nos mines mal réveillées, Momoko et moi nous sourîmes comme deux complices.

À Gôro, nous ne racontâmes pas notre nuit ensemble. Mais en nous voyant toutes les deux au petit déjeuner échanger des sourires qui n'avaient jamais été aussi familiers, Gôro prit un air interrogateur.

— Hé là ! dit-il en faisant le pitre. Ma petite princesse et son professeur particulier sont d'une humeur extraordinaire ce matin. Il vous est arrivé quelque chose de bien ?

— Non, pas spécialement, répondit Momoko sur le ton d'une grande personne. Elle sourit en me regardant. Je lui rendis son sourire.

— On dirait que la troupe féminine me cache un secret. Quelle barbe ! Jusqu'à la chatte qui s'en mêle. Si les filles de cette maison sont complices, je me retrouve sans aucun secours extérieur. À ces mots, il me regarda, plutôt que Momoko, et haussa exagérément les épaules.

C'est sans doute le moment où Gôro perçut vaguement pour la première fois le signe d'un dérèglement inexplicable. Ce matin-là, il me parut plus séduisant que jamais. Bien qu'il fût sans nul doute rentré tard, très tard même, il n'avait pas les yeux rougis par le manque de sommeil. Bien plus : il avait le teint clair et la peau aussi lisse qu'un fruit mûr tout juste cueilli, et son regard semblait dissimuler une sorte d'exaltation.

— Ça veut dire quoi... sans-aucun-secours-extérieur ? demanda Momoko en beurrant copieusement sa tranche de pain de mie.

— C'est quand on est tout seul, dit Gôro en rapprochant son visage de celui de Momoko. Quand il n'y a personne pour vous aider.

Il caressa du doigt la nuque de Momoko, qui se tortilla en riant d'un air un peu gêné, avant de mordre à belles dents dans sa tartine. « Je me sens comme ça tous les soirs, papa, parce que tu rentres tard. Si tu rentrais tôt, je ne me sentirais pas toute seule. C'est vrai, hein, Hariu ? »

Je lui souris tout en m'affairant dans la cuisine, de sorte que personne ne s'aperçut de mon trouble intérieur. Je croyais que Gôro allait nous révéler la raison de son retour tardif tous les soirs, mais il ne dit rien. Emmitouflé dans sa magnifique robe de chambre en tartan, le dos collé au dossier de sa chaise, il se contentait de faire rire Momoko en roulant des yeux de clown.

Nous étions samedi ce jour-là, et Momoko rentra de l'école à midi. Assise à table face à face, nous déjeunions d'une omelette et d'une soupe au *miso*. Et nous continuions nos sourires complices. Nous ne parlions pas beaucoup, mais quand nos regards se croisaient de temps en temps, nous échangeions un sourire.

Nous étions près de finir notre repas, quand Momoko posa soudain sa cuillère et me regarda avec des yeux brillants.

— Tu es déjà allée dans le champ de blé, Hariu ?

Je répondis que oui, bien sûr.

— Mais je ne suis pas allée bien loin, ajoutai-je. J'ai peur de me perdre, il est si grand.

— Tu veux que je t'emmène ?

— Là-bas ?

— Oui. Si tu me suis, tu ne pourras pas te perdre. Car, moi, je le connais par cœur. On pourra aller loin.

Je ne lui dis pas qu'en rentrant de mes courses quotidiennes, je les regardais chaque fois, elle et Lala. Mais j'ouvris des yeux ronds admiratifs.

— Tu pourrais m'accompagner ?

— Bien sûr ! s'exclama-t-elle d'un air heureux. Et, impatiente de sortir, elle repoussa au bout de la table son assiette encore à moitié pleine d'omelette au riz.

C'était un bel après-midi de novembre au ciel dégagé. Comme l'air était froid, je demandai à Momoko de mettre son manteau rouge et lui enroulai une écharpe blanche autour du cou.

Nous traversâmes le petit bois où les arbres dénudés étendaient leurs branches fines et pointues comme des aiguilles, et prîmes côte à côte le chemin longeant le champ de blé. Évidemment, Lala nous avait aussitôt suivies. Elle était en pleine forme. À peine surgissait-elle d'un coin du champ, qu'elle repartait déjà en courant ailleurs, et quand je croyais qu'elle n'était plus là, elle apparaissait à l'ombre d'un épouvantail. Momoko et moi riions aux éclats en la regardant faire.

Quand Momoko s'aperçut que la chatte était partie trop loin, elle cria son nom à tue-tête.

— Lala ! Tu vas tomber dans le puits si tu vas là-bas !

— Quel puits ? demandai-je. Il y a un puits par ici ?

— Oui, acquiesça-t-elle fièrement. Personne ne sait. Tu veux le voir ?

En réalité je me moquais bien qu'il y eût un puits. Pourtant je lui dis : « Oui, bien sûr que j'ai envie de le voir », en tressaillant de joie comme si je retrouvais ma naïveté d'enfant. Puits ou nid de guêpes, peu m'importait de quoi il s'agissait, mais puisque c'était Momoko qui m'en parlait, je voulais aller voir.

Momoko me prit par la main. « Je t'emmène. »

Je serrai fermement sa main. Le chemin était boueux à cause de la pluie qui n'avait cessé de tomber la veille au soir. Les faibles rayons du soleil créaient des tourbillons de lumière dans les flaques d'eau, et les doux reflets dessinaient des prismes irisés dans mes yeux à travers mes cils.

Le champ de blé, qui avait été moissonné, n'était plus qu'une simple terre en friche bosselée, mais la vue y était plus dégagée qu'en été. On pouvait apercevoir le quartier des résidents de l'armée américaine qui s'étendait au loin comme une chaîne de petites montagnes. Et, en levant la tête, la barrière blanche et la maison des Kawakubo semblaient des nuages cotonneux en suspension, au-dessus de la colline enchâssée dans les petits bois.

Le fait d'être là, main dans la main avec Momoko, me rendait si heureuse que je n'arrivais pas à croire à mon bonheur. Mais il était bien réel. Pour la première fois, la veille au soir, Momoko qui ne m'avait jamais ouvert son cœur était devenue très proche avec moi.

Après avoir marché un peu, nous arrivâmes dans un endroit à la végétation luxuriante, couvert d'arbustes. Le chemin s'arrêtait là. Au-delà, c'était un terrain vague envahi par les herbes que la main de l'homme n'avait pas modelé, et seule traînait une vieille bicyclette rouillée, probablement abandonnée, qui évoquait la carcasse d'un animal.

Momoko retira doucement sa main de la mienne et m'indiqua de ses petits doigts un point devant elle.

— C'est là. Le puits est là.

— Où ça ?

— Tu vois l'écriteau là-bas, où est écrit DANGER – PUIITS.

Dans la partie recouverte d'herbes folles, avant un bouquet d'arbustes mal ensoleillés, j'aperçus un écriteau posé à plat, d'environ cinquante centimètres. Mais il était difficile de lire les lettres délavées par la pluie. De loin, on aurait dit un simple bout de bois.

Je m'approchai et regardai avec précaution dans l'herbe. Je découvris un trou d'un mètre de diamètre à peu près. Par-dessus le trou avait été mis en place un treillis en bois sur lequel l'écriteau avait été fixé convenablement, mais l'un comme l'autre étaient vermoulus et mangés de mousse ; apparemment personne n'en prenait plus soin depuis très longtemps, et le treillis pourri était sur le point de s'écrouler.

On ne voyait pas trace de pompe pour puiser l'eau, ni de système à poulie. Un muret en pierre l'entourait. Et il restait quelques piquets de clôture probablement installés autrefois pour empêcher les accidents, mais, exposés eux aussi au vent et au soleil, ils étaient maintenant enfouis dans les herbes folles, semblables à des ossements blanchis disséminés sur le sol.

À l'évidence, il s'agissait d'un puits de campagne, mais je ne comprenais pas quelle en était la destination. Les paysans du coin l'avaient-ils creusé, avant la guerre, pour leurs travaux agricoles ? Ou l'armée d'occupation, pour assurer ses besoins en eau potable ?

En tout cas, son installation se révélait on ne peut plus rudimentaire. Je me penchai en avant pour jeter un œil dans le trou, en prenant garde de ne pas faire tomber le treillis et l'écriteau qui se désagrégeaient.

On ne pouvait rien voir dans ce trou noir. Je n'avais aucune idée de sa profondeur.

— C'est profond ! dit Momoko en s'approchant dans mon dos. On n'a qu'à lancer une pierre comme ça pour s'en rendre compte.

D'accord ? demanda-t-elle sans attendre la réponse. Et elle ramassa un caillou par terre, qu'elle lança par un interstice du treillis pourri.

Nous tendîmes l'oreille. Quelques secondes plus tard, le bruit de la pierre qui touchait le fond de la vaste cuvette tout en bas parvint à nos oreilles.

— Tu vois, dit Momoko. C'est profond, hein ?

— On dirait qu'il n'y a plus d'eau, fis-je remarquer.

— Il n'y en a plus ! dit Momoko, en se dressant fièrement de toute sa hauteur avec une grande confiance sur le bord du trou, la tête à peine penchée pour regarder à l'intérieur, les mains sur les hanches. Ce n'est plus qu'un trou. Il n'y a plus d'eau. Mais c'est un repaire de lézards. Lala a voulu en attraper un une fois, mais un peu plus, elle tombait dans le trou.

Mais je sentais l'inquiétude monter en moi, j'avais l'impression que Momoko allait glisser et tomber dans le puits en hurlant. Si elle tombait, au mieux, elle se blesserait gravement, et si le choc était terrible, elle mourrait sur le coup.

Cependant je restai silencieuse. Momoko recherchait toujours pour s'amuser les endroits dangereux, susceptibles de dissimuler des pièges. Et d'habitude elle n'avait pas à subir le désagrément des mises en garde d'un adulte lui criant « Attention ! ».

Momoko ne me considérait pas comme une adulte répressive. Je n'étais pas sa tutrice, je souhaitais être sa meilleure amie, son humble servante.

Je fis de mon mieux pour lui sourire, avec un air admiratif.

— On dirait qu'il y a toutes sortes d'animaux là-dedans, et pas seulement des lézards. Je me demande s'il n'y a pas aussi des chauves-souris.

— Attends, je n'ai jamais vu de chauve-souris. Je suis sûre qu'il n'y en a pas !

— Tu as montré ce puits à ton papa ?

— Non. C'est quelque chose que je n'ai jamais montré à personne.

— C'est un endroit secret que tu es la seule à connaître, alors ?

— C'est ça, dit Momoko en bombant le torse. Puis, après avoir sauté avec agilité du bord du puits, elle ajouta : Je ne l'ai montré qu'à toi, Hariu.

Contrairement à elle, je me sentais gênée. Je la remerciai.

— C'est donc notre secret à nous deux.

— Mais non ! Lala aussi le connaît. Elle sourit radieusement. C'est un secret entre Lala, toi, et moi.

La belle et longue queue de Lala, qui nous écoutait de loin, s'agita dans l'herbe de l'autre côté du chemin. Momoko et moi nous prîmes à nouveau par la main, et nous nous remîmes en marche.

Cela faisait un an que j'étais allée à ce puits. Sans jamais y être retournée une seule fois. Et autant que je sache, Momoko non plus.

Par conséquent, c'était la première et la dernière fois que nous y étions allées ensemble, Momoko et moi.

IV

Gôro avait une nombreuse famille. Sa mère était morte quand il allait encore à l'école primaire, mais ses oncles et tantes maternels vivaient tous à Tôkyô et dans la proche banlieue, à l'exception de la mère de Mitsuko qui habitait à Hakodate. Gôro avait également une sœur aînée. Mariée, elle vivait à Suji.

La plupart des membres de sa famille exerçaient une activité liée à la peinture, la musique, la production de films, la traduction – aucun n'était ce qu'on appelle un employé de société, ni ne faisait du commerce.

Je n'ai jamais entendu Gôro parler d'eux. Il détestait les fréquenter, ne leur écrivait que rarement, ne fût-ce qu'une carte postale, ne semblait pas tenté de les voir. C'est par des invités à ses garden-parties que j'ai appris qui étaient les membres de sa famille... par des femmes pomponnées... du genre à pouvoir se satisfaire toute leur vie de ragots et de potins.

— C'est une famille d'artistes, les Kawakubo, me dit un jour dans le creux de l'oreille une femme d'une quarantaine d'années. Habillée de façon voyante, elle se vantait d'avoir posé autrefois comme modèle pour le peintre Kawakubo Kôkichi, sur un ton qui laissait entendre qu'elle seule était à même de me livrer tous les secrets de la famille de Gôro ; elle s'efforçait, bien maladroitement, d'employer des tournures distinguées.

— Le nom de Monsieur son père est célèbre dans le monde entier aujourd'hui et on dit que l'oncle de Monsieur Gôro est musicien, et qu'après la guerre il est allé en Italie pour étudier la musique vocale. Extra, hein ! Et puis, la sœur de Monsieur Gôro qui vit à Suji, avec son époux, produit des films japonais. Incroyable, non ? Ce sont tous des intellectuels qui causent couramment des langues étrangères. Le bruit court que Monsieur Kôkichi son père connaît cinq langues étrangères. Vraiment, la famille Kawakubo est géniale. Vous-même, vous devez vous trouver chanceuse de pouvoir travailler ici. C'est super !

— C'est vrai, acquiesçai-je. J'avais envie d'expliquer que mon but n'était pas de travailler ici, que j'avais demandé à Monsieur Gôro de m'enseigner la peinture... mais je me retins. Il était inutile de contredire les préjugés des gens qui venaient aux fêtes de Gôro. D'ailleurs, quand j'expliquais aux invitées que je connaissais très bien la tante de Gôro, la mère de mon amie Mitsuko à Hakodate, qui me traitait comme sa fille, j'imagine que je les confortais seulement dans l'idée que j'étais une petite bonne insignifiante de la campagne.

Bien des mois avaient passé depuis mon arrivée dans la capitale,

mais mon allure irrémédiablement provinciale – je ne me maquillais toujours pas et je n'avais pas acheté une seule robe neuve – déconcertait l'entourage de Gôro, si populaire auprès du public féminin. En réalité, je pense qu'aucune de ces femmes ne se souciait vraiment de moi. Même les habituées de la maison Kawakubo finissaient par oublier que j'étais venue à Tôkyô pour étudier la peinture...

Parmi les nombreuses femmes qui venaient aux garden-parties de Gôro, plusieurs semblaient si éprises de lui qu'elles devenaient incapables de deviner à quel point une personne comme moi ne connaissait rien aux rapports amoureux. De temps en temps, l'une de ces séductrices essayait habilement de sonder les sentiments de Gôro à son égard en hasardant une plaisanterie hardie et, s'appuyant languissamment sur lui, elle affectait d'avoir la tête qui tourne à cause de l'alcool.

Parfois cette scène me paraissait si sale que c'en était insupportable. Même la présence de Momoko ne les empêchait pas de se serrer tranquillement contre Gôro et de lui susurrer des mots doux à l'oreille, avec des petites moues, en exhibant leur décolleté plongeant.

Dans ces moments-là, c'était Momoko, et non pas moi, qui gardait une attitude imperturbable. Quand l'une des invitées commençait ses minauderies auprès de son père, Momoko fermait les yeux comme si elle fermait doucement les rideaux, prenait Lala dans ses bras, puis rentrait lentement dans la maison. Et quand son père l'appelait, elle se contentait de se retourner et de lui montrer un visage souriant et gracieux.

Quant à moi, je faisais des efforts désespérés pour feindre l'indifférence, tout en bouillant intérieurement de dégoût. Mine de rien, j'apportais les boissons et les sandwiches, je ramassais les cendriers pleins sur la table, j'allais et venais dans le jardin. Mais j'avais les nerfs à vif. Et je ne voulais pas laisser échapper le plus petit détail de la réaction de Gôro, ni la moindre de ses paroles. Mes oreilles devenaient d'immenses microphones, et mes yeux d'énormes télescopes.

Le plupart du temps, Gôro se montrait d'une gentillesse égale avec toutes les filles. Ce qui représentait pour moi le seul et unique réconfort. Il n'en traitait aucune différemment, et à chacune il faisait les mêmes plaisanteries, disait son texte sur le même ton théâtral, se dérobaient discrètement en se coulant de côté avec le même naturel.

Toutefois, quand il s'éloignait d'elle, il ne manquait pas de passer une seconde la main sur ses hanches ou d'étreindre ses épaules. C'était sa manière à lui de faire des gentilleses, mais son geste me rendait jalouse. Quand les doigts souples de Gôro s'attardaient, ne fût-ce qu'une seconde, sur l'épaule et le dos, ou dans le creux des reins de la

filles comme s'ils la caressaient doucement, je fermais invariablement les yeux et tentais de chasser de ma vue ce que je venais de voir.

Mais le mouvement de la main de Gôro subsistait indéfiniment dans mes yeux clos, comme une image rémanente, blanche et mystérieuse. Je formulais des vœux insensés – je veux qu'il ne touche personne, ou s'il doit toucher quelqu'un, je veux que ce soit seulement moi – mais la nuit, je faisais revivre derrière mes paupières cette image rémanente, et je me débattais contre une jalousie que je croyais sans issue.

Comment ai-je pu éprouver un sentiment de jalousie aussi puéril ? Comment ai-je pu me tromper à ce point ? Aujourd'hui, j'en rirais presque de dépit. À cette époque je ne connaissais pas encore la violence et la détresse de ce sentiment, qui devait trouver plus tard une si terrible issue. Ma jalousie n'était rien d'autre que le jeu de mon imagination. Je voyais que Gôro, courtisé par ces filles outrageusement maquillées, dont il ignorait même le nom, les traitait comme d'agréables distractions ; en même temps que j'étais jalouse d'elles, je découvrais qu'il avait un côté ascétique.

Gôro gardait toujours ses distances avec les filles qui lui faisaient la cour. Cela du moins, je pouvais l'affirmer. Il les regardait, leurs regards se croisaient, mais il avait l'esprit ailleurs. Ce n'était pas elles qu'il voyait. Avec moi, il n'était pas comme cela, pourquoi donc avais-je besoin de me sentir triste ? Je croyais que Gôro voyait un monde abstrait, difficile à comprendre. J'en étais vraiment persuadée.

C'est en avril, un an environ après mon arrivée à Tôkyô, que cette femme, Koshiba Chinatsu, apparut pour la première fois dans la maison des Kawakubo. C'était un samedi, et Gôro donnait une garden-party dans le jardin où il avait invité comme à l'ordinaire une dizaine de personnes.

Vers quinze heures, la fête battait son plein quand Gôro m'appela d'un geste de la main et dit : « Il va falloir aller à la gare. »

Je lui demandai si c'était pour faire des courses, car on commençait à manquer de bière et je croyais qu'il s'agissait d'aller en acheter chez le marchand devant la gare.

— Pas du tout ! répondit Gôro, avant d'ajouter : Il faut aller chercher une personne. C'est la première fois qu'elle vient ici, vous comprenez.

— Dans ce cas, j'y vais, dis-je avec entrain, en m'apprêtant à retirer mon tablier. Comment s'appelle cette personne ?

Gôro eut un sourire étrange.

— Ça ira, fit-il. J'ai promis d'aller la chercher en voiture. À moins que vous ne conduisiez la voiture à ma place, Hariuchan ?

— Mais ce n'est pas possible ! m'exclamai-je en ouvrant de grands yeux et en secouant la tête.

Gôro eut à nouveau un rire radieux.

— Je reviens tout de suite. Mais au fait, où est passée Momoko ?

Momoko était partie jouer dans le champ de blé avec Lala. Quand je l'en informai, Gôro fit un signe de tête rassuré et, d'un air détendu, tourna les talons et se dirigea vers le garage.

C'est bizarre, mais j'étais persuadée qu'il allait chercher un homme, un visiteur qu'il invitait pour la première fois... Une personnalité sans doute, pour qu'il se montre d'une si parfaite courtoisie, en se donnant la peine d'aller le prendre en voiture à la gare.

Aussi, quand Chinatsu descendit avec élégance de la voiture de Gôro, vêtue de sa belle robe couleur crème, je n'en crus pas mes yeux. Si j'avais eu dans les mains un plateau rempli de verres, il est fort probable que plusieurs seraient tombés par terre en se brisant en mille morceaux.

C'était une journée exceptionnellement belle. Sous les doux rayons du soleil de cet après-midi de printemps, elle posa avec légèreté sur le sol ses pieds menus chaussés de hauts talons pointus également couleur crème, et se retourna vers Gôro en esquissant un sourire de petite fille ingénue.

— Mais c'est merveilleux chez toi ! Comme c'est joli ! Ses paroles me parvinrent à l'oreille dans le jardin. Elle avait une voix claire de soprano, au même son argentin que celui d'une clochette.

Si sa voix me parut manquer de naturel, c'était sans doute parce que tout son personnage me donnait l'impression d'être complètement fabriqué.

Elle avait l'air d'une actrice étrangère, comme celles que l'on voit sur les photos des magazines de cinéma. Ce genre de comparaison doit sembler bien banal. Mais c'était vraiment ce que je ressentais.

Des cheveux châtain foncé, apparemment doux au toucher, recourbés en boucles esthétiques dans le cou. Des lèvres pleines teintées de rose. Des sourcils fins et longs bien dessinés. D'énigmatiques grands yeux noirs, inhabituels chez une Japonaise. Un petit menton légèrement arrondi.

C'était une femme exquise, inutile de le nier, et de surcroît, elle avait l'air charmante. Il m'était difficile de deviner son âge, mais elle devait avoir dans les vingt-cinq ou vingt-six ans. En réalité, Chinatsu avait alors trente ans comme Gôro, mais son allure vive et juvénile, sa curiosité insatiable, son visage souriant, la variété infinie et la richesse des expressions de son visage marquant la surprise, la faisaient paraître plus jeune. C'était une actrice au physique sans défaut... à la nationalité inconnue... en tous points irréprochable, si on excluait le fait que tous ses gestes, toutes ses expressions avaient quelque chose de factice.

Elle avait la taille incroyablement fine. Je vis, du premier coup

d'œil, que sa taille de guêpe ne devait rien à un corset qui lui aurait comprimé l'estomac à lui donner la nausée. Si ses jambes, qui dépassaient d'un ample jupon à fronces, avaient été épaisses, j'aurais peut-être jugé que la finesse de sa taille était un artifice, et je m'en serais moquée.

C'est vrai. Elle ressemblait comme deux gouttes d'eau à une poupée Barbie. Sa robe épousait étroitement les contours de ses deux seins hauts et ronds au-dessus de la taille fine, et comme le tissu s'adaptait à leurs mouvements, on les voyait bouger au moindre de ses gestes. L'élégant décolleté en pointe, d'une tenue parfaite, moulait parfaitement ses formes.

Gôro, qui était descendu de voiture, vint se placer à côté d'elle pour l'escorter et fit un grand geste de la main en direction des invités. La surprise, l'admiration, des soupirs, puis des chuchotements où se mêlait un peu de malveillance, déferlèrent dans le jardin.

— Mais qui est donc cette superbe fille ? s'écrièrent les familiers de Gôro. On dirait... une perle sur un tas de fumier, non ?

— Quelle horreur ! s'exclama une invitée, le rire aux lèvres mais les sourcils froncés. Et nous, alors, on serait le fumier ?

Une autre dévisagea Gôro et lui dit en croisant les bras d'un air admiratif :

— On se demandait où tu étais parti, et voilà que tu reviens avec une femme ravissante ! Décidément, Kawakubo Gôro, vous savez y faire.

— Hou là, le play-boy ! le taquinèrent les hommes en chœur. Bon, trêve de plaisanteries, présente-nous vite cette beauté.

Gôro laissait debout au milieu du cercle d'amis cette femme à l'allure de poupée Barbie, qui n'avait pas l'air spécialement gênée.

— Je vous présente Mademoiselle Koshiba Chinatsu, dit-il avant d'ajouter : C'est une amie à moi.

— Une amie ? cria quelqu'un d'une voix perçante. En voilà un mot bien pratique. Ce sont toujours des amies, même les liaisons clandestines.

Gôro eut un rire étouffé. Espérant un semblant de justification, je le regardais attentivement, le cœur battant à tout rompre, dans l'attente de ce qu'il allait dire. Mais il ne dit rien.

Un invité prit une bière pour l'offrir à Chinatsu. Elle accepta d'un simple « Merci », puis leva lentement son verre à l'adresse des gens rassemblés autour d'elle. Les longs cils de ses paupières supérieures dessinèrent une légère courbe. Un air d'assurance paisible, dénué de tout embarras, se répandit sur son étroit visage adorable, et elle se montrait si simple et si attachante que c'en devenait gênant. Les témoins de la scène regardaient alternativement Gôro et Chinatsu, sans bien savoir apparemment comment commencer la conversation,

et ils se contentaient de sourire.

Au fond, il y avait chez les amis de Gôro un aspect extrêmement positif, propre aux habitants des grandes villes, qui était de ne pas se montrer curieux des liaisons d'autrui. Quand on voulait en savoir plus, c'était toujours sous forme de boutades. Après avoir manifesté une curiosité un peu théâtrale, qui se satisfaisait d'une rapide présentation formelle, on admettait le nouvel arrivé comme si de rien n'était... et cette fois-là encore, c'est exactement ce qui se passa.

J'imagine que les femmes se disaient, c'est qui ?... c'est qui ? mais elles complimentèrent Chinatsu sur la beauté de sa robe et, saisissant ce prétexte, elles s'animèrent en parlant chiffons. Alors qu'elle les voyait pour la première fois, Chinatsu répondait sans détours à toutes leurs questions, avec une telle franchise que c'en était presque incroyable. Le nom de la boutique où elle avait commandé sa robe, celui du magazine de mode qui publiait ce joli patron, le coût du tissu, sa méthode pour avoir une taille fine... je vis immédiatement que tout le monde buvait ses paroles, que chacun était béat d'admiration devant sa physionomie lumineuse.

Était-ce parce que les amis de Gôro avaient l'esprit ouvert et libéral, ou parce que Chinatsu avait l'habitude des relations sociales à l'occidentale ? Toujours est-il qu'il lui suffit de quinze minutes à peine pour se sentir à l'aise avec eux et leur parler aussi familièrement qu'à des camarades vieux de dix ans. Je n'ai toujours pas oublié l'image de Chinatsu exposée aux rayons du soleil sur cette fameuse pelouse du vaste jardin des Kawakubo, qui plaisantait avec les invités, riait, haussait exagérément les épaules à la manière des Américains, parlait avec les mains, racontait des anecdotes amusantes...

Une auréole semblait briller autour de sa personne. C'était la première fois de ma vie que je voyais une femme comme elle. Pleine de vitalité, elle avait la curiosité insatiable d'un jeune faon, prodiguait à tous le même visage souriant et radieux, sans négliger personne, mais elle ne gardait pas dix secondes de suite la même expression. Son visage subissait de subtiles et étonnantes transformations. Exactement comme s'il s'était reflété sur l'eau d'un lac agité de petits frémissements.

Je fixai mon regard sur elle, pour découvrir des expressions qui lui étaient propres, mais en vain. Chose curieuse, le visage de Koshiba Chinatsu qui revit encore dans mon esprit continue à se transformer sans cesse. La Chinatsu rieuse. La Chinatsu fixant d'un air triste un point au loin. La Chinatsu plissant les yeux comme pour attirer un homme. La Chinatsu en colère. La Chinatsu remuant la tête avec effronterie. Toutes ses expressions manquent de cohésion. On dirait que c'est une autre à chaque fois.

Voilà quel genre de femme était Chinatsu. Les multiples expressions

de son visage semblaient être autant de visions fugitives variant à l'infini. Si on avait pris dix photos d'elle, toutes auraient renvoyé l'image d'une Chinatsu différente. C'était elle, et son irrésistible séduction.

Mais jusqu'à la fin je n'ai pas bien compris qui était vraiment cette femme captivante, et aujourd'hui je ne peux toujours pas en décider. Elle ne s'abandonnait jamais. Les êtres humains capables d'interpréter sans cesse une multitude de personnages différents et séduisants, pour dissimuler leur véritable personnalité, éblouissent généralement leur auditoire, et sans aucun doute, Koshiba Chinatsu était exactement ce genre de femme. Ceux qui la rencontraient tombaient invariablement sous son charme. Je pense que tous, même Gôro, devaient essayer de cerner la personnalité de Chinatsu. Et je suis sûre que tous, y compris Gôro, n'ont jamais su, jusqu'à la fin, ce qu'elle pensait réellement, ce qu'elle recherchait dans la vie.

Comme la conversation s'était focalisée autour de Chinatsu, Gôro sembla vouloir s'occuper pour passer le temps. Il se dirigea vers le pick-up et remplaça le disque de *modem-jazz* qui passait jusqu'à maintenant par un autre d'Eddy Fisher. La mélodie douce et sensuelle de *Oh, my papa* commença à résonner dans le jardin.

Je m'approchai de lui discrètement. Assis sur le rocking-chair de la terrasse devant le séjour, il me proposa la chaise vide à ses côtés. Je pris place, après l'avoir remercié.

— Quelle personne ravissante, lui dis-je le plus naturellement possible. Vos invitées sont toujours très jolies, mais elle est d'une beauté extraordinaire. C'est vraiment la plus jolie de toutes.

Il alluma une cigarette. J'eus l'impression qu'il se donnait une contenance tandis qu'il fronçait les sourcils en chassant la fumée, pour dissimuler des sentiments qui jaillissaient en lui, mais peut-être n'était-ce qu'une illusion d'optique.

— Cette belle personne est une actrice ou un modèle ? demandai-je sur le ton d'une étudiante poussée par la curiosité.

Il souffla lentement la fumée, avant de répondre :

— Pas du tout. C'est ce que tout le monde croit, mais ils se trompent. Elle n'a jamais été actrice ni modèle. Elle était interprète ! Dans l'armée d'occupation, en plus.

— Interprète ?

— En effet. Mais cela ne veut pas dire qu'elle balbutiait quelques mots d'anglais avec les membres de l'armée d'occupation. C'est une femme douée qui a fréquenté l'école supérieure privée Tsuda. Pendant ses études, elle s'est débrouillée pour travailler comme interprète, c'est un métier très sérieux, interprète. Maintenant elle travaille plus ou moins comme guide touristique pour les étrangers.

— Elle serait donc... célibataire ?

Il plissa les yeux et regarda soudain dans ma direction.

— C'est vrai, mais pourquoi cette question ?

— Non, pour rien. Je ris gauchement. J'imagine cependant qu'elle a été mariée.

Il se détourna de moi. Son regard se porta vers Chinatsu qui riait aux éclats dans le jardin. Une lueur de tristesse éphémère flotta dans ses yeux avant de disparaître aussitôt. Tout en serrant le bas de mon tablier, je cherchais mes mots pour poursuivre.

— C'est étonnant qu'elle soit célibataire, vous ne trouvez pas, elle est si jolie !

— En fait, elle a perdu son époux.

Il eut un petit sourire en faisant tomber la cendre de sa cigarette sur la terrasse, sans détacher son regard de Chinatsu. C'était un sourire qui pouvait avoir toutes sortes de significations différentes : ironie, regret, méchanceté, simple sourire diplomatique...

— Son ex-époux était américain. Même vous, vous devez comprendre ce que cela veut dire ?

Les mots *mariée de guerre* me vinrent à l'esprit, mais je sentis qu'ils ne s'appliquaient pas à son cas. Je restai silencieuse.

— C'est une histoire banale, dit Gôro qui sourit à nouveau avec ambiguïté. Quand on exerce le métier d'interprète auprès des membres de l'armée d'occupation, l'amour finit toujours par vous rattraper. Celui dont elle est tombée follement amoureuse était un officier. Un très bel homme. Un grand costaud qui semblait indestructible. Ils étaient passionnément amoureux, comme dans les romans ou les films, et ils se sont installés dans sa ville natale, une ville de province américaine. Mais il est mort subitement, il y a deux ans.

— Je comprends maintenant, dis-je à voix basse. Elle est donc revenue au Japon.

— C'est ce qui s'est passé en effet.

— Alors, vous êtes de vieux amis ?

— C'est vrai, très vieux ! En quoi ma question était-elle drôle, car Gôro éclata de rire. On dirait que nous sommes tout moisis.

Je me rends compte que j'étais d'une puérilité stupéfiante. En apprenant qu'ils étaient des amis de longue date et que Chinatsu était veuve, je fus intimement convaincue que s'il l'avait invitée à la garden-party, c'était par simple amitié... pour reconforter une vieille relation qui devait se sentir seule et triste. Je croyais que l'amour entre deux êtres naît à la première rencontre, et qu'il était impossible que des amis qui se connaissaient depuis très longtemps tombent amoureux l'un de l'autre. Une telle naïveté me fait à présent rougir de honte.

Je m'abstins donc de poser d'autres questions au sujet de Chinatsu.

D'ailleurs je ne voulais pas donner de moi l'image désagréable d'une fille indiscrète.

Soudain, je vis Momoko qui arrivait dans le jardin, Lala dans les bras. Elle surgissait à point nommé, car j'étais dans une situation embarrassante, ne sachant comme aborder un autre sujet. À moitié soulagée, je me levai en disant : « Oh, regardez, voilà Momokochan, elle est rentrée. »

Gôro eut l'air content, et écrasa du pied son mégot de cigarette. En apercevant Momoko, les invités se mirent tous à l'appeler : « Momokochan ! Momokochan ! » Mais la fillette continua droit devant elle, sans se retourner, marchant d'un pas rapide vers Gôro et moi. Son cardigan rouge ouvert se balançait en rythme et, dans la course, Lala glissa de ses bras et la boule de poils blancs roula sur la pelouse.

— Regarde, papa, les *shirosumegusa* que j'ai trouvées sur le chemin du champ de blé !

Hors d'haleine, elle tendit toutes ses fleurs dont elle avait fait un bouquet.

— Oh ! s'exclama Gôro, les yeux brillants. C'est déjà la saison.

— Si tu avais vu Lala, elle se roulait dans les fleurs et ronronnait, le ventre à l'air. C'était vraiment drôle.

Momoko eut son curieux petit rire étouffé, et dirigea son regard vers sa chatte qui commençait à se lécher sur la terrasse. Gôro quant à lui regardait Momoko ; une fraction de seconde, j'aperçus dans ses yeux une lueur fugitive de nervosité, comme s'il était mal à l'aise.

— Dis donc, Momoko, reprit-il en se redressant à moitié pour prendre sa fille par les épaules.

Je voudrais te présenter une personne. Tu veux bien ?

— C'est qui ?

L'esprit ailleurs, Momoko humait le parfum des fleurs. Gôro approcha alors son visage tout contre celui de sa fille, et il renifla les fleurs avec bruit en faisant le clown. Momoko rit tout bas d'un air amusé.

— Tu veux me présenter un ami à toi, papa, que tu invites pour la première fois à la garden-party ? Il est où ? demanda-t-elle en levant les yeux vers son père. Elle le transperça de son regard particulier, rempli de méfiance, mais affectant l'indifférence.

Gôro sembla trembler légèrement, un peu troublé, ce qui ne lui ressemblait pas, mais je fus sans doute la seule à le remarquer. Car il retrouva aussitôt la maîtrise de lui-même et appela Chinatsu par son nom, d'une voix si forte qu'elle paraissait forcée. « Chinatsu ! » dit-il. Mais ce n'est pas ce que j'entendis. Mes oreilles entendirent « Chinatsuchan ». J'eus l'impression qu'il avait l'habitude de l'appeler par ce petit nom familier, qui s'étendait comme une gelée onctueuse

sur ses lèvres au moment où il le prononçait.

Au son de la voix de Gôro, Chinatsu qui regardait parfois furtivement vers nous d'un air intéressé tout en parlant avec trois hommes, debout au milieu du jardin, monta sur la terrasse d'un pas lent. Son calme, qui laissait présager qu'elle savait ce qui allait se passer, contrastait vivement avec l'attitude de Gôro.

— Viens que je te présente, lui dit Gôro en la rejoignant à grandes enjambées excessives, les traits si contractés qu'il faisait peine à voir. Voilà Momoko.

— Bonjour, Momoko. Chinatsu adressa un sourire à la petite fille en se baissant à son niveau. Je suis Koshiba Chinatsu, une amie de ton papa. Je suis ravie de faire ta connaissance.

Un sourire éclatant s'épanouit sur son visage. Il était tellement radieux qu'il éclipsait les fleurs que Momoko tenait à la main.

Elle garda patiemment son air souriant face à la petite fille, dont elle attendait visiblement quelques mots. Mais l'enfant esquissa un sourire poli et ne dit rien.

— Tu ne dis pas bonjour, Momoko ? Gôro étreignit légèrement les épaules de sa fille. Ce n'est pas poli.

Elle leva les yeux vers son père, puis regarda ses fleurs d'un air inexpressif, et dit ensuite : « Bonjour » sur un ton détaché. Pour tout un chacun, ce bonjour ressemblait à une espèce de grognement poussé par un petit animal qui se tiendrait sur ses gardes. Mais Chinatsu n'eut pas l'air de s'en soucier, et elle posa doucement la main sur l'épaule de Momoko.

— Quelles jolies fleurs ! Où les as-tu trouvées ?

— Dans le champ de blé, répondit Momoko dans un murmure.

— Le champ de blé ? répéta Chinatsu. Ah oui, c'est vrai. Le coin est entouré de champs de blé. Et à quoi joues-tu là-bas en général ?

Momoko répondit seulement, avec un sourire pincé :

— À plein de choses.

— Ça veut dire quoi, plein de choses ? Tu joues à la dinette avec des amis ? Ou bien à cache-cache ?

Momoko garda son sourire contraint :

— Je ne fais rien de tout ça.

Gôro éclata d'un rire franc, comme s'il voulait apaiser les tensions en se mêlant à la conversation.

— Quelle drôle de fille tu fais, Momoko ! Qu'est-ce qui te rend aussi nerveuse ?

— Mais je ne suis pas nerveuse, dit Momoko, un rictus aux lèvres, avant de tourner vivement le dos à Chinatsu et de venir vers moi. Dis, Hariu, cria-t-elle presque d'une voix perçante. Tu voudrais faire un collier de fleurs ? Moi, je sais très bien les faire.

Vous ne pouvez pas imaginer quelle méchante sensation de victoire

monta en moi tandis que je saisisais au passage l'expression de perplexité peinte sur le visage de Gôro et de Chinatsu. Non seulement Momoko ne montrait aucun intérêt pour Chinatsu, mais elle l'ignorait délibérément. Et c'était vers moi qu'elle se tournait. J'étais la seule à être proche d'elle. Hormis Gôro, personne d'autre ne pouvait devenir intime avec Momoko. À cette pensée, je me sentis encore plus victorieuse.

Je posai sur la table de la terrasse les fleurs que Momoko m'avait données, et commençai à fabriquer un collier, tout en chantant un long poème traditionnel au son de la musique qui passait sur le pick-up. Momoko s'exclama, pleine d'admiration :

— C'est extra, Hariu ! Qu'est-ce que tu sais bien faire les colliers !

— Demain, je te ferai une corde à sauter, lui dis-je. Je sais fabriquer de jolies cordes.

— Des cordes à sauter ? Tu sais aussi faire des cordes à sauter ?

— Eh oui. Seulement, il faudra que tu m'aides.

— D'accord, je t'aiderai. Alors, on commence à quelle heure ?

— Tout de suite après le repas. Ça te va ?

— Ça me va, bien sûr.

Gôro entreprit de me présenter précipitamment à Chinatsu, comme s'il voulait se dégager séance tenante de cette situation embarrassante. Avec exactement le même air souriant qu'elle avait montré à Momoko, elle tourna vers moi son visage radieux et me salua d'une légère et élégante inclinaison du buste.

— Koshiba Chinatsu. Enchantée de faire votre connaissance.

— Tout le plaisir est pour moi, répondis-je et je me levai pour la saluer également d'une légère inclinaison du buste, avec une politesse toute formelle.

Après que le regard de Chinatsu eut croisé celui de Gôro comme pour échanger un secret, elle s'adressa de nouveau à moi.

— Vous êtes bien le professeur particulier de Momokochan ? J'ai entendu parler de vous par Gôro. Et... vous êtes de quelle région ?

Le seul fait que Gôro lui ait dit que j'étais le professeur particulier de Momoko me contraria. Cela ne rimait à rien pourtant.

— Je viens de Hakodate, dis-je sans interrompre la fabrication de mon collier de fleurs.

— Quelle surprise ! s'écria Chinatsu, moi aussi je suis du Hokkaidô. Son air étonné manquait de naturel.

— Je suis née à Otaru. C'est drôle, n'est-ce pas, Gôro ?

— Oui, en effet. Vous êtes nées toutes les deux dans une ville portuaire.

Je jetai un rapide coup d'œil à Gôro et vis qu'il ne me regardait pas, mais contemplait le profil de Chinatsu.

Tout en nous regardant alternativement Momoko et moi, cette

dernière demanda gaiement :

— Mais alors, Momokochan, puisque tu sais fabriquer des colliers, tu me montres à moi aussi ?

Son ton semblait sous-entendre qu'il ne fallait pas s'inquiéter, que l'attitude indifférente de Momoko était fréquente chez les enfants. Momoko fit semblant de ne pas avoir entendu, les yeux fixés sur ma main qui manipulait les fleurs.

Chinatsu fut la seule à rester chez les Kawakubo, après le départ des invités à la nuit tombée. C'était moi d'habitude qui faisais les courses pour le dîner, mais ce jour-là Gôro fit monter Chinatsu dans sa voiture et ils se rendirent dans la rue commerçante devant la gare pour acheter de la viande.

C'est Gôro qui fit cuire le bifteck. Pendant le dîner, Chinatsu et lui se montrèrent loquaces. Mais je remarquai qu'ils veillaient à ce que Momoko comprenne de quoi ils parlaient, car ils employaient un langage à la portée des enfants, et au moindre rire de la fillette, ils se regardaient, visiblement soulagés, et poussaient un discret soupir que j'étais la seule à percevoir.

À la fin du repas, Gôro passa plusieurs de ses disques préférés, tandis que Chinatsu lui racontait des anecdotes amusantes qui lui étaient arrivées en Amérique. Pour la plupart, ce n'étaient que des histoires insignifiantes. Gôro riait gaiement et, de temps en temps, il se tournait vers Momoko et moi, pour nous dire la même chose avec des mots différents, comme s'il nous traduisait l'histoire de Chinatsu. Je riais pour la forme, ou faisais semblant de me montrer admirative, mais Momoko restait silencieuse.

Au bout d'une petite heure, Chinatsu tendit à regret la main vers son sac.

— Cette journée a été très agréable, dit-elle d'un air vraiment heureux puis, avant de se tourner vers nous, elle prit son poudrier et se repoudra. Ce fut seulement après avoir terminé qu'elle posa un regard ému sur Momoko.

— J'aurais aimé m'amuser plus longtemps, mais il faut que je rentre chez moi. Je reviendrai pour jouer avec toi, Momokochan.

Momoko sembla rire sous cape à la manière d'un adulte et prit dans ses bras Lala allongée à côté d'elle.

— C'est une bien jolie chatte, dit Chinatsu, qui s'intéressait pour la première fois de la journée à Lala. Comment s'appelle-t-elle ?

— Lala.

— Ah oui, fit Chinatsu, en se tournant vers la chatte qu'elle appela : Lala ! Elle prononça ce nom sur le même ton cérémonieux dont elle aurait salué le bébé d'un étranger avec lequel elle n'avait aucun lien. Momoko serra fortement Lala et pressa ses lèvres sur son museau. La

chatte lui répondit par un grand coup de langue.

— C'est la meilleure amie de Momoko, intervint Gôro. Elle joue toujours avec elle. Ces deux-là sont inséparables.

— Elle ne joue pas avec ses amies de l'école ?

— Pourquoi ne le ferais-tu pas de temps en temps, Momoko ?

Interrogée par son père, Momoko secoua énergiquement la tête en signe de refus.

— Mais ça ne va pas du tout ! Chinatsu leva son index, qu'elle agita de gauche à droite devant les yeux de Momoko avec un mouvement d'essuie-glace de voiture. Il faut te faire pleins d'amis, Momokochan. Tu peux très bien avoir ta chatte comme amie, mais tu dois aussi te faire beaucoup d'amis humains.

— J'ai Lala, objecta Momoko d'une voix voilée. Ça me suffit, puisqu'elle est là. Je n'ai pas besoin d'autres amis.

Sur ces mots, elle se retira dans sa chambre d'un pas précipité, en tenant toujours la chatte serrée dans ses bras.

— Je l'ai vexée, on dirait. Chinatsu poussa un léger soupir. C'était sa manière à elle d'exprimer une émotion qu'elle n'avait pu dissimuler. Ce n'est pas bien. Je m'excuserai auprès d'elle la prochaine fois.

— Demain, elle aura oublié, répondit gaiement Gôro en lui prenant le bras. Bon, on y va ? Je t'emmène à la gare ?

Chinatsu acquiesça et se leva. Je les accompagnai jusqu'à la porte d'entrée. Je voulais voir s'ils se rapprochaient et de quelle manière ils se touchaient. Pendant qu'ils entraient dans le garage pour monter dans la voiture, je sortis discrètement et me cachai dans l'obscurité ; mais il faisait trop sombre à l'intérieur de la voiture, et je ne pus rien voir.

De retour de la gare où il avait conduit Chinatsu, Gôro se rendit aussitôt dans la cuisine. Il engloutit une fraise du dessert laissée par Momoko, puis s'adressa à moi en train de faire la vaisselle dans l'évier.

— Je voudrais m'excuser pour ce soir.

— Mais pourquoi ?

— Je n'avais pas prévu d'inviter Chinatsu à dîner, cela s'est décidé comme ça, à la dernière minute. Je suis désolé, j'aurais dû vous prévenir plus tôt qu'on avait une invitée.

Sans interrompre ma vaisselle, la tête toujours penchée sur l'évier, je répondis :

— Mais non. C'était très bien, ça ne me dérange pas.

Gôro toussota discrètement.

— Elle m'a dit quelque chose à votre sujet.

— Pardon ! ne pus-je m'empêcher de m'exclamer en me retournant légèrement.

— Elle m'a dit que vous étiez une jeune fille ravissante.

Consciente que Gôro pensait me faire un immense compliment, que par là il cherchait à se faire pardonner la contrariété de cette invitation à l'improvisiste, je me sentis rougir.

— Ne vous moquez pas de moi, dis-je d'une petite voix. Quand une aussi belle femme parle de moi de cette manière, j'ai tendance à perdre confiance en moi.

— Si vous manquez de confiance en vous, Hariuchan, toutes les autres jeunes filles devraient manquer de confiance en elles. Chinatsu a raison, vous êtes en effet ravissante. Ce n'est pas donné à tout le monde d'être aussi jolie, sans aucun maquillage.

Avec ces mots, il voulait tout simplement me témoigner sa reconnaissance. Il se sentait gêné vis-à-vis de moi, parce qu'il avait étalé ses sentiments pour cette Chinatsu, il cherchait en quelque sorte à se racheter. À cette idée, je me sentis furieuse contre lui.

Je fermai brutalement le robinet, sans rien dire, et commençai à essuyer la vaisselle avec un torchon. Gôro resta un instant debout dans la cuisine, puis il finit par murmurer, faisant mine de n'y rien comprendre : « Mais qu'est-ce qui se passe donc ? La troupe féminine semble de bien mauvaise humeur. Je ne sais pas pourquoi, elles me fuient toutes ce soir, Momoko tout à l'heure, et même Lala qui m'évite. »

Je ne répondis pas à sa question et lui demandai à brûle-pourpoint en me tournant vers lui : « Vous voulez prendre votre bain ? »

Gôro eut son drôle de petit rire, avant de répliquer : « Quand vous me demandez ça après ce geste de colère, vous avez l'air d'une épouse qui vit auprès de son mari depuis vingt ans ! » Sur le coup, je restai figée. Mais il ajouta en riant : « Je n'ai pas besoin de bain ce soir. J'ai décidé de me coucher couvert de crasse. »

Toujours silencieuse, je ne contentai de le regarder. Il fourra une deuxième fraise dans sa bouche, puis il me souhaita « Bonne nuit » en levant une main. « Vous aussi, Hariuchan, allez donc vous coucher, vous finirez de ranger demain, rien ne presse. »

Cette nuit-là, j'ai rêvé que Gôro et Chinatsu s'enfonçaient dans une forêt dense, main dans la main...

Gôro se tourne vers Momoko, lui serre vivement la main. Mais Momoko se détourne brusquement pour prendre la mienne.

— Tu viens, Hariuchan ? On va faire un collier de fleurs.

J'entends l'écho de la voix de Gôro qui résonne faiblement au loin. « Ce n'est pas toi qui as l'air d'une épouse vivant avec son mari depuis vingt ans. Fais attention de ne pas te tromper ! »

Un éclat de rire retentit dans la forêt. La forêt est toute noire et, se joignant au rire de Chinatsu, d'énormes corbeaux s'élèvent dans les airs en tourbillonnant.

— Hariuchan, Hariuchan, dit Momoko. On va faire un collier !

Je serre moi aussi la main de Momoko et je tourne le dos à la forêt.

— Papa voulait m’emmener...

En me disant cela, Momoko hausse exagérément les épaules.

— Ce n’est pas possible. C’est moi qui ramènerai papa, après.

— Qu’est-ce que tu vas faire ? Qu’est-ce que tu vas faire pour le ramener ?

— Je vais tuer le monstre, dit Momoko d’une voix d’adulte. C’est un monstre. Elle ne s’appelle pas Chinatsu !

La voix de Momoko se fait grinçante et se transforme en une voix inquiétante de fantôme. C’est un monstre. Elle ne s’appelle pas Chinatsu. C’est un monstre. C’est un monstre.

Je poussai un cri et me redressai sur mon lit. Cette nuit-là, je ne pus me rendormir.

V

Dès la semaine suivante, Chinatsu commença à venir régulièrement chez les Kawakubo, une fois par semaine. C'était le samedi généralement qu'elle nous rendait visite, et elle prit l'habitude de dîner avec nous trois et de rentrer après vingt heures. Les jours où elle venait, Gôro ne tenait pas en place. Dès le matin, il rangeait des affaires dans la maison, sortait faire des courses, incapable de rester immobile une seconde. Puis, quand arrivait l'après-midi, il allait chercher Chinatsu à la gare. Ensuite, le couple allait apparemment faire un tour quelque part en voiture, car ils ne rentraient pas avant une bonne heure.

À chacune de ses visites, Chinatsu semblait vouloir se rendre plus belle encore, apportant un soin minutieux à son apparence. Jamais elle ne portait la même tenue et elle se montrait en toute occasion d'un goût si sûr qu'elle vous prenait chaque fois au dépourvu. Les jours où le soleil frappait fort, évoquant les beaux jours, elle se couvrait la tête d'un large chapeau de paille, et quand elle arrivait bras nus dans sa robe toute blanche, elle était tellement belle qu'on ne pouvait qu'être ébloui devant tant de perfection. La robe collante lui moulait les hanches, épousant sans rien en dissimuler les lignes de son corps. Quand elle montait ainsi vêtue dans le train, tous les passagers devaient la prendre pour une actrice, et certains désirer lui faire signer un autographe...

Mais il lui arrivait aussi de venir dans une tenue plus décontractée, le bas d'une chemise de garçon noué à la taille sur un pantalon corsaire, et il y avait même des fois où elle portait un simple chemisier blanc d'un bon goût discret et une jupe plissée bleu marine, comme celles des collégiennes. Elle donnait l'impression de passer en se jouant du luxe à la simplicité, du romantisme à l'érotisme, et dans tous les cas elle exerçait sur tous un charme à couper le souffle et captivait tous les regards, même si on ne prêtait pas attention à ce qu'elle portait.

Gôro, quant à lui, se montrait de plus en plus entreprenant devant Momoko et moi : il attirait dans ses bras cette belle Chinatsu, et parfois, il l'embrassait légèrement sur les lèvres à l'ombre d'un arbre, au bord du bassin situé dans un coin du jardin, en pleine lumière... Chinatsu se laissait toujours faire. Sans prononcer de mots indécents, ni se dérober non plus aux caresses de Gôro, elle les acceptait simplement, aussi frémissante qu'une feuille d'arbre doucement agitée par le souffle du vent.

Comment, dans ces conditions, ne pas comprendre la nature de leur

relation ? Gôro, qui était veuf et n'avait encore que trente ans, et Chinatsu, qui venait de perdre son mari américain, étaient tombés follement amoureux l'un de l'autre. Le doute n'était plus possible.

Je ressassais sans cesse la même question : à quel moment Gôro avait-il montré un changement dans son comportement avant que Chinatsu n'apparaisse enfin dans la maison ? Lorsque je m'étais installée chez lui pour m'occuper de Momoko, il avait continué pendant assez longtemps à dîner tous les soirs avec nous. Quelquefois, le vendredi ou le samedi soir, il n'était pas rentré dîner, mais il était très rare qu'il s'attarde après vingt et une heures.

Désormais, il ne rentrait plus avant dix ou onze heures du soir ; et dès que j'essayais de me souvenir du moment où il avait commencé à rentrer tard, il me revenait à l'esprit ce mémorable matin d'hiver.

Le matin de cette fameuse nuit de tempête où, pour la première fois, j'avais noué un contact avec Momoko... cette nuit où s'était déchaîné un vent du nord glacial tandis que nous dormions dans le même lit, serrées l'une contre l'autre comme des chatons, sous la protection de Lala que nous avions prise pour mère. Il était fort probable que Gôro n'était rentré qu'à l'aube cette nuit-là. Et, même s'il n'avait sans doute pas fermé l'œil de la nuit, emmitouflé dans sa robe de chambre en tartan, à la table du petit déjeuner, il nous avait montré un visage débordant d'énergie.

C'était la première fois que j'avais senti chez Gôro une sérénité, presque imperceptible, qui différait de son attitude habituelle. Gôro avait de nombreuses relations : il mangeait avec des amis à l'extérieur, il allait souvent boire, mais à son retour il avait toujours l'air un peu fatigué. Alors que ce matin-là, il était différent. Il était plein d'énergie, avec encore plus de sex-appeal que d'ordinaire.

Que s'était-il passé la veille ? Avait-il dîné à Ginza avec Chinatsu, avant de l'emmener se promener dans un parc malgré la tempête ? Chinatsu l'avait-elle invité chez elle, et avait-il regardé le paysage par la fenêtre en attirant la jeune femme contre lui ? Ou l'avait-il conduite en voiture jusqu'à Hakone où, vêtus de leurs *yukata*, ils s'étaient embrassés et étreints toute la nuit, dans l'auberge champêtre qu'ils avaient choisie pour leur rendez-vous clandestin...

J'avais le sentiment que cette fameuse nuit avait marqué un tournant dans leur relation. À partir de là, Gôro s'était mis à rentrer tard tous les soirs. Mais quelle que fût l'heure tardive de son retour, au petit déjeuner le lendemain matin, on lisait un sourire de contentement sur son visage, il rayonnait, et, les joues dorées comme les blés et l'œil vif comme s'il avait dormi vingt-quatre heures d'affilée, il nous débitait toute une série de plaisanteries.

Gôro était amoureux de Chinatsu. Il était tombé amoureux d'elle bien avant que je ne la connaisse. Au moment où je me laissais aller à

mes rêves romantiques au sujet de Yuriiko, sa femme disparue, il l'avait déjà complètement oubliée et ne cessait de penser à Chinatsu, jour et nuit. À cette idée, je fus saisie d'un sentiment de jalousie si violent que je ne voyais pas comment je pourrais m'en défaire.

Mon seul et unique salut était Momoko. Elle n'était pas attachée à Chinatsu et n'esquissait pas un seul geste d'affection vers elle.

Je ne savais pas ce que Momoko avait pensé de Chinatsu au début. Sans doute la détestait-elle, tout simplement. Si elle la considérait comme un corps étranger qui s'était immiscé subitement dans ses relations privilégiées avec son père, elle ne pouvait que la détester, et même avoir envie de l'exclure. Quoi de plus normal ?

Mais qu'en était-il vraiment ? Momoko ne l'avait accueillie avec froideur que lors de leur première rencontre. Par la suite, quand la jeune femme avait commencé à venir régulièrement à la maison, la petite fille ne lui avait plus jamais parlé de façon désagréable ou brutale. Elle se contentait de rester impassible. C'est vrai. Comme avec les autres invitées qui s'appuyaient languissamment sur Gôro, les jours de garden-party.

Parfois son attitude semblait manifester son indifférence à l'égard de Chinatsu, parfois elle semblait plutôt exprimer la perte de ses illusions sur son père.

Quand nous n'étions que toutes les deux, Momoko et moi, je ne disais jamais de mal de Chinatsu, et j'essayais encore moins de lui demander ce qu'elle en pensait. Je crois que Momoko m'impressionnait. Elle connaissait les subtiles stratégies d'un adulte qui sait briller en société. Quand je voulais l'interroger en lui disant, par exemple : « Madame Chinatsu est une amie de ton papa. Pourquoi la détestes-tu autant ? », je n'osais pas, par peur de me montrer maladroite.

Je gardais donc le silence, mais Momoko souhaitait peut-être, elle aussi, connaître le fond de ma pensée. Ou bien son désir inconscient d'exclure Chinatsu, de l'ignorer, était-il sa manière à elle d'être de connivence avec moi ? Il faut se souvenir de nos relations avant cette nuit mémorable. Depuis l'apparition de Chinatsu, nous étions devenues très liées toutes les deux.

Momoko et moi étions presque toujours ensemble. Au moindre moment de libre, nous allions nous amuser dans le champ de blé en compagnie de Lala, cueillir des fleurs sur le chemin le long du champ, ou encore, assises côte à côte, nous ouvrons un carnet de croquis. C'est également durant ces moments de liberté que nous partageons le plaisir d'aller en cachette jusqu'à la gare acheter des sucettes glacées formellement interdites par Gôro. Nous étions maintenant bien connues du vieux vendeur de sucettes, plutôt crasseux et ignorant de toute notion d'hygiène. Il ouvrait sa boîte pleine de confiseries, et il

nous arrivait de prendre en plus des sucreries au riz, à la provenance indéterminée, qui sentaient le colorant artificiel. Quand nous avions sucé jusqu'au bout notre bonbon glacé horriblement sucré, il restait sur nos lèvres une coloration orange. Alors nous inspections nos bouches respectives, et nous pouffions de rire, en nous exclamant : « Regarde ! tes lèvres sont tout orange ! »

Bien que, par instants, quelque chose dût tourbillonner violemment dans ma tête et un pressentiment de mauvais augure déferler sur moi, dès que je repense à cet été-là, des larmes nostalgiques me montent aux yeux. Ce fameux été est vraiment le plus radieux de tous ceux que j'ai connus dans ma vie. Les jours de beau temps, les oiseaux et les cigales chantaient sans interruption dans les petits bois, les jours de pluie, le ciel répandait des averses d'eau chaude qui dessinaient d'innombrables lignes obliques sur le champ de blé. Le chemin couvert de fleurs écloses ressemblait à une large ceinture de kimono verte, et de toutes parts on pouvait voir le spectacle resplendissant des fleurs de tournesol et de sauge aux couleurs éclatantes.

Où que nous allions, régnaient une odeur suffocante d'herbes sauvages et une lumière éblouissante. Dans la journée, malgré une chaleur à couper le souffle, je restais assise avec Momoko au milieu des arbres, d'où nous pouvions voir le champ de blé en contrebas, et tout en chassant du bout des doigts les fourmis qui chatouillaient nos pieds nus, nous regardions le soleil cruel se coucher et admirions sans nous lasser l'embrasement du ciel qui se colorait d'une teinte vive orangée.

Un samedi, en particulier, le déjeuner à peine terminé, nous nous étions précipitées dehors, comme si nous faisions la course, tant nous étions impatientes de sortir. Ces après-midi-là, nous ne restions presque jamais à la maison.

Nous partîmes avec Lala nous promener dans le champ de blé, sans but bien précis. Quand la fatigue se fit sentir, nous prîmes place à l'ombre des arbres d'une petite colline et commençâmes à dessiner dans notre carnet de croquis, en parlant de choses légères et futiles. Au milieu de nos jeux, le bruit étouffé d'une voiture nous parvint dans le lointain. Une voiture de tourisme rouge foncé arrivait en soulevant de la poussière sur la route du bus. La distance était trop grande pour qu'on puisse distinguer les passagers à l'intérieur. Le véhicule passa lentement de l'autre côté du champ et monta la pente douce vers la maison des Kawakubo. Le soleil brûlant se réverbérait sur la lunette arrière, l'illuminant d'un éclat aveuglant. La voiture ralentit encore en haut de la petite côte, puis elle s'arrêta en douceur devant la barrière blanche.

Tout en faisant mine de m'enthousiasmer pour mon dessin, je fixai le regard sur la barrière du jardin qui, de loin, ressemblait à une

prairie. J'aperçus deux silhouettes, aussi petites que des bâtons d'allumette, qui descendaient de la voiture. Coiffée d'un chapeau, Chinatsu passa le portail d'un pas souple en faisant danser sa jupe évasée. Gôro la suivit. Puis tous deux entrèrent côte à côte dans le jardin. Ils montèrent sur la terrasse, et à leur attitude, je devinai qu'ils jetaient un œil dans la maison.

Constatant que nous étions absentes, Gôro et Chinatsu retournèrent vers le porche. L'espace d'un instant, je les vis rester immobiles sous le porche, face à face. Puis ils disparurent derrière un bouquet d'arbres, et leurs deux silhouettes ne tardèrent pas à devenir invisibles.

Il était impossible que Gôro n'ait pas remarqué de subtiles transformations dans le comportement de Momoko envers moi. C'était quelqu'un qui aimait se donner des airs de comédien de vaudeville en faisant toujours le pitre, mais il était sûrement doué d'un esprit pénétrant, capable de deviner les troubles intérieurs. Cependant, il y avait chez lui un étrange trait de caractère : il n'interrogeait pas les autres sur leurs sentiments.

En réalité, je ne l'ai jamais vu essayer de pénétrer le mystère de l'âme humaine, dans un échange sérieux et approfondi. Demander à l'autre ce qu'il ressentait, quelle était la raison de son trouble, ce qui l'angoissait. De toute ma vie, je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui affectait autant d'indifférence que lui vis-à-vis des sentiments d'autrui. Par l'attitude qu'il adoptait en toute occasion, il semblait penser qu'il n'y avait aucun mécanisme psychologique chez les êtres humains, y compris lui-même. Quand il posait une question, c'était toujours sur le mode de la plaisanterie, dite parfois sur un ton maniéré, d'autres fois sur un ton comique, et il se limitait au moment même, à ce qui venait de se produire, sans chercher à voir plus loin.

On pourrait dire qu'il était fait comme ça. D'un autre côté, qui sait si ce n'était pas sa façon à lui de se protéger instinctivement. En évitant d'avoir des relations approfondies avec les autres, qui sait s'il n'était pas guidé par un sentiment de peur qu'il portait en lui, et dont lui-même ne se rendait pas compte. Qui sait s'il ne voulait pas simplement préserver un monde qu'il souhaitait conforme à ses désirs. Quand ce monde était près de se détraquer, il se détournait avec des facéties et des pirouettes et faisait semblant de ne rien voir, faute d'affronter la vie en face. C'était sans aucun doute un homme séduisant, mais son pouvoir de séduction ne venait peut-être que de sa nature infantile. Aujourd'hui encore, c'est ce qu'il m'arrive de penser.

Mais on se laissait prendre par sa mise en scène attrayante, et ses enfantillages destinés à se protéger instinctivement changeaient alors de défroque pour se transformer en paroles et en actes d'un beau héros, comme ceux qui apparaissent dans les films occidentaux. C'était la perfection de sa mise en scène qui me rendait folle de lui. Alors

qu'il n'était peut-être, en réalité, qu'un garçon à l'orgueil démesuré qui mourait de peur à l'idée de ne jamais devenir adulte, je travaillais à broder sur le fait qu'il ne nous posait pas la moindre question à Momoko et moi sur l'apparition de Chinatsu dans notre vie, et je le voyais comme un homme qui pénétrait les arcanes d'un monde d'adultes inconnu de moi.

Voilà en tout cas comment s'est passé cet été-là. Depuis les visites régulières de Chinatsu aux Kawakubo tous les samedis, aucun changement digne d'être nommé un événement n'avait eu lieu. Une fois la jeune femme raccompagnée par Gôro le samedi soir, la vie quotidienne reprenait. Gôro rentrait toujours tard en semaine, mais il n'avait pas cessé de me donner ses leçons de peinture hebdomadaires.

En l'absence de Chinatsu, il se comportait comme d'habitude. Il admirait avec enthousiasme mes croquis dans l'atelier, donnait son avis, prodiguait des conseils. Il n'oubliait pas non plus sa série de plaisanteries coutumières et, après son cours, il continuait de me raconter des anecdotes amusantes sur deux ou trois amis, en buvant du café.

Il ne disait absolument rien sur Chinatsu. Il ne semblait pas non plus vouloir éviter d'en parler et quand, par un concours de circonstances, son nom surgissait dans la conversation, il l'évoquait le plus naturellement du monde, avec son aisance familière.

Ce n'est pas pour autant que je me sentais rassurée en ne constatant aucun changement notable dans le comportement de Gôro. Loin d'être soulagée, je devenais au contraire un bloc de méfiance.

Chinatsu n'était pas une simple petite amie. C'était clair. J'avais également compris qu'il ne s'agissait pas d'une passion sans lendemain. Ils avaient trente ans tous les deux. Ils étaient libres de tout lien. Dans ces conditions, la suite sautait aux yeux, non ?

Gôro voudrait se marier avec Chinatsu... Je commençais à pressentir que cette probabilité irait chaque jour en augmentant. Dans un sens, on pouvait dire que leur liaison était sérieuse. Le samedi, Gôro mettait la femme qu'il aimait et sa fille en présence, et les autres jours il s'efforçait de mener une vie quotidienne normale. Certes, il n'avait pas l'audace d'exprimer son amour en face de Momoko, mais son attitude était sans doute destinée à faire comprendre à sa fille la réalité de ses sentiments pour la jeune femme.

De plus, Chinatsu étant Chinatsu, elle se montrait pour Momoko pleine d'attentions si étudiées qu'elles en étaient aisément déchiffrables. Le jour de sa visite, elle n'oubliait jamais de donner à la petite fille des cadeaux et de la nourriture : des gâteaux crémeux aux fruits, de jolies friandises, des bananes et du chocolat. Parfois, elle apportait une poupée de valeur, importée de l'étranger, qu'elle avait achetée dans un grand magasin, ou un fin stylo à plume, bien inutile

pour une élève du primaire.

Momoko se réjouissait par courtoisie, mais elle ne goûtait jamais devant Chinatsu les gâteaux qui venaient de lui être offerts. « Tu peux les manger », l'encourageait la jeune femme. Un vague sourire aux lèvres, Momoko répondait que, pour l'instant, elle n'avait pas faim. Alors Chinatsu commençait à lui poser des questions d'un air sincère, chaleureusement, comme si elle avait déjà oublié l'histoire de la nourriture. « Tu t'amuses bien à l'école ? Comment sont tes camarades ? À quoi joues-tu après la classe ? Comment est ton maître ? Tu préfères quelle matière ? Le calcul, le japonais ? Qu'est-ce que tu as comme devoirs aujourd'hui ? »

Après avoir obtenu de Momoko des bribes de réponses à toutes ses questions, Chinatsu sortait avec elle dans le jardin. « Dis, Momokochan, on joue à quoi ? À la marelle, au saut à la corde ? Et si on allait acheter une balle pour jouer au ballon ? »

Dans la plupart des cas, Momoko refusait doucement ses propositions, et elle appelait sa chatte. « Lala, Lala, où es-tu ? Viens ici. » Apparaissant on ne sait d'où au son de la voix de sa maîtresse, Lala venait se frotter contre les pieds menus de Momoko.

La petite fille la prenait dans ses bras et pressait tendrement sa joue contre elle. Mais là encore, Chinatsu trouvait le moyen de dire quelque chose d'aimable. « C'est vraiment une jolie chatte. Elle a de si grands yeux, elle a l'air si distinguée. »

Momoko faisait un sourire ambigu, puis elle lui tournait le dos. Serrant toujours Lala dans ses bras, elle murmurait quelque chose à l'oreille de la chatte et entraînait ainsi dans la maison. Sans se départir de son sourire, Chinatsu s'adressait à Momoko de dos. « Vous vous entendez bien, on dirait ! Lala est vraiment ta meilleure amie, à ce que je vois. »

Postée quelque part dans la maison, je regardais la scène à la dérobée. Quand je voyais Momoko s'entêter dans son silence, j'étais envahie par un sentiment de bien-être.

J'étais sûre que la jeune femme ne parviendrait pas à m'évincer de ma place auprès de Momoko. Je crois que, si elle avait aimé les chats, je n'aurais pas pu me montrer aussi catégorique.

Mais elle détestait les chats. Je ne me souviens pas de l'avoir entendue l'énoncer clairement, mais en voyant son attitude avec Lala, je l'avais compris immédiatement. Pour elle, Lala n'était qu'une petite bête abominable. Quand la chatte entraînait dans la maison en l'absence de Momoko, Chinatsu s'éloignait d'elle et se contentait de l'ignorer. Mais quand elle voyait la blanche fourrure de Lala couchée sur le sofa, elle la soulevait aussitôt par le cou du bout des doigts en fronçant les sourcils d'un air dégoûté et la flanquait dans le jardin. Si Lala venait se frotter par inadvertance contre ses pieds, elle reculait en étouffant

un cri.

C'est parce qu'elle ne peut pas dormir dans le même lit que Lala, me disais-je. Parce qu'elle ne peut pas non plus appeler Lala « Mama ». Si Momoko le voulait, elle se glisserait dans le lit avec la chatte, enfouirait son visage dans le creux du ventre tout blanc, et pourrait se sentir dans la peau d'un chaton.

Momoko était une enfant qui n'ouvrait son cœur que par l'intermédiaire de Lala. Cela me faisait un drôle d'effet quand je voyais Chinatsu essayer d'amadouer une fillette ainsi faite, en lui achetant continuellement des gâteaux, des jouets de valeur, en lui disant des choses aimables, pour gagner son affection.

Tant que Momoko n'accordait pas sa confiance à Chinatsu, il était impossible que Gôro prît la décision de l'épouser. Je constatais avec soulagement qu'aucun changement visible n'apparaissait dans l'attitude de Momoko vis-à-vis de Chinatsu. Gôro aimait sa fille. Par conséquent, si elle ne se prenait pas d'affection pour Chinatsu, Gôro renoncerait peut-être à son mariage. Voilà ce que je croyais. Du moins, ce que je m'efforçais de croire.

C'est par une soirée chaude et étouffante de la mi-août que se produisit un petit événement. Nous étions un samedi, et Chinatsu était arrivée dans l'après-midi. Quant à moi, une fois fini le rangement de la cuisine après le dîner, j'allai dans la chambre de Momoko pour changer les draps du lit.

Momoko se tenait près de la fenêtre et regardait au-dehors. À mon entrée, Lala qui lissait ses poils, allongée sur le lit, fit entendre un petit *miaou*. Un sourire candide aux lèvres, Momoko m'annonça :

— Je viens de voir des lucioles. Je croyais que c'étaient des feux follets, mais en fait, c'étaient des lucioles. Et je n'ai pas eu peur.

— C'est bien, répondis-je avec un sourire.

— Dis donc, Hariuchan, c'est vrai que les lucioles aiment l'eau sucrée ?

— Eh bien ! je ne sais pas trop. Je tirai sur les draps de Momoko. Si nous mettions de l'eau sucrée et de l'eau amère la prochaine fois, pour voir celle que choisiront les lucioles ?

Momoko rit de son petit rire particulier.

— Pour l'eau sucrée, on prendra du jus de fruits, et pour l'eau amère, de la bière, d'accord ?

— Quelle bonne idée ! m'exclamai-je.

Il faisait réellement chaud ce jour-là. Malgré la nuit tombée, la température ne descendait pas, on ne sentait pas le moindre souffle de vent entrer par la fenêtre ouverte. Gôro écoutait un disque de jazz Dixieland dans le salon avec Chinatsu, et le son de cette musique vraiment oppressante semblait ramper sur le plancher poisseux d'humidité.

Je venais juste de déplier sur le lit de nouveaux draps propres, quand un léger coup fut frappé à la porte de la chambre. Sans douter une seconde qu'il s'agissait de Gôro, je relevai la tête en disant à Momoko : « Tiens, voilà ton papa. » Elle acquiesça, avant de crier : « Tu peux entrer, papa ! »

La porte s'ouvrit lentement. Mais ce ne fut pas Gôro qui montra son visage dans l'entrebâillement, ce fut Chinatsu.

— Ton papa est en train de classer ses disques, expliqua-t-elle tout en s'éventant le visage avec un éventail en papier. Des petits cheveux follets échappés de son serre-tête à motifs imprimés s'agitaient doucement. Je suis venue voir ce que tu faisais, Momokochan. Je peux entrer ?

— Je vous en prie, répondit alors Momoko.

Vêtue d'une robe d'été aux motifs identiques à ceux du bandeau, Chinatsu entra à l'intérieur. « Qu'est-ce qu'il fait chaud ! » fit-elle en allant s'asseoir sur la chaise à côté de l'enfant, près de la fenêtre. Je restai silencieuse, et continuai de faire le lit.

— Quelle chambre adorable, reprit Chinatsu en promenant son regard dans la pièce. Quand j'étais enfant, je rêvais de vivre dans une chambre aussi jolie que la tienne. Mais ce n'était pas possible autrefois ! Tu en as de la chance d'être née à la bonne époque !

Momoko eut son petit rire étouffé. Par la fenêtre ouverte, les grillons se mirent à striduler. Puis il y eut un bref silence. On n'entendit plus que le bruit de l'éventail agité par Chinatsu.

— Écoute, Momokochan, commença-t-elle. Son ton semblait trahir une certaine inquiétude, comme s'il lui était difficile de continuer. Il y a une chose que je voudrais te demander...

— Ah oui, c'est quoi ?

— Tu n'as pas envie d'une maman, Momokochan ?

Ma main en train de changer la taie d'oreiller s'immobilisa. Une sueur froide inonda subitement tous les pores de ma peau et j'eus l'impression que mon corps gelait sur place.

Le silence revint. Seules retentissaient les stridulations des grillons qui, lancinantes, venaient troubler l'obscurité. À nouveau, Momoko eut un petit rire étouffé.

— Non, je n'en ai pas envie.

Je me retournai malgré moi. Momoko ne regardait pas dans ma direction, mais les yeux de Chinatsu accrochèrent une seconde les miens comme s'ils se faisaient menaçants. Je savais qu'elle aurait souhaité me dire : « Merci de vous abstenir de rester en notre compagnie... Vous ne pourriez pas nous laisser seules, j'ai une conversation privée avec Momoko ? »

Mais toute à mes occupations, je fis semblant de ne rien avoir remarqué et continuai de faire le lit. Puisque Chinatsu avait lancé

cette grave question, que je fusse là ou pas, il lui fallait poursuivre.

— Pourquoi ? demanda Chinatsu d'une voix douce teintée d'un léger embarras. Pourquoi n'as-tu pas envie d'une maman ?

— J'en ai déjà une, de maman.

Je fixai la taie d'oreiller aux motifs d'ours et nouai soigneusement le cordon par-derrière. Je me sentais calme, sereine. Je savais ce qu'elle voulait dire.

Elle continua : « C'est Lala, ma maman ! »

Chinatsu éclata de rire. C'était un rire presque moqueur, avec aussi une nuance d'amertume, qui signifiait qu'elle n'arrivait pas à croire aux paroles qu'elle venait d'entendre.

— C'est vraiment drôle ce que tu dis, Momokochan, fit-elle d'une voix douce faussée par son rire. Cette chatte serait ta mère ?

— Oui ! répondit Momoko d'un ton tranchant. Pourquoi, c'est drôle ?

Sur le point de s'étrangler de rire, Chinatsu reprit enfin ses esprits.

— Ce n'est pas drôle, Momokochan. Excuse-moi d'avoir ri. Alors, c'est vrai, Lala est ta maman ?

— Lala est ma gentille maman. Elle est toujours gentille. Elle ne se met jamais en colère.

— Je comprends. Lala a l'air gentille. Et puis elle est douce. Elle est toute chaude aussi. Chinatsu s'interrompt et toussota légèrement, comme pour chercher ses mots : Lala est sans doute une bonne mère. Mais, ce... c'est une chatte, Momokochan !

— Je sais bien.

— Tu ne peux pas parler avec elle, et elle ne peut pas s'occuper de toi. Je me trompe ?

Momoko s'échauffa un peu.

— Mais ce n'est pas comme ça. Lala arrive très bien à parler avec moi. Elle prend soin de moi aussi.

— Ah bon ?

— Oui, c'est vrai.

— Je vois, mais... une mère, normalement, c'est un être humain, tu comprends ?

Momoko resta silencieuse. Je posai sur le lit l'oreiller que je venais de recouvrir d'une taie, puis commençai à plier la couverture d'été.

— Momokochan, reprit Chinatsu avec hésitation. Tu n'as jamais envie d'avoir une vraie mère ?

— C'est Lala, ma maman. Pourquoi j'aurais une autre maman ?

Dans le ton de Momoko qui venait de répondre avec la rapidité de l'éclair, j'avais perçu une pointe d'agressivité. Au fond de moi, je ne pus m'empêcher d'applaudir. C'est vrai. Lala était sa maman. Il n'y avait aucune raison pour qu'une femme, moi ou une autre, tienne le rôle de mère auprès d'elle.

Chinatsu regardait la nuit noire par la fenêtre, puis elle se leva doucement de sa chaise, le visage éclairé par un petit sourire.

— Je comprends, Momokochan, dit-elle en lui touchant le bras. Lala est bien ta maman. Je t'ai demandé une drôle de chose, excuse-moi. Ne sois pas en colère.

— Mais je ne suis pas en colère. Momoko avait parlé d'une voix mélancolique. Je ne suis jamais en colère.

Lala, couchée de tout son long à mes pieds depuis tout à l'heure, se redressa soudain pour renifler une odeur par terre, découvrit une fourmi noire qui s'était glissée dans la chambre. J'écrasai la fourmi avec ma pantoufle et annonçai :

— Ça y est, Momokochan. J'ai fini ton lit. Tu veux prendre un bain ?

— Je veux bien, répondit-elle, avant d'ajouter gaiement, tout en lançant à Chinatsu un regard froid qu'elle avait de toute évidence prémédité : Je prendrai mon bain dès que notre invitée sera partie.

Ce serait un mensonge, si je disais qu'à cet instant-là je n'ai pas éprouvé de compassion pour Chinatsu. Son beau visage exprima un mélange confus de perplexité, de désespoir, de honte et d'aversion, et je vis ses lèvres qui s'étaient mises à trembler essayer désespérément d'esquisser un sourire. Cette femme dont le souhait était de se marier avec l'homme qu'elle aimait et de devenir la mère de sa fille unique, se faisait traiter d'*invitée* par une enfant tout juste entrée en troisième année de primaire. Laquelle déclarait en outre d'un ton tranchant qu'une simple chatte était sa mère. Et qu'elle n'avait pas besoin d'une autre mère que cette chatte.

Mais j'éprouvais aussi le désir malveillant d'observer comment Chinatsu allait s'y prendre pour dissimuler ses sentiments ; je crois qu'à sa place, j'aurais fondu en larmes.

Chinatsu ne pleura pas, elle n'avait pas l'air non plus d'être sur le point de pleurer. Elle se ressaisit immédiatement et dit : « Excuse-moi d'être restée aussi longtemps chez vous. Je dois bientôt rentrer. On se reverra la semaine prochaine, de toute façon. »

Elle se redressa de toute sa hauteur et sortit de la pièce d'un pas tranquille. Je parlai ensuite un court instant avec Momoko de choses insignifiantes. Sans toucher un mot de la conversation qui venait d'avoir lieu. Puis je caressai la tête de Lala et quittai la chambre.

Un bruit de sanglots me parvint alors de l'extrémité du couloir sombre, dont j'avais laissé la lumière éteinte. Je m'arrêtai et tendis l'oreille.

La voix basse de Gôro se mêlait aux sanglots.

— Cela prend du temps, la consolait-il. Il ne faut pas être pressée. Ça va mieux ?

Tout en luttant contre la tempête de sentiments qui se déchaînait en

moi, je restai pétrifiée dans le couloir pendant un long moment.

VI

Quand une personne déteste un animal précis, et pas nécessairement un chat, vivre dans la même maison que cet animal doit représenter pour elle une souffrance difficilement imaginable. Quand elle se lève le matin, l'animal qu'elle déteste le plus au monde est là, devant ses yeux. Comme elle ne sait pas ce qu'il veut exprimer, ses regards et ses mouvements deviennent tous effrayants. Elle a beau vouloir le fuir, l'autre est quelque part dans la maison. Elle a beau fermer la porte de la pièce à clé, elle ne peut éviter de sentir sa présence. Elle l'entend. Parfois même l'animal est couché de l'autre côté de la porte. Dans de telles conditions, la vie équivaut à une torture. Et pour supporter l'épreuve, peut-être faut-il s'attendre à plonger dans la névrose.

Chinatsu ne semblait pas détester les chats à ce point. Mais il est sûr que s'il y avait un animal qu'elle n'avait pas envie de voir vivre, dans la mesure du possible, sous le même toit qu'elle, c'était un chat. Or, qu'elle le veuille ou non, la situation était la suivante : la fille unique de l'homme qu'elle aimait... la fille dont elle souhaitait devenir un jour la mère... s'était fortement attachée à une chatte, qu'elle prenait pour sa mère. Il m'est arrivé de penser que sa douleur était compréhensible...

Après cet incident du mois d'août, pendant un bon moment, Chinatsu se montra d'une extrême bienveillance avec Lala. Elle lui lançait des regards tendres et prenait même parfois l'initiative de lui caresser la tête. On pourrait qualifier cette situation de surprenante, mais je peux me rappeler distinctement les efforts désespérés de Chinatsu pour amadouer Lala et ne pas vexer Momoko.

Malgré l'affection que Chinatsu montrait à Lala, Momoko n'avait pas l'air particulièrement ravie. Et, chose vraiment curieuse, lorsque Chinatsu appelait la chatte par son nom d'une voix douce, celle-ci se détournait de la jeune femme comme si elle l'importunait, après avoir flairé son odeur avec dédain de son petit museau délicat. Parfois, lorsque la main de Chinatsu s'attardait à la caresser, elle poussait de petits grognements à peine perceptibles, sur le point, semble-t-il, de montrer les dents.

Une fois (à quoi donc pensait-elle ce jour-là ?) Chinatsu prit Lala dans ses bras, au péril de sa vie peut-on dire, et ce fut plus tragique encore. La chatte se raidit sur sa poitrine ronde et devint aussi dure qu'une barre de fer ; elle baissa les oreilles et gronda en lui jetant un regard torve. Ce qui n'empêcha pas Chinatsu de s'exclamer en riant : « Oh oh, Lalachan, ne te fâche pas comme ça ! » La chatte agita

violemment sa longue queue de gauche à droite. « Lala, intervint Gôro en se forçant à sourire, ça ne se fait pas de grogner de cette ma... »

Il n'avait pas fini sa phrase que la chatte poussait un miaulement menaçant et griffait Chinatsu au visage. C'était arrivé par surprise. Elle cria en détournant le visage pour se protéger et lâcha la chatte, qui s'enfuit à toute vitesse. Par chance, les yeux n'avaient pas été touchés, mais une longue et fine griffure se dessinait sur sa tempe. Le sang s'était mis à suinter de la plaie. Chinatsu l'essuya du bout des doigts en faisant la grimace. Gôro se précipita pour la prendre dans ses bras. Mais elle retrouva aussitôt son sourire. « Ça va, fit-elle courageusement. Ce n'est rien du tout. »

On entend souvent dire qu'un chat a des préférences beaucoup plus affirmées que le chien. Mais c'était la première fois que je voyais Lala se montrer agressive envers un être humain. En toutes circonstances, Lala était une chatte qui n'oubliait jamais les règles de bienséance – y compris en présence d'êtres humains qu'elle voyait pour la première fois. Même quand les invités des fêtes de Gôro jouaient avec elle tout en buvant force bières, elle acceptait avec bonne humeur de les avoir pour partenaires, en dépit de leur haleine imbibée d'alcool. Quand elle en avait assez, au bout d'un moment, elle finissait par s'échapper, mais il suffisait que quelqu'un l'appelle par son nom pour qu'elle n'oublie pas de lui renvoyer de loin un regard débordant d'amitié.

Je ne comprenais pas pourquoi Lala, habituellement si douce et amicale, réservait cet accueil à Chinatsu. Était-ce parce que la jeune femme détestait les chats ? Mais il y en avait d'autres, parmi les amis et connaissances de Gôro, qui détestaient les chats. Et elle n'avait jamais levé la patte sur eux pour la seule raison qu'ils détestaient les chats.

Après cet incident, je ne remarquai pas le moindre changement dans la relation de Gôro et de Chinatsu. Elle continua de venir régulièrement à la maison chaque samedi, pour repartir après le dîner. Très rarement, le couple emmenait Momoko avec lui ; ils allaient dans un restaurant du centre ville, ou dans un parc d'attractions, au zoo, pour faire plaisir à la fillette. Mais ces jours-là, elle avait invariablement mal au ventre, ou mal au cœur.

Momoko n'était pas une enfant fragile, mais chez elle la tension nerveuse se traduisait par des troubles physiques : quand elle faisait des choses qui lui déplaisaient ou la contrariaient, elle avait des maux de ventre, des nausées. En la voyant revenir de ses promenades le visage blême, je triomphais intérieurement. Par l'intermédiaire de son corps, elle exprimait combien elle détestait sortir avec Chinatsu.

Dans ces cas-là, la jeune femme s'inquiétait beaucoup de l'état de santé de Momoko et, de retour à la maison, elle ne quittait pas un instant son chevet. Tout comme Lala. Quand la petite fille se mettait

au lit pendant la journée, la chatte surgissait aussitôt on ne sait d'où, et sautait sur le lit. Puis elle grattait la couette avec ses pattes de devant et harcelait sa maîtresse jusqu'à ce qu'elle la laisse entrer à l'intérieur. Même en ces moments où elle se sentait si mal, Momoko faisait entrer Lala sous sa couette. Elle la serrait dans ses bras et, tout en reniflant son odeur, disait sur un ton cérémonieux à l'adresse de Chinatsu :

— Je suis maintenant hors de danger, Madame Chinatsu. Vous pouvez partir si vous voulez.

Les pensées de Chinatsu à la vue de Momoko et Lala ainsi serrées l'une contre l'autre m'étaient complètement indifférentes. Aujourd'hui, je peux seulement imaginer ce qu'elle a ressenti, ce qu'elle a pensé toute seule près du lit, juste avant que ne se produise cette terrible affaire. Je me moquais en douce de ses efforts pathétiques et désespérés pour bâtir une relation d'amitié avec Momoko. Puis j'essayais de déceler dans l'attitude de Gôro les signes d'une hésitation à se marier avec Chinatsu. Je ne cherchais pas à savoir ce qu'il y avait dans son cœur à elle.

C'est au mois de décembre de cette année-là que l'événement a eu lieu. Cette année où l'été avait été plus chaud que d'habitude, l'hiver se montra aussi plus rigoureux. À la différence du bel été ensoleillé, l'hiver fut glacial, morne, et les jours de beau temps se faisaient rares.

Nous étions un samedi et, comme toujours, Chinatsu était là depuis le début de l'après-midi. La journée était si froide qu'on gelait sur place depuis le matin. Le ciel couvert qui s'étendait au-dessus de nos têtes laissait présager la chute prochaine de la neige, mais Chinatsu était vêtue d'un manteau de couleur orange vif, comme si elle voulait disperser les nuages, et le temps maussade était devenu très gai depuis son arrivée.

— Ce soir, c'est moi qui fais la cuisine, déclara-t-elle. Je décide aussi du menu. Par ce froid, j'ai envie de faire une sorte de pot-au-feu bien chaud.

— Quelle bonne idée ! s'exclama Gôro. Moi qui ne savais pas à quoi pouvait bien ressembler un pot-au-feu, je souris sans rien dire. Mais si Chinatsu s'occupait de la cuisine, il faudrait bien que je l'aide... À cette idée, je l'accablai d'invectives dans le fond de mon cœur : Tu peux confectionner tous les plats que tu voudras, je continuerai à me démener pour me rendre indispensable. Alors ne te gêne pas, fais ce qui te plaît !

— Dites, Hariu, commença Chinatsu. Je suis désolée de vous déranger, mais vous pourriez me montrer ce qu'il y a dans le réfrigérateur ?

Je n'avais aucune raison de refuser. Je la précédai donc dans la

cuisine et ouvris la porte du grand réfrigérateur dont s'enorgueillissait Gôro.

À l'époque, le réfrigérateur n'était pas encore un appareil répandu chez les Japonais moyens. Lorsqu'il y en avait un, ce n'était rien de plus qu'une boîte rudimentaire remplie de blocs de glace, et je crois qu'il était rare de trouver des familles possédant comme les Kawakubo un authentique réfrigérateur fabriqué en Amérique.

— Il y a des pommes de terre et des oignons. Il ne manque que la viande, on dirait. Chinatsu parlait tout en regardant dans le réfrigérateur, sans s'adresser à quelqu'un en particulier. Tout de même, ce réfrigérateur est une vraie boîte magique ! Il est toujours plein de boissons et de nourriture. On se croirait dans une maison américaine.

— Voulez-vous que j'aille acheter de la viande ? proposai-je à Chinatsu, qui répondit sur-le-champ que ce n'était pas la peine, en secouant la tête de côté.

— Je vais demander à Gôro d'y aller en voiture. Ce sera plus rapide.

Gôro, qui fumait une cigarette dans la salle de séjour, accepta volontiers de rendre ce service. Chinatsu lui tendit alors une feuille de papier sur laquelle elle avait noté les ingrédients nécessaires, avant d'ajouter :

— Cela ne te dérange pas, tu es sûr ?

— Mais pas du tout, dit-il en se levant, j'y vais.

Je pense qu'à ce moment-là, Chinatsu n'avait pas encore l'intention d'exécuter son plan. Loin de là... L'idée même de plan n'était sans doute pas consciente dans son esprit. Car ni elle ni moi ne pouvions prévoir que Gôro souhaiterait emmener Momoko avec lui pour faire les courses.

Si la décision se forma alors en elle de mettre à exécution cet effroyable plan, ce fut un pur hasard. C'est un fait indéniable, je crois. Tant que Momoko se trouvait dans la maison, un tel projet était irréalisable.

La petite fille jouait avec Lala devant la cheminée. La bûche que l'on venait de rajouter au feu brûlait avec des flammes jaunes, et ses joues rondes étaient toutes roses.

— Momoko, appela Gôro. Tu veux venir avec moi ?

Si Chinatsu les avait accompagnés, jamais elle n'aurait opiné de la tête. Mais la jeune femme restait à la maison, et en apprenant qu'elle irait seule avec son père, Momoko accepta immédiatement.

— Je voudrais qu'on achète du chewing-gum chez le marchand de bonbons. On pourra en acheter ?

— Ah, ce fameux truc qu'il faut mâcher et qui rend les babines toutes rouges ?

Momoko rit d'un air bizarre et me lança un regard discret. Je lui fis

un léger clin d'œil. Nous qui avions léché pendant tout l'été des sucettes glacées qui coloraient nos lèvres en orange, nous partagions la joie de posséder en commun un secret.

— Quand on mâche ce genre de truc, même les dents deviennent rouges, ajouta Gôro en se forçant à sourire, puis il demanda à Momoko d'aller chercher son manteau. Après avoir pris dans sa chambre le manteau bleu marine qu'elle mettait pour se rendre à l'école, Momoko se pencha et approcha son nez de celui de la chatte.

— À tout à l'heure, Lala.

C'était sa manière de lui dire au revoir quand elle sortait. Et Lala, comme à son habitude, lui donna un petit coup de langue sur le nez.

Gôro sortit la voiture du garage, mais au bruit du moteur qui démarrait, la chatte se précipita hors du vestibule et commença à tourner autour de la voiture. « Attention, Lala, la mit en garde Gôro en sortant la tête par la fenêtre. Si tu restes ici, tu vas te faire écraser. »

Chinatsu enfila à la va-vite les sandales de Gôro dans le vestibule et sortit pour les regarder partir. Moi aussi je sortis sur la terrasse devant le jardin, et j'observai la scène. Chinatsu portait une jupe droite marron foncé et un cardigan blanc. Avec ses sandales d'homme aux pieds et son air frigorifié tandis qu'elle se frottait les mains, elle ressemblait à une banale femme au foyer.

— Bye bye, Lala, lança Momoko en sortant la tête par la fenêtre. Bye bye...

J'ai toujours à l'esprit l'image de Momoko faisant ses adieux au chat. Sous le ciel nuageux couvert de gris, c'était à Lala qu'elle disait « Bye bye », et non pas à Chinatsu. La petite main blanche s'agitait dans l'air pour saluer la chatte. Postée sous la fenêtre de Momoko, Lala s'était assise le dos bien droit, la queue enroulée autour des pattes, les yeux levés vers sa maîtresse.

Chinatsu dit : « À tout à l'heure, Momokochan. » Mais la petite fille ne lui prêta aucune attention. Gôro donna un petit coup de klaxon. Puis, dans un vrombissement de moteur, la voiture s'éloigna à toute allure. Les gaz d'échappement en atteignant Lala la firent éternuer légèrement une fois.

Je l'appelai, en laissant entrebâillée la porte-fenêtre qui donnait sur la terrasse. La chatte tourna vivement la tête vers moi avant de reprendre sa position initiale, fixant la direction prise par la voiture. De dos, ainsi immobile les yeux attachés au loin, elle ressemblait à un chat blanc en faïence abandonné sur la pelouse à l'herbe fanée.

Elle avait de temps en temps cette position de statue quand Momoko partait à l'école. Elle restait longtemps immobile avant de se résigner enfin à rentrer dans la maison. J'allai donc dans la cuisine sans faire particulièrement attention à elle. Car je n'avais pas fini de tout ranger après le déjeuner.

Je me souviens que Chinatsu était encore dehors à ce moment-là. J'ignore si elle regardait Lala ou pas. J'ignore aussi quelles étaient alors ses pensées.

Du pick-up de la salle de séjour, se répandait une mélodie entraînante de musique pop américaine laissée par Gôro. Je me mis à laver la vaisselle, penchée au-dessus de l'évier de la cuisine.

Combien de temps s'était-il écoulé ? La musique du disque prit fin, puis j'entendis un bruit de friture, comme une sorte de grésillement. Si Chinatsu était rentrée, elle aurait relevé le bras du pick-up... J'allai dans le séjour en m'essuyant les mains avec mon tablier.

Chinatsu n'était dans la pièce. Je soulevai le bras pour arrêter le tourne-disque. Tout devint subitement silencieux autour de moi. Peut-être m'inquiétai-je, inconsciemment, de Lala, car je remarquai que la porte-fenêtre donnant sur la terrasse était fermée.

— Lala ? appelai-je à voix basse. Où es-tu ?

Une seule chose me semblait possible : si la porte-fenêtre que j'avais laissée entrebâillée pour la chatte était fermée, c'est que Chinatsu l'avait refermée derrière Lala rentrée à l'intérieur. Je cherchai dans tous les endroits où elle aimait se blottir par temps froid : derrière le sofa, dans la chambre de Momoko, dans la salle de bains. Il n'y avait pas trace de Lala. Chinatsu aussi était invisible.

Je retournai dans la salle de séjour et regardai au-dehors par la porte-fenêtre. Au début, il me sembla qu'il n'y avait personne dans le jardin. Ce jardin où voltigeaient encore quelques feuilles se fondait dans le gris du ciel comme s'il gelait silencieusement. Au-delà des arbres désolés de l'hiver s'étendait la barrière blanche et, sur l'un des piquets, de grandes feuilles noires et fanées étaient collées, semblables à des machaons morts. Tout était désert, silencieux. On n'entendait pas le moindre souffle de vent.

Plutôt que de me demander où était passée Chinatsu, je m'inquiétai soudain pour Lala. Peut-être était-ce un pressentiment ?

J'entrouvris la fenêtre et sortis la tête par l'ouverture. Je voulais appeler Lala.

Mais, sans que je puisse bien m'expliquer pourquoi, à cet instant-là, la présence du bassin me mit mal à l'aise. La combinaison funeste de ces trois éléments : Chinatsu, le bassin, Lala... avait-elle sonné l'alarme dans mon inconscient ?

Tout au bout du jardin des Kawakubo... dans un petit creux à l'écart situé à l'extrême droite du terrain quand on regardait de la terrasse, il y avait un bassin. Lala ayant la réputation de manger les poissons rouges, on n'y avait mis aucun poisson. On m'avait dit que Yuriko y faisait pousser des nénuphars, autrefois, mais je n'y avais jamais vu de fleurs, sans doute parce que personne n'en prenait soin depuis sa mort. Le bassin n'était pas sale, mais les feuilles des

nénuphars laissés à l'état sauvage s'étaient développées au fil des ans, et elles s'étaient maintenant sur l'eau de toutes parts.

Comme il faisait particulièrement froid ce jour-là, une légère couche de glace recouvrait le bassin. Je m'en souvenais bien car, après avoir envoyé Momoko à l'école le matin, j'avais pris la peine d'aller voir, certaine que par ce froid il avait gelé. Et en effet, j'en avais eu confirmation.

Malgré mon désir d'appeler Lala, aucun son ne sortait de ma bouche. Mes yeux restaient fixés sur le bassin entouré d'un bosquet dans le coin du jardin.

Au-delà des arbres dénudés, j'aperçus le cardigan blanc de Chinatsu qui me tournait le dos, la tête baissée, dans une drôle de posture. Sa silhouette immobile évoquait une personne soudain prise de nausées, qui essaie de vomir.

Si je n'avais pas repéré l'une des sandales de Chinatsu abandonnée sur la pelouse, j'aurais pensé qu'elle regardait simplement quelque chose dans le bassin – un étrange insecte qu'elle avait découvert et scrutait craintivement. Étant donné sa position, on ne pouvait pas croire qu'elle se contentait de contempler le bassin couvert de glace. La tête penchée, elle avait l'air de se concentrer de toutes ses forces, dans une posture qui manquait de naturel, les muscles du corps tendus à l'extrême.

Une seule des deux sandales traînait sur la pelouse, à deux mètres environ du bassin. Elle était retournée, la semelle en l'air. Comme une sandale perdue en route par quelqu'un qui s'est précipité dehors à une vitesse folle.

Mais pour quelle raison hésitais-je à l'appeler ? J'aurais pu ouvrir la fenêtre en faisant volontairement du bruit, aller sur la terrasse et lui demander ce qui lui arrivait.

Mais je ne disais rien. J'avais la tête vide. À l'instant où j'avais vu la sandale abandonnée de Chinatsu, j'avais compris ce qui se passait au bassin. Et compris en même temps que l'irréparable était accompli.

Quelques secondes plus tard, Chinatsu se redressa. Quand elle fut droite, l'eau du bassin devint visible.

Une partie était recouverte avec quelque chose qui ressemblait à une planche marron.

Quand je compris que cette chose marron était... le volet de la vieille resserre qui avait été changé par les ouvriers, à peine dix jours plus tôt... ce volet qu'on avait laissé à dessein dans l'arrière-cour, pour en faire du feu dans la cheminée... je mis instinctivement ma main sur la bouche. J'eus l'impression que tout tourbillonnait dans mon estomac, comme autant de signes avant-coureurs de vomissements répugnants.

Chinatsu souleva le volet pourri des deux mains et regarda dans

l'eau. De l'endroit où je me trouvais, je ne pouvais pas voir ce qu'il y avait à l'intérieur du bassin. Les murs vacillèrent autour de moi et je m'agrippai au rideau en tordant le tissu, avant de m'effondrer. J'entendis Chinatsu aller remettre précipitamment le volet dans l'arrière-cour. Je m'efforçai désespérément de respirer plusieurs fois profondément.

Je ne savais pas quoi faire. Fallait-il que je crie jusqu'à en perdre connaissance ? Ou bien devais-je apostropher Chinatsu et l'interroger sévèrement : « Dis donc ! Qu'est-ce que tu viens de faire ? »

Je ne fis rien de tout cela. Je revins à moi et me précipitai pieds nus dans le jardin. Chinatsu n'était pas encore revenue de l'arrière-cour où elle était allée remettre le volet. Sans doute avait-elle remarqué ma présence et, prise de peur, n'osait-elle plus sortir.

Je courus de toute la vitesse de mes jambes jusqu'au bassin et regardai dans l'eau en agrippant aux herbes. J'espérais qu'il n'était rien arrivé. J'imaginai ma joie en découvrant la dépouille d'un serpent inoffensif qui flottait dans l'eau.

Mais ce que je vis au milieu des morceaux de glace épars fut le corps blanc de Lala, les yeux grands ouverts dans une expression de souffrance.

Je n'ai pas de souvenir précis de ce que j'ai fait ensuite. J'ai tiré la chatte hors de l'eau, l'ai serrée dans mes bras, et j'ai erré dans le jardin, incapable de réagir. La chatte était-elle morte ? Respirait-elle encore ? Même cela je n'avais pas le courage de le vérifier. Je me mis à pleurer en prononçant des paroles incompréhensibles, puis, après avoir appuyé ma bouche sur celle de Lala, devenue aussi pitoyable qu'une balayette toute mouillée, j'essayai de lui insuffler de l'oxygène.

Mais la chatte ne fit pas entendre son adorable miaulement. Malgré ses yeux grands ouverts, elle avait le regard vide d'un poisson mort. Et bien qu'elle fût restée dans le bassin gelé, son petit corps ne tremblait pas.

Quand Chinatsu est-elle rentrée dans la maison ? Est-elle entrée discrètement par la porte de derrière, profitant de mon affolement après la découverte du corps de Lala ? Avant que je m'en aperçoive, elle se précipitait déjà pieds nus vers moi, arrivant du vestibule.

Son interprétation fut tellement remarquable que j'ai encore envie aujourd'hui de lui adresser des applaudissements – chargés d'intentions meurtrières – pour son talent. Elle se mit à pousser des petits cris brefs, s'immobilisa dans sa course et appliqua ses deux mains sur la bouche.

— Hariu, commença-t-elle d'une voix tremblante. Ce n'est pas possible ! Ce n'est pas possible ! Lala ne peut pas...

Je posai sur elle un regard hostile. En dépit de mon envie de lui hurler : « C'est toi qui as tué Lala. C'est toi ! Tu t'es arrangée pour la

faire tomber dans le bassin et tu as plaqué le volet pour l'empêcher de remonter ! » je n'arrivai pas à articuler un mot. Je lui tournai le dos et, serrant toujours Lala dans mes bras, je m'élançai hors de la propriété.

Au milieu de toutes mes idées embrouillées, mon esprit n'en retenait qu'une. Momoko. Quelle serait sa réaction à la nouvelle de la mort de Lala ? Le père et la fille allaient arriver d'un instant à l'autre. Que je le veuille ou non, je serais bien obligée d'apprendre à Momoko l'horrible nouvelle.

Peu importait à présent qui avait tué Lala. Tout en criant et pleurant, je descendis à toute vitesse la pente longeant la maison des Kawakubo et débouchai sur la route qui traversait le champ de blé. Mais tandis que je criais à perdre haleine « Lala, Lala... », le nom de Lala était devenu « Mama » à mon insu. Et c'est en hurlant « Mama » que je courais droit devant moi sur la route comme une folle.

J'étais pieds nus, mais je ne sentais ni douleur ni froid ni rien. Je continuais de courir, si vite qu'il me semblait que mon cœur allait éclater.

J'entendis dans le lointain une voiture s'approcher. Dès que je reconnus la Renault rouge foncé transportant Gôro et Momoko, je me sentis défaillir. Je m'assis sur le bord de la route. Avec ce qui me restait de lucidité, j'essayais désespérément de me faire entendre raison. Lala n'était pas morte. Lala vivait encore. J'avais eu tort de la croire morte, oui, Lala était revenue à la vie dans mes bras, elle allait sûrement faire entendre un de ses adorables *miaou*.

Tout à côté de moi, la voiture s'arrêta dans un crissement de pneus. Le bruit d'une portière qui s'ouvre. La voix de Momoko, la voix de Gôro. Je sentis que Lala, refroidie dans mes bras, m'était retirée par quelqu'un. D'abord il n'y eut pas de réaction. Puis j'entendis le cri de Momoko. Un bref cri de désespoir, altéré par une telle émotion qu'il ne semblait pas poussé par une fillette de neuf ans.

La voix de Gôro gémit tout bas contre mon oreille. Et, soutenue par ses bras robustes, je fus transportée dans la voiture.

Quel visage avait Chinatsu quand elle vit Momoko ? Quels mots le père et la fille échangèrent-ils avec elle à leur retour ? Je ne l'ai jamais su. Car je fus terrassée par une terrible crise de faiblesse. Je restai allongée dans la voiture, sans pouvoir me relever, même quand le véhicule se fut arrêté brusquement devant le portail.

— Vous m'excusez, Hariu, dit Gôro en descendant précipitamment. J'arrive tout de suite.

Lala toujours serrée dans ses bras, Momoko se mit à courir vers l'entrée. Mais elle fit un faux pas et tomba. Gôro se précipita vers elle, non sans se tourner encore une fois vers moi, allongée sur la banquette arrière de la voiture, pour me dire :

— Je reviens tout de suite.

J'essayai de me lever, mais à peine me redressai-je que je fus prise de nausées. Je fermai les yeux en pleurant et, le corps secoué de frissons, je m'étendis à nouveau sur le siège.

Je pouvais imaginer aisément l'agitation qui régnait dans la maison. Momoko était sûrement folle de douleur et sanglotait en serrant Lala dans les bras. Chinatsu faisait mine de perdre son sang-froid en se joignant aux pleurs de Momoko. Gôro devait employer tous les moyens, dont il savait déjà l'inutilité, pour sauver la meilleure amie de sa fille chérie, et il réchauffait dans une couverture le corps froid de la chatte ou tentait de lui faire boire du lait.

Lala ne revint pas à la vie. C'était impossible. Elle avait mis un terme à sa courte vie en avalant jusqu'à saturation de l'eau glaciale, après avoir été poussée dans le bassin et maintenue sous l'eau par un volet posé à la surface. Quand j'avais retiré Lala hors de l'eau, elle était déjà morte.

Combien de temps s'était-il écoulé depuis la course de Gôro vers la maison ? Il revint enfin et ouvrit la porte arrière de la voiture. J'avais le visage blême, les lèvres sèches.

— C'était sans espoir, me murmura Gôro dès qu'il me vit. Elle était déjà morte.

Je me relevai. Je ressentais encore une légère envie de vomir, mais c'était secondaire à présent.

— Ça va, Hariuchan ? Vous devez être choquée vous aussi. Je vous plains. C'est terrible !

— Momokochan le sait ? demandai-je d'une voix enrouée. Comment réagit-elle ?

La main posée sur la portière, Gôro fit un signe de tête rempli de tristesse.

— Elle pleure dans son lit. Elle fait peine à voir, mais on ne peut rien faire. Lala est bien morte. Il n'y a plus qu'à attendre qu'elle finisse par accepter la réalité.

— Monsieur, dis-je, les yeux pleins de larmes, en crispant la main sur la manche de son pull-over noir. La tiédeur de son bras se propagea lentement dans ma main.

— Ça ira, ne vous en faites pas. Il me tapota la main pour me calmer, croyant à tort que mon geste était dû au choc et à l'anxiété. Momoko finira bien par l'accepter un jour. Qu'on le veuille ou non, c'était le destin de Lala de mourir avant Momoko. Tout de même, dit-il en enveloppant doucement ma main dans la sienne, comment a-t-elle pu tomber dans le bassin ? Elle n'y était jamais tombée. Pas une seule fois. Même si elle a glissé par mégarde, c'était un chat après tout ! Elle aurait dû arriver à remonter, non ?

— Qui a dit ça ? demandai-je d'une voix légèrement tremblante.

Gôro me lança un regard interrogateur.

— Qui... quoi ? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Quelqu'un a donc dit, commençai-je en déglutissant, que Lala était tombée dans le bassin.

— Ce n'est pas vrai ? Gôro haussa la voix. Mais elle est bien tombée dans le bassin et elle s'est noyée, non ? C'est ce que m'a dit Chinatsu.

— C'est faux.

Je me mordis les lèvres et regardai fixement Gôro dans les yeux. Par-dessus son épaule, je pouvais voir la barrière blanche et le jardin hivernal désert et triste qui s'étendait de l'autre côté, la terrasse, la fenêtre de la salle de séjour vaguement éclairée. Je n'apercevais aucune ombre humaine révélant une présence à l'intérieur.

— Lala a été tuée, articulai-je lentement en détachant chaque mot. Moi, je l'ai vu. Madame Chinatsu était accroupie au bord du bassin. Elle... elle se tenait immobile... elle appuyait sur l'eau la planche qui traînait dans l'arrière-cour.

Le visage de Gôro resta inexpressif. Il ressemblait à un corps gazeux d'un gris transparent qui se fondait dans l'air environnant. Je poursuivis sans me soucier de lui :

— Après votre départ en voiture avec Momokochan, j'ai eu l'impression que Madame Chinatsu n'était pas rentrée dans la maison au bout d'un moment. Le disque était terminé et il tournait à vide. Si elle était rentrée, elle l'aurait arrêté. Alors j'ai eu un mauvais pressentiment... J'ai voulu regarder dehors depuis la terrasse. Et j'ai vu, Madame Chinatsu était près du bassin, et...

Gôro déplaça lentement le bras et lâcha ma main qu'il tenait serrée jusque-là. Je ne sais pas pourquoi, mais son geste me parut froid et distant. Dès que sa main s'éloigna, la tiédeur qu'elle me communiquait disparut instantanément et l'air froid s'insinua dans mon corps par tous les pores de ma peau.

Il détourna légèrement les yeux. Douce, colère, haine, incompréhension, j'attendais au moins un soupir qui attesterait ses sentiments, or non seulement il ne poussa pas le moindre soupir, mais il ne me posa aucune question.

Je pris peur soudain. L'idée me traversa que Gôro pensait que je mentais. Et s'il allait me dire... « Mais ce n'est pas possible ! Comment voulez-vous que Chinatsu soit capable d'une horreur pareille ? Qu'est-ce qui se passe dans votre tête ? La vérité, c'est que vous êtes jalouse de Chinatsu ! » Je commençai à trembler de peur ; désespérée, je regardai fixement Gôro en l'implorant intérieurement de m'aider.

Le temps me parut extraordinairement long. Puis je baissai les yeux et dis :

— Je suis désolée pour vous, Monsieur. Je suppose que c'est quelque chose que vous n'auriez pas voulu entendre. Mais c'est la

vérité. Madame Chinatsu a tué Lala.

— Ça va.

C'était bien court comme réponse, mais il avait prononcé ces mots sur un ton ferme. Il regarda discrètement derrière lui, comme s'il voulait s'assurer que Chinatsu et Momoko n'étaient pas là, avant d'ajouter à voix basse :

— Ne répétez à personne ce que vous venez de me dire. N'en parlez pas devant Chinatsu, ni bien sûr devant Momoko. C'est compris ?

En guise de réponse, je le regardai, pétrifiée.

— Pourquoi ? m'écriai-je enfin d'une voix aiguë. Pourquoi faudrait-il se taire, alors qu'on a commis une chose aussi... aussi horrible ! Mais pourquoi ? Madame Chinatsu savait que Momoko prenait Lala pour sa mère, elle en était jalouse. Elle souhaitait la disparation de la chatte. Pourquoi ne faut-il pas annoncer à Momokochan que quelqu'un a commis une chose aussi horrible ?

Mes yeux se remplirent de larmes, qui se mirent à couler sur mes joues. Je ne savais pas moi-même pour quelle raison je pleurais. J'éclatais en sanglots, m'essuyais brutalement les larmes d'une main, puis à nouveau, j'éclatais en sanglots.

— Au point où nous en sommes, je vais vous expliquer. Sans se soucier de mes pleurs, Gôro me confia à voix basse : Nous avons décidé de nous marier, Chinatsu et moi.

J'arrêtai de sangloter. Cet aveu me paraissait soudain incroyable, alors que c'était une situation que j'avais prévue et comprise.

Tout en fixant sur moi un regard embarrassé, Gôro poursuivit en détachant chaque mot : « Chinatsuchan va devenir la mère de Momoko. Elle aime profondément Momoko. Plus que moi, peut-être. » Comme je restais silencieuse, il me toucha légèrement le bras après un petit clignement d'yeux. « Vous devez comprendre ce que ça veut dire. Je n'ai pas l'intention de vous faire des reproches. Mais vous avez sûrement mal vu. Cela arrive souvent. Chinatsu n'est pas une femme à tuer de sa main une petite vie. C'est une femme difficile pour toutes sortes de raisons, mais elle ne peut pas faire une chose pareille. D'ailleurs, comment aurait-elle pu tuer la chatte adorée de Momoko qu'elle aime tant ? »

Je ne protestai pas ni ne secouai la tête. Comment aurais-je pu lui expliquer ? Je n'en avais aucune idée.

— Ne soyez pas inquiète, dit-il gentiment. J'ai toujours souhaité que nous nous entendions bien, et même après ce que vous avez dit, je reste votre ami. Il n'y a aucun doute, je ne me suis pas trompé sur vous, je ne me défie pas non plus de vous. Vous n'avez donc pas à vous inquiéter de quoi que ce soit.

Pendant quelques instants, Gôro me regarda fixement, puis il détourna soudain les yeux comme si on lui avait donné une

chiquenaude sur la joue, et il s'en alla d'un pas rapide vers le vestibule.

Gôro choisit pour Momoko un endroit tranquille et bien ensoleillé près d'un arbre, le plus beau du jardin, et creusa la tombe de Lala. Le cercueil était une boîte en carton recouverte d'un papier japonais coloré à motifs traditionnels que Momoko avait fabriquée pendant les vacances d'été. Ce fut le lendemain de sa mort que Lala fut mise en terre par Momoko.

Momoko passait son temps à pleurer. Le lundi suivant avait lieu la cérémonie de fin du deuxième trimestre scolaire, mais elle n'y assista pas. Gôro était déjà en vacances à l'université et il resta toute cette journée-là à la maison avec elle.

Le lendemain, c'était Noël. Dans le quartier américain, on tirait des feux d'artifice depuis le matin, l'animation était intense dans les propriétés, le crépitement des pétards et les cris des enfants retentissaient jusque dans le jardin des Kawakubo.

Quand ce fut le soir, Chinatsu surgit avec un gâteau de Noël pour Momoko et un somptueux poulet rôti. Gôro avait abattu sans hésiter un sapin dans le jardin, qu'il avait transporté dans le séjour et décoré avec recherche. À la nuit tombée, les amis proches qu'il invitait toujours à ses fêtes arrivèrent par couple, accompagnés de leurs épouses. Ils offrirent à Momoko beaucoup de cadeaux, des livres d'images, des nécessaires à écrire, on alluma des bougies dans la salle à manger, on mit le disque de *White Christmas*, et toute l'assemblée ne cessait de raconter de gentilles blagues à Momoko.

Chacun s'efforçait de remonter le moral de la fillette et pleurait la mort de Lala. Même Chinatsu, qui affectait une attitude éplorée. Mais Momoko ne toucha pas au bon repas de Noël ; elle se retira dans sa chambre en n'ayant pris qu'une toute petite cuillerée de la glace achetée par Gôro.

— C'est bon, dit Gôro à voix basse aux invités. Le mieux pour le moment est de la laisser faire comme elle veut.

Les autres acquiescèrent en échangeant des signes de tête, puis les adultes finirent par oublier ce qui était arrivé à Momoko et à Lala, et ils profitèrent bruyamment de la nuit de Noël.

Occupée soi-disant à ranger dans la cuisine, je me rendis dans la chambre d'enfant, sans me faire voir de Gôro. Momoko était roulée en boule dans le lit, encore tout habillée.

Je m'assis près d'elle et, quand je la caressai par-dessus le futon, elle se redressa soudain. Des traces de larmes marquaient le coin de ses yeux, mais elle ne pleurait pas.

Depuis la salle de séjour, nous parvinrent les éclats de rire de Chinatsu. Je pris la main de Momoko et l'enveloppai dans les miennes.

Au fond de moi, je savais que j'allais le faire... J'étais capable de devenir diabolique. C'est parce que je pouvais être le diable, que j'avais voulu être l'amie de Momoko. Parce que je pouvais vendre mon âme au diable, que j'avais voulu vivre aux côtés de Gôro.

— Pardonne-moi de n'avoir rien dit jusqu'à maintenant, Momokochan. J'avais parlé avec une telle sérénité, que je me surpris moi-même. Mais je dois absolument te mettre au courant la première !

Une lueur fugitive éclaira faiblement les yeux de Momoko.

— Au courant de quoi ?

— De Lala.

— Lala ?

Je fis oui de la tête et avalai ma salive en déglutissant avec bruit.

— Lala... n'est pas tombée dans le bassin. On l'a fait tomber. Puis, on a posé sur elle une planche, pour l'empêcher de remonter. C'est à cause de ça qu'elle est morte.

Je me rendis compte qu'une sueur froide couvrait lentement la petite paume de Momoko dans la mienne. Nos sueurs se mêlèrent l'une à l'autre, et tandis que nos deux mains devenaient aussi moites que celles de deux complices dans un endroit louche, j'osai poursuivre.

— C'est Chinatsu qui a tué Lala. Elle a décidé de se marier avec ton papa. Elle voulait devenir ta mère. Mais comme tu te confiais uniquement à Lala, elle était jalouse.

Les petites narines de Momoko frémirent.

— Tu l'as vu, alors ?

— Vu quoi ?

— Hariu, tu as vu quand cette femme a tué Lala ?

Je ne l'avais pas vue pousser Lala dans le bassin, mais je dis :

— Je l'ai vue maintenir sans bouger la planche sur l'eau. Ensuite, je me suis précipitée vers le bassin... mais il était trop tard.

Momoko me regarda fixement. Sa bouche trembla imperceptiblement, et ses lèvres bleuâtres de la couleur d'une prunelette blette s'entrouvrirent pour laisser tomber brutalement :

— Elle doit mourir. Chinatsu doit mourir.

À peine eut-elle prononcé ces mots, que ses yeux se remplirent de grosses larmes.

Je poussai intérieurement des cris de joie.

VII

J'ai beau essayer de me rappeler comment nous avons passé le mois qui suivit, je n'y arrive pas. Nous étions au cœur de l'hiver, et après Noël... c'était le réveillon, le Nouvel An, la période où les fêtes se succèdent, animées et joyeuses... mais je ne peux vraiment pas me rappeler de quelle manière la maison Kawakubo et nous, les habitants, avons passé cette saison.

Je me souviens seulement que, dès que du givre se formait sur la tombe de Lala dans le jardin ou que tombait une pluie glaciale mêlée de neige, Momoko et moi posions un parapluie contre la croix. Nous mettions dans une petite assiette de dinette les poissons favoris de la chatte et Momoko la plaçait devant la tombe. Au lieu d'aller nous amuser dans le champ de blé, nous entretenions, chaque jour, la tombe de Lala, et quand la petite fille appelait Lala en pleurant, je pleurais moi aussi avec elle.

De temps en temps, elle m'interrogeait d'un air résigné :

— Lala doit être toute pourrie maintenant dans ce cercueil, tu ne crois pas ?

— Mais non, lui répondais-je. Elle est sûrement en train de dormir, toujours aussi blanche et aussi belle qu'avant.

— On ne peut pas la réveiller ? demandait alors Momoko. Je voudrais voir Lala. Je veux le prendre dans mes bras, encore une fois.

Je répliquais :

— Je pense que ce n'est pas possible. Lala n'a plus envie de se réveiller. Elle a envie de continuer à dormir comme ça.

— Lala est morte. De temps à autre, Momoko murmurait ces quelques mots. Lala est morte. Elle n'est plus là. Je ne pourrai plus la voir.

À ces moments-là, mes yeux se remplissaient de larmes avant même Momoko, mais ce n'était pas toujours parce que je compatissais à sa douleur. Lala représentait, pour moi aussi, un être avec qui je partageais un amour indicible. Dès que je me souvenais du soir où j'avais pressé mon visage sur la fourrure moelleuse de son ventre tout blanc et recherché auprès d'elle des caresses comme un chaton avec sa mère, ou que je me rappelais ce moment où elle avait tourné vers moi un doux regard que Momoko et moi étions sans doute les seules à connaître, la mort de Lala me paraissait inconcevable, et je ne pouvais plus arrêter les larmes qui inondaient mes yeux.

Plus je pleurais au souvenir de Lala, plus Momoko se montrait affectueuse avec moi, comme si j'étais désormais l'unique être au monde vers qui elle pouvait reporter sa confiance. Nous étions comme

deux sœurs, deux amies très proches.

Pas une seule fois nous n'avons reparlé de notre conversation à propos de Chinatsu. Depuis la mort de Lala, elle venait tous les trois jours à la maison et observait de loin le comportement de Momoko, mais à elle aussi nous ne parlions jamais de Lala.

Je me souviens que nous vivions toutes deux notre deuil dans la solitude. Quand Chinatsu se trouvait à la maison, il m'arrivait parfois de ne plus supporter sa présence, et je partais jusqu'à l'entrée de l'école de Momoko pour l'attendre. Quand je l'apercevais qui passait la porte, son cartable à bretelles sur le dos, un sourire me venait aux lèvres. Les jours de beau temps, nous allions ensemble dans le champ de blé, à présent aussi désolé qu'un paysage d'hiver, et dans le petit bois où les feuilles bruissaient sous nos pieds. Nous nous racontions nos souvenirs de Lala et chantions quelquefois main dans la main.

J'avais décidé que si Gôro se mariait avec Chinatsu, je quitterais la maison des Kawakubo. Même si j'étais devenue l'amie de Momoko, il n'y avait aucune raison pour que je reste chez eux. À cette pensée, ma vue se brouillait de larmes, tandis que je chantais, la main de Momoko dans la mienne.

Quand je retenais mes larmes en reniflant discrètement, elle me disait, avec un regard adorable : « Tu pleures, Hariu ? Allez, il ne faut pas. Même moi j'essaie de ne plus pleurer. »

J'avais alors vingt et un ans, et je pouvais passer pour une adulte. J'éprouvais un amour douloureux, de ceux qui n'arrivent qu'une fois dans l'existence. Je gagnais ma vie, j'envoyais de l'argent à ma famille en province. Plus tard, je voulais devenir peintre, et je faisais beaucoup d'efforts pour y arriver. Pourtant, je marchais par ce beau temps froid dans les collines et les champs avec une petite fille à peine âgée de neuf ans, en sanglotant à l'unisson. Cela ne se produisit pas qu'une fois. Mais plusieurs fois.

À cause de mon immaturité psychologique, depuis l'apparition de Chinatsu, mon esprit était au comble de la confusion. J'avais perdu le contact avec moi-même. Et j'étais devenue, comme Momoko, une petite fille de neuf ans, voire plus jeune encore.

Si une mauvaise grippe me terrassa à ce moment-là, malgré ma nature robuste – du moins physiquement –, c'est que mon équilibre mental s'était sans doute terriblement dégradé. Vers la fin du mois de janvier, je tombai malade ; la fièvre grimpa jusqu'à quarante degrés. Tout me semblait trembler devant moi, comme pris dans les flammes, et quand je me tenais debout j'avais l'impression que le plafond basculait pour me frapper à la tête.

Gôro demanda au médecin de famille de venir m'ausculter. Il diagnostiqua une grippe virale. Il avait entendu dire qu'il y avait de nombreux enfants alités avec la même grippe dans le quartier

américain.

Par crainte de passer mon virus à Momoko, je demandai à être hospitalisée, mais Gôro se moqua gentiment de mon idée. Il était confiant dans l'issue d'une maladie aussi banale. « Puisque ce n'est qu'une grippe, me dit-il, c'est de sommeil dont vous avez le plus besoin pour guérir. » Et il ajouta : « Prenez tout votre temps pour vous remettre, vous n'avez pas à vous faire de souci pour Momoko. »

Chinatsu venait chaque jour ; elle s'occupait de la cuisine à ma place et prenait soin de Momoko. Cela ne me plaisait pas, mais je n'avais pas assez d'énergie pour me tourmenter encore au sujet de Momoko. Je passais mon temps à dormir à cause de la fièvre, et même réveillée, j'avais l'esprit tellement embrumé que je n'arrivais à penser à rien.

Momoko ne venait jamais me rendre visite dans ma chambre. Était-ce à la demande de Gôro ? Une seule fois, j'entendis la fillette m'appeler derrière la porte : « Ça va, Hariu ? » mais avant que j'aie eu le temps de lui répondre, elle était entraînée par Chinatsu, qui était apparemment vite accourue dans le couloir. « Ne reste pas là, Momokochan, l'entendis-je dire. Tu ne dois pas entrer dans la chambre de Hariu. Elle n'est pas encore guérie. Si elle te passait son virus, ça pourrait devenir grave. » Il me sembla que Momoko lui répondait quelque chose en s'éloignant dans le couloir, mais je ne pus entendre ses paroles.

C'était Chinatsu qui s'occupait de moi, et non pas Gôro. Vu la nature de leurs relations, il était bien naturel que ce soit elle qui me soigne quand la maladie me clouait au lit. Cependant je touchais à peine à la bouillie de riz qu'elle me préparait, par manque d'appétit, et comme je somnolais pratiquement tout le temps, il était rare que je sois obligée de lui demander son aide. De son côté, Chinatsu ne se montrait pas très loquace devant moi. C'est pourquoi il ne me reste presque aucun souvenir de l'accueil que je lui réservai dans ma chambre pendant ces quelques jours.

Trois jours passèrent. Au bout du quatrième, la fièvre tomba enfin, et je me sentis mieux. L'après-midi du cinquième jour, le médecin revint m'ausculter. « Vous êtes sortie d'affaire, m'annonça-t-il. Maintenant, vous allez prendre des fortifiants, et si pendant deux ou trois jours, vous vous allongez dès que vous en ressentez le besoin, tout ira bien. »

Momoko avait-elle eu la permission du médecin et de Gôro ? car ce soir-là, elle vint me voir dans ma chambre. Dehors la neige s'était mise à tomber, et elle m'apprit que selon les nouvelles à la radio il y avait un risque de grosses chutes de neige.

Elle me sembla un peu amaigrie, mais peut-être cette impression était-elle à mettre sur le compte de ma propre faiblesse...

— Tu allais bien ? lui demandai-je.

— Plutôt, oui ! répondit-elle avec un ton de grande personne. Je voudrais que tu guérisses vite, Hariu.

— Je suis hors de danger maintenant. Je serai rétablie en un rien de temps.

— La neige est en train de tomber. Tu le savais ?

— Oui, oui.

— Il faut mettre un parapluie au-dessus de la tombe de Lala.

— Il vaudrait mieux attendre demain. Toi aussi, Momokochan, tu peux attraper la grippe.

— C'est vrai, acquiesça-t-elle sans faire d'objections, puis elle me regarda fixement. Tu sais, je me suis sentie seule. À ces mots, elle tendit timidement la main vers moi allongée dans mon lit. Je la serrai. C'était une petite main chaude et humide.

On sentait la présence de Chinatsu dans la maison. Le bruit des pantoufles glissant avec légèreté sur le sol. La voix douce qui semblait répandre un parfum quand elle appelait Gôro. Le bruit de l'eau quand elle lavait quelque chose dans l'évier de la cuisine. Le bruit de la porte du réfrigérateur qu'elle ouvrait. Et à nouveau, le glissement des pantoufles...

Qui était donc cette femme ? Que pensait-elle ? Qu'en tuant Lala, Momoko lui appartiendrait et qu'elle pourrait fonder un foyer heureux auprès de Gôro ? Que personne ne serait témoin de son meurtre ? Est-ce qu'elle avait remarqué que Gôro, aussi bien que Momoko, savaient que c'était elle qui avait tué Lala ?

— Hariu, dit Momoko d'une voix presque mourante. Ne t'en va pas. Il ne faut pas.

J'acquiesçai d'un grand signe de tête, tout en sentant mon visage devenir brûlant.

La neige s'arrêta de tomber le lendemain matin et le soleil se montra derrière les nuages, mais dans l'après-midi, le temps se fit à nouveau menaçant. Je n'avais plus de fièvre, mais comme j'étais encore lasse, ce jour-là aussi je restai allongée dans mon lit à lire un livre.

Comme d'habitude, Chinatsu vint m'apporter de l'eau pour prendre mon médicament après le déjeuner ; elle s'arrêta pour contempler le paysage au-dehors, dans un mouvement si naturel qu'on aurait dit que cela faisait des années qu'elle regardait par la fenêtre dans cette maison.

— La neige a l'air de s'être remise à tomber, remarqua-t-elle. En voilà assez maintenant. Dire que je dois sortir ce soir !

Quand Chinatsu employait le terme de « sortir » désormais, cela voulait dire qu'elle devait quitter la maison des Kawakubo pour retourner chez elle. Je n'avais pas beaucoup d'éléments me permettant

d'imaginer où Gôro et Chinatsu, qui ne disait plus « rentrer », en étaient de leur projet de mariage...

— Où devez-vous sortir ? demandai-je à dessein, avec une arrière-pensée malveillante. Tout en continuant à contempler distraitemment par la fenêtre la neige qui tombait à gros flocons, elle expliqua :

— Eh bien, je retourne un peu chez moi, car j'ai des affaires à ranger. Mais soyez rassurée. Votre repas de ce soir est prêt, Hariu.

— Je suis vraiment désolée, dis-je pour la forme. Je vous donne tellement de travail.

— Non, non, c'est normal. C'est toujours pénible d'avoir la grippe. Pour tout le monde. Ne vous faites pas de souci. Mais rétablissez-vous vite, pour pouvoir jouer avec Momokochan.

— Vous voulez dire, à la place de Lala ?

Je crus voir les sourcils de Chinatsu se hausser imperceptiblement, mais son visage garda la même expression souriante.

— C'est ça, oui, répondit-elle, faisant dévier, mine de rien, la conversation. Momokochan a besoin d'amis. En fait, j'aimerais bien qu'elle joue beaucoup plus, avec les enfants du quartier et ses camarades de classe, et qu'elle rentre les vêtements sales comme eux.

— Est-ce que les enfants ne peuvent pas avoir chacun leur caractère ? lui lançai-je sur un ton tranchant, sans me soucier de paraître impertinente. Il y en a qui aiment être entourés, d'autres pas. Moi aussi autrefois, j'étais une enfant solitaire. Pourtant je n'ai pas le souvenir que c'était particulièrement difficile à vivre.

Chinatsu feignit de ne pas avoir entendu, comme pour signifier qu'elle n'avait pas l'intention de discuter avec moi, puis elle commença à jouer avec ses petites boucles d'oreilles de couleur perle sous ses mèches de cheveux ondulés. « J'en ai assez de ces boucles d'oreilles, elles me serrent trop, il faut que je fasse agrandir le trou. » Après avoir retiré ses boucles, elle les essuya doucement avec le bas de son sweater gris foncé.

— Allez, reposez-vous bien. Quand Momoko reviendra de l'école, je goûterai avec elle, et ensuite je sortirai. Je pense que Gôro rentrera tôt ce soir. J'espère que la neige ne l'empêchera de rentrer. Le dîner est prêt dans la cuisine, mais ne vous croyez pas obligée de vous en occuper, Hariu, ce n'est pas la peine de vous fatiguer. Gôro s'en occupera sûrement lui-même.

— Vous revenez encore demain ? lui demandai-je. À peine avais-je prononcé ces mots que je le regrettai aussitôt. Je n'avais absolument pas l'intention de poser une question pareille. Mais je n'étais apparemment pas dans mon état normal après ma forte fièvre de plusieurs jours.

Chinatsu eut un sourire de petite fille insouciant, avant de répondre d'un air innocent :

— Oui. Pourquoi ? Je ne dois pas venir ?

— Ce n'est pas du tout ce que je voulais dire... balbutiai-je.

Chinatsu sourit gracieusement. Elle aurait certainement souri de la même manière si n'importe qui d'autre s'était adressé à elle sur ce ton sarcastique.

— Demain nous sommes samedi, dit-elle d'une voix presque chantante. Je m'arrangerai pour arriver ici avant midi. Il faut préparer le repas de Momokochan.

— Je vous en remercie, articulai-je sans avoir la force de poursuivre. Sous l'effet du médicament, je m'assoupis ensuite un bon moment. Sans doute avais-je dormi profondément, car je ne m'étais pas aperçue du retour de Momoko de l'école. À mon réveil, sa voix me parvint vaguement de la salle de séjour à l'autre bout du couloir.

Je me redressai sur mon lit parce que j'avais la gorge horriblement sèche. Ce mouvement me fit un peu tourner la tête, et quand je mis les pieds par terre pour me lever, j'eus l'impression de marcher sur de la neige. Mais il me répugnait de déranger Chinatsu pour lui demander de m'apporter un verre d'eau. Je posai donc un cardigan sur mes épaules, ouvris doucement la porte et me dirigeai vers la cuisine. La voix de Momoko retentissait de plus en plus dans le couloir tandis que j'avançais.

— Il était si drôle, papa, disait-elle. Il avait mis sur sa tête le chapeau d'un monsieur qu'il ne connaissait pas du tout. Le monsieur a couru après papa, avec un air embêté, mais papa ne s'apercevait de rien, il marchait vite en me portant dans les bras.

— Et alors, qu'est-ce qui s'est passé ? dit la voix enjouée et pleine d'excitation de Chinatsu. Il continuait son chemin sans rien remarquer ?

— Ou... ui, mais moi je m'en suis aperçue et je lui ai dit : « Papa, c'est à quelqu'un d'autre, ça ! » Alors, il a enfin compris, mais on était trop loin du monsieur, on ne le voyait plus. Le pauvre monsieur. Le chapeau de papa en ce temps-là était un vieux machin tout sale. Le monsieur a dû rentrer chez lui avec ce truc sur la tête à la place du sien, c'est sûr.

Chinatsu éclata d'un rire qui me parut un peu excessif. Le rire de Momoko se joignit au sien. Suivit le bruit d'une tasse en porcelaine posée sur une table, puis le froissement d'un sac en papier que l'on ouvre. Je m'arrêtai avant la porte du séjour.

Je jetai un œil sur la montre que j'avais gardée à mon poignet : il était trois heures et demie. Momoko devait goûter en compagnie de Chinatsu. De manière amicale, en tête à tête. Avec un feu dans la cheminée. Bien au chaud dans la pièce, leurs visages souriants se faisant face, elles mangeaient en buvant du lait des gâteaux de qualité achetés par Chinatsu.

Je ne comprenais pas pourquoi cette idée me remuait autant. Momoko riait. Momoko s'amusait follement. Momoko tournait son visage rieur vers Chinatsu. Elle racontait des histoires que je ne connaissais pas, à des moments que je ne connaissais pas. À cette pensée insupportable, mon corps fut inondé de sueur. Je le sentis devenir aussi brûlant que si la fièvre remontait avec violence tandis que je restais pieds nus, dans ce couloir gelé.

— Qu'est-ce qu'il tombe comme neige ! dit la voix de Chinatsu. Ça ne me plaît pas d'aller à pied jusqu'à la gare par un temps pareil.

— Tu ne prends pas le bus ?

— Le prochain est bien à seize heures trente-cinq ? Si je l'attends, je serai en retard à la maison.

— Eh bien, tu pars à quelle heure ? demanda innocemment Momoko.

Chinatsu répondit qu'elle devait partir bientôt. Et elle ajouta :

— J'ai demandé à quelqu'un de venir m'aider à la maison à cinq heures.

— T'aider à quoi ?

— À faire mes bagages... Chinatsu eut alors un petit rire. Puis j'entendis le bruit d'une cuillère que l'on pose. Je me demande si ton papa t'en a parlé, Momokochan. Écoute, la semaine prochaine, je compte emménager ici.

— Ah bon, dit Momoko. C'est ça.

— Je parle d'emménager, mais en fait je laisserai mes meubles là-bas. J'ai seulement l'intention de transporter mes vêtements, mes chaussures, mes affaires personnelles... Tu vois bien que je suis ici tous les jours ? C'est embêtant de rentrer chez moi pour changer continuellement de vêtements !

Il y eut un bref silence. Chinatsu ouvrit la bouche la première.

— Tu ne veux pas vivre avec moi, Momokochan ?

— Pourquoi tu me demandes ça ? fit Momoko comme si elle retenait son petit rire particulier.

— Parce que je n'aimerais pas que ça te déplaie.

— Mais ça ne me déplaît pas du tout. J' imagine que toi aussi, tu as envie de vivre avec nous ici.

— Mais bien sûr. La voix de Chinatsu était remplie d'émotion. J'ai envie que nous vivions tous les trois ensemble, ton papa, toi et moi.

— Et Hariu ?

Je fermai les yeux. Une sensation de chaleur m'envahit. Momoko répéta :

— Hariu vivra aussi avec nous, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, il n'y a pas de problème. Mais Hariu est ton professeur particulier, Momokochan, n'est-ce pas ? Elle ne fait pas partie de ta famille, et il sera peut-être impossible que vous viviez toujours

ensemble.

J'attendis, en retenant ma respiration, la réponse que lui ferait Momoko. Mais elle ne répondit rien à ce sujet. Au lieu de cela, elle dit :

— Écoute, Chinatsu... – je sentis dans sa façon de parler un ton vaguement théâtral – tu ne viendrais pas te promener maintenant ?

— Une promenade ?

— Oui. Je connais un endroit très bien. Il est secret.

— Oh ! super ! Chinatsu se mit presque à crier d'une voix perçante : Où ça ? Il se trouve où ?

— C'est tout près. Vers le champ de blé.

— Le champ de blé ? Voyons, Momokochan, tu as un trésor caché là-bas ?

— Non, ce n'est pas ça, mais... j'ai envie d'y aller avec toi.

— Avec toute cette neige qui tombe ?

— Tu n'as pas envie d'une promenade ?

— Si, bien sûr. Chinatsu prit un ton si humble qu'elle en devenait pitoyable. C'est la première fois que tu m'invites à faire une promenade avec toi, Momokochan.

Un bruit de chaise m'indiqua que Chinatsu allait se lever. Je fis volte-face et m'élançai sur la pointe des pieds dans le couloir pour me jeter littéralement dans ma chambre. Mon cœur battait à tout rompre. À ce moment-là, je ne compris pas pourquoi il battait aussi vite. Mais je n'éprouvais pas une once de jalousie que Momoko ait invité Chinatsu à se promener avec elle. Ce que je ressentais, c'était une obscure angoisse qui montait en moi.

Chinatsu sortit de la salle de séjour. Aux sons qui parvinrent jusqu'à moi je compris qu'elle était allée dans la cuisine. Momoko courut dans sa chambre. Le bruit du manteau que l'on prend. Le bruit de Chinatsu qui revient dans le séjour.

Je collai mon oreille contre la porte de ma chambre et j'entendis la voix de Chinatsu, du côté de la porte du séjour.

— Attends une minute, Momokochan. Ne va pas si vite. Je vais laisser un mot à ton papa.

— Pourquoi ? Tu veux écrire quoi ?

— Je vais lui écrire que je rentrerai chez moi après l'agréable promenade que je pars faire avec toi.

— Pourquoi tu as besoin d'écrire ça ?

— Mais... balbutia Chinatsu, avant de poursuivre d'un air gêné : J'ai envie que ton papa sache que tu m'as invitée à faire une promenade.

— Ce n'est pas possible, répliqua Momoko d'une voix forte.

— Pourquoi ?

— Ce n'est pas possible, c'est tout !

— Pourquoi donc, Momokochan ? demanda Chinatsu d'un air étonné. Ton papa serait content, j'en suis sûre, s'il lisait que je suis allée me promener avec toi...

— Si ce n'est pas possible, ce n'est pas possible, l'interrompt violemment Momoko. Car... c'est un endroit secret là-bas. Je ne le montre qu'à toi. Papa n'est pas au courant. Donc, on ne peut pas lui dire que tu vas te promener avec moi.

Chinatsu rit tout bas.

— Je vois. C'est un endroit secret. C'est triste pour ton papa, mais tu ne veux pas le lui montrer.

— Voilà, dit Momoko comme si elle se sentait soulagée. Écoute, s'il faut absolument écrire quelque chose, on pourrait dire que tu es allée te promener seule et que tu rentreras chez toi après.

— On dirait que ça t'amuse, Momokochan, la taquina Chinatsu.

— Allez, écris ça : je vais me promener un peu seule, je rentrerai après.

Chinatsu rit de nouveau.

— Je n'ai pas le choix. C'est bon. Je vais écrire ce que tu me dis. Si on révélait notre secret, il n'aurait plus de valeur, en effet.

Je ne saisis pas les mots que prononça Momoko, mais j'entendis Chinatsu s'agiter dans la pièce, le glissement de ses pantoufles sur le sol, puis comme le bruit d'un crayon que l'on pose sur une table, et toutes deux sortirent vers le vestibule, tout en riant ensemble pour une raison inconnue de moi.

Pendant près de cinq minutes, je restai immobile dans la même posture. Un pressentiment terrible, que je n'avais jamais éprouvé jusque-là, me paralysait.

Ce puits croulant, où m'avait emmenée Momoko autrefois. Un puits dont le trou s'ouvrait béant au ras du sol. Un puits hors d'usage, avec un écriteau en interdisant l'accès et un treillis de protection sur le trou, noirâtre et pourri.

Dehors il neigeait à gros flocons et dans la maison régnait un calme étrange. Quand je déplaçai légèrement en avant le poids de mon corps, le plancher fit un bruit que je crus reconnaître. Il ressemblait à celui que faisait le muret en pierre autour d'un puits en s'écroulant sous le poids d'un corps et en l'entraînant au fond du gouffre plongé dans les ténèbres.

La terreur me saisit à la gorge. J'enlevai brusquement ma chemise de nuit en me prenant les pieds dans le tissu, attrapai le premier chandail et la première jupe venus dans le placard. Je ne pensai pas une seconde au fait que je relevais à peine de ma grippe. Ce n'est qu'après avoir mis mon manteau bleu marine, enfilé pieds nus les bottes laissées dans le vestibule et m'être précipitée dehors que je me souvins de mon état.

Je ne me rappelais pas bien la direction à prendre pour parvenir à ce fameux puits, où je n'étais allée qu'une seule et unique fois. Mais mes pieds se dirigèrent d'eux-mêmes vers le champ de blé, et de là s'enfoncèrent dans le chemin recouvert de neige. Je n'apercevais pas les silhouettes de Chinatsu et de Momoko. Je n'entendais pas non plus leurs voix. Sous les flocons de neige, dans le soir déjà près de tomber, le paysage alentour avait pris une teinte blanchâtre, ciel et terre mêlés. Au-delà du vaste champ de blé peint en blanc, les arbres du petit bois au loin tendaient leurs branches blanches enchevêtrées, aussi pointues que des épines.

La route du bus semblait recouverte d'une nappe de béton blanc et lisse. Les flocons s'écrasaient en rangs serrés sur mon parapluie. Le souffle de ma respiration irrégulière et haletante faisait un vacarme assourdissant dans mes oreilles.

Je priais de toutes mes forces pour m'être trompée. Momoko ne pouvait pas être allée au puits. Par un froid et une neige pareils, elle ne pouvait pas être partie là-bas. Avec Chinatsu, en plus.

Parvenue enfin à l'extrémité du champ de blé, je vis que j'étais dans la bonne direction. Le paysage environnant semblait différent en cette saison, mais je reconnus le terrain vague devant moi. La bicyclette abandonnée, enfouie sous la neige, laissait dépasser une partie de son guidon rouillé.

À ce moment-là, j'entendis vaguement un rire quelque part. Je m'arrêtai, repris mon souffle. En baissant les yeux, je vis les traces de deux paires de pieds côte à côte qui s'étendaient sur une ligne droite au-delà du terrain vague. De mignonnes petites empreintes, et de plus grandes, à peine plus grandes...

Au bout de ces traces de pas se dressaient plusieurs sapins, entourés à leur base d'une épaisse végétation formée d'arbrisseaux. Sous la neige l'endroit évoquait un immense gâteau de Noël.

Un peu plus loin, une chose rouge papillotait. En reconnaissant le manteau préféré de Momoko, mon dos fut parcouru de frissons qui n'étaient pas dus à la fièvre.

Mes pieds se mirent à bouger d'eux-mêmes. Sur ce terrain qui ressemblait à un gâteau de Noël il y avait un puits. Chinatsu était là maintenant. Avec Momoko.

Je compris sur-le-champ le sens de ma découverte. La voix de Momoko me revint à l'esprit.

Chinatsu doit mourir. Elle doit mourir.

Quand j'arrivai au niveau des arbrisseaux, je me faufilai à couvert et jetai un œil furtif en mettant la main sur ma bouche. Vêtue de son manteau orange, le dos courbé, Chinatsu faisait un bonhomme de neige, les jambes écartées comme une enfant.

Momoko la regardait. Elle avait la tête couverte d'un bonnet en

laine blanc et le cou enveloppé d'une écharpe de la même couleur. Aux mains elle portait des moufles jaunes. La petite fille fixait des yeux Chinatsu qui s'activait seule, s'appliquant avec ardeur à façonner le bonhomme de neige, la respiration haletante, le bas de son manteau voltigeant dans tous les sens.

L'haleine de Chinatsu dessinait des volutes blanchâtres qui dansaient dans l'air. Près de ses pieds traînaient les restes du panneau cassé enseveli sous la neige, DANGER – PUITS.

Mais il n'avait plus l'aspect d'un écriteau. Ce n'étaient plus que les débris d'une planche sans aucune signification.

On ne voyait pas non plus le malheureux mur de pierre qui devait entourer le puits. Qui donc aurait pu deviner qu'il y en avait un tout près ? Nous étions les seules à le savoir, Momoko et moi.

La petite fille immobile fit alors un pas en avant.

— Là ! cria-t-elle carrément à Chinatsu... La neige, là ! Elle est vraiment belle.

— Où ça ?

Les mignonnes petites moufles de Momoko indiquèrent un endroit dans le blanc.

— Là ! Cette neige, là !

Chinatsu fixa son regard sur le monticule au-dessus du puits. Si elle avait eu un tant soit peu l'habitude, elle aurait forcément compris qu'il y avait quelque chose sous ce tas de neige. Même sans deviner la présence d'un trou, elle aurait pensé qu'un arbre mort ou autre chose était enfoui là-dessous.

Mais Chinatsu ne remarqua rien. La neige accumulée sur le treillis pourri recouvrant le puits était plus moelleuse qu'ailleurs. En outre, elle paraissait toute fraîche.

— Oh, c'est vrai, dit Chinatsu en expirant une vapeur blanche. Quelle jolie neige !

Ses pieds chaussés de bottes noires devenues toutes blanches firent deux grandes enjambées dans la direction indiquée. Ses pieds approchèrent du puits, arrivèrent juste au-dessus, et une fraction de seconde, ils s'arrêtèrent.

Chinatsu eut un regard stupéfait. Était-ce parce qu'elle éprouvait une sensation différente sous ses pieds ? Ou que, le temps d'un éclair, elle ressentait une terreur inexplicable ? Son beau visage en feu se glaça d'effroi.

L'instant d'après, son corps était aspiré doucement par la poudre blanche, tel un skieur emporté par une avalanche. Son bras droit fut le dernier à disparaître. Je vis la main gantée de peau de chevreau noir tenter de saisir l'air.

Il y eut un cri. Je ne suis pas certaine qu'il venait de Chinatsu. Peut-être était-ce moi qui avais crié. Ou peut-être ai-je seulement cru

l'entendre.

Il y eut un bruit fracassant qui me sembla retentir dans les profondeurs de la terre. Comme de débris de bois dégringolant en cascade. La neige avala tous les bruits. Et les alentours retombèrent aussitôt dans le silence. Il ne restait plus que le beau paysage blanc, Chinatsu en moins désormais, le bonhomme de neige qu'elle était en train de fabriquer, et Momoko, debout, le visage inexpressif.

Je voulais... appeler Momoko – avertir la police pour qu'elle vienne constater que tout ça n'était qu'un effroyable accident et prenne les mesures en conséquence... Voilà ce que je voulais faire. C'était réellement mon intention. Mais je fus incapable de parler, encore plus de bouger.

Il continuait de neiger à gros flocons. La neige tombait sans discontinuer dans ce trou noir béant... dans ce puits qui avait avalé Chinatsu.

Momoko tourna lentement les talons. Ses mains protégées par les moufles firent tomber lentement la neige qui collait à son manteau. Soudain, elle se retourna, regarda le puits et se mordit les lèvres. Puis, elle plissa légèrement les yeux avant de se mettre à courir avec une énergie fébrile.

Le manteau rouge s'éloigna à vue d'œil dans le paysage blanc. On aurait dit qu'un joli lutin diabolique courait dans la neige.

À mesure qu'il s'éloignait, le lutin devenait aussi petit qu'un point noir. L'écharpe blanche qui flottait au vent oscillait comme la longue queue de Lala.

Voilà ! C'était Lala ! Lala dans le cercueil avait emprunté l'aspect de Momoko pour venir se venger de Chinatsu... C'était pour moi la seule explication possible.

En sortant de mon état de choc, je fus prise de violents spasmes. Mon corps se mit à trembler comme sous l'effet de décharges électriques, je claquais des dents, mes mâchoires s'entrechoquaient.

L'image de Chinatsu qui venait d'être aspirée dans le trou, étendue maintenant en bas de ce gouffre profond et inquiétant, m'était insoutenable. Ses membres disloqués, sa tête qui pendait de son cou brisé, son beau visage crispé par la terreur.

Je ne me demandais pas si elle était encore en vie. Ni si elle était morte. Je n'avais qu'une idée en tête, quitter cet endroit au plus vite, retourner à la maison, me réfugier dans mon lit chaud et rester immobile.

Brusquement, j'eus un haut-le-cœur. Je vomis en me tordant de douleur. La bile jaune dessina des taches sur le sol blanc. Quand j'eus rendu tout ce que j'avais dans l'estomac, de faibles gémissements montèrent du fond de ma gorge. Tout en appelant d'une voix qui n'en était plus une, je me mis en route d'un pas chancelant vers la maison

des Kawakubo, suivant les traces laissées dans la neige par le lutin diabolique et pressé qu'était devenue Momoko.

VIII

Je dois maintenant prendre mon courage à deux mains pour vous raconter la suite.

Je retournai à la maison et quand je regardai discrètement à l'intérieur depuis la terrasse, je distinguai la silhouette de Momoko qui avait jeté là manteau, bonnet et moufles, assise immobile devant la cheminée, les bras serrés autour de ses genoux repliés. Elle me vit immédiatement. La peur courut sur son visage. D'un bond, elle se précipita vers la porte-fenêtre pour l'ouvrir.

— Mais qu'est-ce que tu fais dehors ? me demanda-t-elle d'une voix effrayée. À son air, je devinai aussitôt son inquiétude et son trouble. Bien sûr, elle devait me croire en train de dormir dans ma chambre...

— Eh bien, commençai-je, je me sentais mieux, alors je suis allée faire un tour dans les environs.

— Avec toute cette neige ?

— Cela ne me dérangeait pas, je m'étais bien réchauffée.

— Tu dis que tu as fait un tour ? Tu es allée où ?

Seule une enfant pouvait poser une question aussi insensée. Et Momoko n'avait que neuf ans. Craignant que je ne sois allée du côté du puits, elle ne pouvait s'empêcher d'essayer de savoir.

— Je suis restée tout près d'ici, répondis-je avec un sourire maladroit. Je me suis juste promenée derrière la maison.

— Tu n'es pas allée loin, alors ?

— Non, pas du tout.

— Tu n'es pas allée là-bas vers le champ de blé ?

— Pourquoi, j'aurais dû y aller ? fis-je tranquillement. Je vais te dire la vérité. En me réveillant tout à l'heure, j'ai regardé par la fenêtre dans le jardin... et j'ai eu l'impression de voir courir un chat qui ressemblait à Lala. J'étais tellement surprise que je me suis précipitée dehors pour voir. Voilà, c'est tout. Je crois bien que j'ai rêvé. Il n'y avait aucun chat de ce genre !

— Bien sûr, fit Momoko, dont les traits se détendirent comme si elle se sentait soulagée. Il ne faut pas que tu restes dans le froid. Si tu ne rentres pas, tu auras encore de la fièvre.

— Tu as raison, dis-je.

Je rentrai alors dans la maison en passant par le vestibule, j'y retirai mon manteau, enlevai la neige sur mes bottes. Pendant ce temps-là, Momoko en profitait apparemment pour enfermer quelque part le manteau et les moufles qu'elle avait retirés. Quand j'allai dans le séjour, manteau, moufles et écharpe mouillés devant la cheminée avaient disparu.

Apercevant une feuille de mémo sur la table, je traînai volontairement autour et m'exclamai soudain : « Tiens ! qu'est-ce que c'est que ça ? » Momoko se retourna. Une légère crispation apparut sur ses lèvres.

— C'est un mot pour papa, répondit-elle avec une gaieté forcée. C'est... Chinatsu qui l'a écrit. Avant de rentrer chez elle, tout à l'heure. Elle est déjà rentrée. Tu le savais ?

— Ah, bon. Je pensais qu'elle était allée faire des courses. Je l'ignorais complètement, ajoutai-je en prenant la feuille de papier. Je devais vraiment dormir à poings fermés, car je n'ai rien remarqué.

Le dos tourné, Momoko resta silencieuse. Le feu de la cheminée rougissait ses cheveux mouillés.

Voilà ce qu'il y avait sur la feuille de papier :

Cher Gôro.

Je pars maintenant, mais la neige est si belle que j'ai envie d'aller me promener toute seule dans le coin avant d'aller à la gare. Si le temps s'est arrangé la prochaine fois, nous poursuivrons nos investigations dans les environs tous les deux avec Momoko. Je vais donc faire une promenade de repérage. À demain.

À la fin, était écrit en anglais *Mille bisous pour toi*. Puis il y avait la signature de Chinatsu.

Je reposai la feuille de papier sur la table, bien en vue calée sous le cendrier, et restai un instant sans bouger. Au fond de moi, subsistaient des tremblements qui semblaient ne jamais devoir se calmer, mais extérieurement j'avais recouvré mon calme. Ou plutôt non, je crois que j'éprouvais un sentiment de satisfaction, comme lorsqu'on a réussi à surmonter un problème particulièrement important.

— Puisque Chinatsu n'est plus là, commençai-je en regardant Momoko (j'étais honnête, car je ne disais pas : « puisque Chinatsu est rentrée », mais seulement : « puisqu'elle n'est plus là »), nous allons nous retrouver tous les trois pour dîner ce soir !

Momoko leva la tête vers moi. Le rouge envahit brusquement ses joues à la peau diaphane.

— Si seulement Lala pouvait ressusciter, dis-je d'une petite voix en baissant les yeux. Comme on serait contentes si on pouvait vivre tous les trois avec Lala aussi...

Momoko eut un léger signe de tête d'assentiment. Les bûches crépitèrent dans la cheminée. Je fis alors discrètement allusion aux pieds de la petite fille.

— Regarde, Momokochan, tes chaussettes sont mouillées.

Elle replia vivement les deux jambes qu'elle avait allongées face à la cheminée. Je lui souris en silence.

— Va vite en changer.

Momoko me regarda droit dans les yeux, sans ciller. J'eus l'impression que le temps s'était arrêté. Sans changer d'expression, je répétais gentiment :

— Si tu ne changes pas de chaussettes, tu vas attraper un rhume.

— Tu le savais, murmura Momoko. Tu as vu Chinatsu ?

— De quoi parles-tu ? demandai-je en feignant l'ignorance. Bon, est-ce que tu pourras venir m'aider dans la cuisine quand tu auras changé de chaussettes ? Comme je ne tiens pas encore bien sur mes jambes, j'aurais besoin de ton aide.

Momoko ne détachait pas ses yeux de moi. Les bûches crépitèrent de nouveau dans la cheminée. Son regard planté dans le mien ressemblait à celui de Lala lorsqu'elle regardait quelqu'un de cet air à la fois inexpressif et semblant, malgré tout, solliciter quelque chose à mots couverts.

Je m'approchai de la cheminée, m'assis à ses côtés et lui pris la main. « On restera toujours ensemble, dis-je d'une voix rauque. Ne t'en fais pas, Momokochan. Je te protégerai. À la place de Lala. » Ses yeux se mouillèrent un instant, puis elle se détendit et, comme si elle avait enfin repris ses esprits, ils s'animèrent soudain d'un flot d'expressions contradictoires. Je la serrai dans mes bras en silence. Pendant un long moment, nous restâmes ainsi immobiles, blotties l'une contre l'autre, le cœur rempli d'émotion en sentant l'odeur de neige qui imprégnait nos corps.

Le lendemain, Gôro, sans nouvelles de Chinatsu, partit pour son appartement. Il découvrit qu'elle n'était pas retournée chez elle la veille. Il s'informa auprès d'amis et de connaissances, mais personne ne l'ayant aperçue, il fit une déclaration à la police deux jours plus tard.

Le mot qu'elle avait laissé était la seule piste. La police entreprit des recherches autour de la maison des Kawakubo, avant de découvrir finalement le cadavre de Chinatsu dans un puits de campagne à l'extrémité du champ de blé.

À la suite de l'autopsie, on conclut à une mort accidentelle. Les traces de pas que nous avions laissées, Momoko et moi, avaient été effacées par la neige qui ne cessait de tomber.

Gôro n'arrivait pas à comprendre pour quelle raison Chinatsu avait décidé de s'aventurer, sous la neige, jusqu'au bout du champ de blé ; mais le bonhomme de neige inachevé laissé à proximité restait pour lui un douloureux souvenir indélébile. Plus tard, il me dit : « Chinatsu avait l'intention de nous faire une surprise à Momoko et à moi, pour le lendemain. C'était quelqu'un qui aimait ainsi surprendre les gens de temps en temps. C'est sûrement la raison. Elle est allée nous faire un

bonhomme de neige, et elle est tombée dans le puits. C'est pour nous faire la surprise qu'elle est allée aussi loin. Elle en est morte. »

Quand il me fit part de son raisonnement, j'acquiesçai en silence. Ce qu'il disait était juste, dans un sens : Chinatsu était allée faire un bonhomme de neige, et elle était tombée dans le puits. Il n'y avait personne à côté d'elle. Le seul présent sur les lieux était un lutin diabolique... l'incarnation de Lala ressuscitée de son cercueil.

IX

Vous ne pouvez pas savoir combien je me sentirais délivrée si cette histoire s'arrêtait là. Comme de nombreuses personnes, j'avais moi aussi un démon intérieur. J'étais quelqu'un qui pouvait continuer à vivre en fermant les yeux sur ce qu'il avait vu. Surtout, j'étais capable d'ignorer complètement la notion de repentir, s'il s'agissait d'une chose qui m'était profitable. Capable également de me convaincre que la somme de plusieurs actes effrayants était en définitive positive.

Si Gôro n'avait pas frappé à la porte de ma chambre en pleine nuit, je n'aurais probablement pas été poursuivie toute ma vie par un remords aussi vif.

C'était par une nuit froide de la fin décembre, un mois environ après la mort de Chinatsu. Dès le repas terminé, Gôro s'était enfermé dans son atelier. Je m'assurai que Momoko dormait, puis je rangeai la cuisine, mis soigneusement en ordre la salle de séjour et éteignis le feu dans la cheminée, avant de frapper discrètement à la porte de l'atelier.

— Monsieur, dis-je devant la porte close, voulez-vous que je vous apporte à boire quelque chose de chaud ?

— Non, ça va, répondit la voix de Gôro, qui rendit un son très las.

J'étais poussée par le désir de voir ce qu'il faisait de l'autre côté de la porte, mais je me maîtrisai. Plus que tout autre, je savais combien son chagrin était profond d'avoir perdu la fiancée qu'il aimait. Comment aurais-je pu être assez stupide pour éprouver de la jalousie parce qu'il pensait à la disparue, qu'il versait tout seul des larmes, imprégné de ses souvenirs... Mais quand je me disais qu'elle n'était plus là, j'éprouvais un sentiment de bonheur. C'est tout. À la seule idée que je ne voyais plus, du matin au soir, les mimiques de Chinatsu regardant Gôro en souriant, ou se serrant contre lui, j'étais libérée de la jalousie.

— Dans ce cas, je vous souhaite une bonne nuit. Essayez de ne pas travailler trop tout de même, ajoutai-je.

— Merci, dit Gôro. Bonne nuit.

Je retournai dans ma chambre et longtemps je restai immobile, assise sur mon lit. Depuis la mort de Chinatsu, j'avais commencé à souffrir d'insomnies, souvent je ne m'endormais pas avant le lever du jour, mais le fait d'être éveillée m'apportait une certaine tranquillité. J'avais peur de dormir. Dans mon sommeil, je faisais presque toujours des cauchemars. Je préférais encore rester debout, exténuée de fatigue, que de voir en rêve Chinatsu couverte de sang après sa chute dans le puits, ou encore célébrant son mariage avec Gôro après être revenue à la vie.

Éclairée par ma lampe de bureau, j'avais ouvert un album de peintures de Bruegel, quand j'entendis la porte de l'atelier grincer légèrement, puis se refermer discrètement. Je levai la tête et tendis l'oreille. Il y eut des bruits dans le couloir, mais ils ne s'arrêtèrent ni devant la porte de la chambre à coucher ni devant celle du séjour.

Le cœur battant, je sentis que les pas se dirigeaient lentement vers ma chambre. Je fermai mon livre et regardai la porte.

Le bruit s'arrêta et, après un long moment de silence, comme un temps d'hésitation, un léger coup fut frappé à ma porte. Je restai immobile sans répondre, une main sur le dossier de la chaise.

— Hariuchan, chuchota Gôro. Vous êtes encore debout, n'est-ce pas ?

— Oui, Monsieur.

Le bouton de la porte tourna alors doucement. Le visage de Gôro, se détachant sur le couloir sombre, apparut dans l'entrebâillement. Je remarquai son gilet noir ouvert et sa barbe naissante.

Il m'adressa un faible sourire.

— Qu'est-ce que vous êtes en train de faire ?

— Je regardais... commençai-je avant d'avalier difficilement ma salive... des peintures de Bruegel.

Il était direct. Je ne l'avais jamais vu agir autrement, mais il se montrait à présent si direct que c'en était oppressant. C'est le moins qu'on puisse dire.

— Je peux entrer, Hariuchan ? J'avais envie d'être avec vous.

— Oui, acquiesçai-je. C'était stupide comme réponse, mais je n'en voyais aucune autre.

Il entra dans ma chambre sans se faire prier, ferma la porte derrière lui. En jetant un coup d'œil sur le lit que j'avais laissé défait, je trouvai que le petit oreiller à fleurs faisait terriblement indécent. Mais je ne me sentais pas effrayée. J'étais seulement dans une telle attente à ce moment-là que je me sentais quelque peu confuse, et même gênée.

Il s'assit sur mon lit et me regarda avec des yeux humides. Je lui renvoyai un sourire gauche.

— Je ne sais pas pourquoi j'ai si froid, murmura-t-il.

Je regardai le poêle à mazout au milieu de la pièce, et lui proposai comme pour plaisanter :

— On pourrait chauffer un peu plus.

Il me sourit.

— Non, non, ça va. Ce n'est pas ce que je voulais dire quand je me suis plaint du froid.

Je rougis.

— Hariuchan, dit-il, c'est plus facile avec vous. J'ai froid. Je me sens tout refroidi, je n'en peux plus. Je ne sais pas quoi faire.

Il semblait au bord des larmes, mais sa bouche s'élargissait dans un

sourire qui semblait ineffaçable.

— Je suis content que vous soyez là, dit-il en continuant de me regarder. Sans vous, je suis sûr que ce serait plus dur encore pour moi.

Je ne savais pas quoi répondre. En silence, je regardais ses pieds... ses pieds dans leurs chaussettes noires.

— J'ai beau faire semblant, je me sens toujours si seul. C'est terrible, hein ? Il tendit furtivement une main vers moi : Approche-toi, Hariuchan.

Je levai la tête et le regardai. Il répéta : « Approche-toi. » N'y va pas ! me dis-je. C'est parce qu'il souffre de la perte de Chinatsu qu'il te sollicite, et non parce que son affection pour toi aurait grandi. Mais à peine venais-je de formuler ma pensée que j'étais déjà levée de ma chaise. Elle était tout près du lit où il était assis : aussitôt debout, je me retrouvai à portée de ses mains.

Après m'avoir pris délicatement par la taille pour me faire asseoir à ses côtés, il m'étreignit très naturellement. Mon cœur battait si violemment que j'avais honte, mais j'oubliai toute retenue : j'étais si heureuse de vivre soudain ce que j'espérais le plus au monde !

— Monsieur ! dis-je en enfouissant ma joue dans le creux de son épaule. Son gilet exhalait vaguement son odeur. Je la respirai, le cœur rempli d'émotion, et serrai mes deux bras autour de son buste, m'agrippant à lui comme une enfant.

Il me caressa d'abord la tête, me frotta doucement le dos, écarta les mèches de cheveux sur ma joue, puis il attira mon menton vers lui d'un mouvement un peu brusque.

C'était mon premier baiser. Ses lèvres chaudes et sèches se collèrent plusieurs fois sur les miennes, avant de finir par forcer l'intérieur de ma bouche, avec une certaine brutalité, en murmurant qu'il ne pouvait plus résister.

Je fermai les yeux, arrêtai de respirer et restai immobile. Les larmes qui brouillaient mes yeux perlèrent au coin de mes paupières. Je comprenais qu'il ne m'aimait pas. Je ne pensais plus qu'il m'aimerait après la disparition de Chinatsu. Je pensais que nos relations ne connaîtraient pas le moindre changement, même si ce soir il me donnait une manifestation d'amour.

Pourtant je désirais me soumettre à tout ce qu'il voulait, à tout ce qu'il me demanderait. Mon sentiment ressemblait à celui que j'éprouvais autrefois quand j'avais envie de devenir la modeste servante de Momoko. Même sans être aimée, seulement pour partager quelque chose avec lui, j'acceptais volontiers de devenir la servante de Gôro.

Il glissa la main par l'encolure de mon sweater marron et commença à palper mes seins fermes. Pour lui montrer que j'étais à lui, que je lui confiais mon corps, je m'alanguis entre ses bras. Il me

couvert de petits baisers dans le cou, les oreilles, et ne cessait de répéter mon nom à voix basse : « Hariuchan ».

Hariuchan... Hariuchan... Sa voix devint de plus en plus rauque, je ne savais plus s'il haletait ou riait. Quand ses mains sur mes seins s'arrêtèrent de bouger, je fus stupéfaite de découvrir qu'il pleurait.

Gôro s'écarta de moi, l'air abattu, les épaules rentrées, et je vis son dos trembler. J'entendis un reniflement, puis le bruit de sanglots que l'on retient. « Monsieur ! » l'appelai-je. Je me demandais désespérément ce que ferait une femme expérimentée si elle se retrouvait avec un homme en pleurs, alors qu'il était en train de la caresser. Mais je n'arrivai à aucune conclusion. Je restai donc désesparée sans bouger.

— Momoko allait avoir une mère, dit-il en sanglotant, le visage enfoui dans ses mains. Je voulais tant qu'elle ait deux parents.

— Je comprends, dis-je à voix basse.

Si Gôro s'était mis à me raconter combien il aimait Chinatsu, j'aurais pu l'écouter calmement. Car, malgré tout son amour, elle était morte maintenant. Elle ne vivait plus que dans ses souvenirs, tout comme son épouse Yuriko... elle ne pouvait plus être pour moi l'objet d'une réelle jalousie.

— Je comprends bien ce que vous ressentez, dis-je. Je comprends tellement...

— Hariuchan !

Gôro leva soudain la tête et me regarda. Il ne montrait pas un visage éploré, et ses paupières agitées de petits frémissements se soulevèrent pour découvrir des yeux étrangement dilatés.

— Chinatsu... était la véritable mère de Momoko.

Comment réussir à traduire mon état d'esprit ? Je plongeai dans un état second, comme dans un rêve. Tout d'abord, je crus avoir mal entendu ou m'être trompée sur le sens de sa phrase, à cause de son manque d'explication. Je restai muette.

Gôro répéta : « C'est Chinatsu qui a mis au monde Momoko. »

J'étais clouée sur place, sans comprendre ce qu'il me disait. La tête vide. Il détourna les yeux de moi, renifla, puis inspira profondément.

— C'est une vieille histoire, mais j'aimerais que vous l'écoutez. Cela remonte à plus de dix ans. Peu de temps après la guerre. Tirant avantage de ma spécialité, j'avais trouvé du travail auprès des soldats américains de l'armée d'occupation. Je dessinais par exemple de belles femmes japonaises sur les cartes de Noël qu'ils envoyaient, ou de jeunes danseuses traditionnelles et le mont Fuji pour les tissus en soie destinés à envelopper les cadeaux. Ce travail me rapportait pas mal d'argent. J'ai fait la connaissance de Chinatsu à cette époque. Comme je vous l'ai déjà dit, elle faisait office d'interprète. Nous nous croisions aux fêtes que donnaient les Américains. Une fois, j'avais dessiné les

cartons d'invitation, et Chinatsu était à la réception.

Je levai la tête et fixai les yeux sur les flammes du poêle à mazout.

— Nous sommes tombés amoureux l'un de l'autre, et après un moment, elle a découvert qu'elle était enceinte. Comme j'avais l'intention de l'épouser, je l'ai demandée en mariage. Elle a accepté ma proposition. J'en ai parlé à mon père, qui était encore à Tôkyô, et il m'a laissé libre d'agir comme je voulais. Mon père, vous savez, il avait plutôt la tête à Paris où il avait laissé son amante française. Dire que Chinatsu et moi, nous avons eu une discussion sur l'avenir et décidé de donner une somptueuse cérémonie de mariage, après la naissance de l'enfant, et d'aller vivre en France en demandant à mon père de nous aider, une fois qu'il serait installé là-bas ! Je croyais que Chinatsu ne fréquentait que moi à cette époque. J'en étais certain.

Mon estomac fut parcouru de frissons. Je fermai la main en poing et l'appliquai sur ma bouche.

— Ce n'est pas la peine que je vous apprenne le caractère de Chinatsu. En tout cas... c'était une femme indépendante. (Il eut un sourire plein d'ironie.) Elle était enceinte depuis six mois environ. C'est alors qu'elle s'est liée d'amitié avec un officier américain du quartier général. Il paraît qu'il lui offrait parfois son repas quand elle était avec les autres interprètes, et qu'ils allaient ensemble en voiture admirer la mer. Je m'étonnai un peu, mais je n'avais aucun soupçon. Il faut me comprendre. Elle s'était engagée à m'épouser : comment aurais-je pu imaginer qu'une femme qui attendait un enfant de moi, tombe amoureuse d'un autre à six mois de grossesse ! Il n'y a eu aucun problème jusqu'à la naissance de l'enfant, qui s'est passée sans incident. À cet enfant... cette jolie petite fille qui ressemblait tant à Chinatsu, nous avons donné le nom de Momoko. Parce qu'elle était née juste à la saison des pêchers en fleurs. C'est un nom très simple, mais il nous plaisait.

Je mordis violemment mon poing serré avec mes incisives, en faisant bien attention de ne pas être vue de Gôro. Sans ce geste, je me serais sûrement mise à crier.

— À la naissance de Momoko, la mère de Chinatsu est venue d'Otaru et c'est elle qui s'occupait du bébé la plupart du temps. Chinatsu n'avait absolument pas envie de rester à la maison pour élever son enfant. Prenant prétexte de la venue de sa mère, elle a repris immédiatement son travail d'interprète, elle rentrait tard toutes les nuits. Mais je continuais à ne me douter de rien. Un jour, j'ai abordé sérieusement la question de la cérémonie de mariage. Il y avait toutes sortes de problèmes à régler : où et comment allions-nous organiser la cérémonie ? Où se passerait notre lune de miel ? Où installerions-nous notre nouveau logement ? Pour toute réponse, Chinatsu m'a demandé de l'excuser. Je ne comprenais pas pourquoi

elle me demandait pardon ! Puis elle a fondu en larmes, sans pouvoir articuler un mot, pendant une demi-heure. Je me suis mis en colère, et quand j'ai grondé : « Tu peux me dire la raison de tout ça ? » elle m'a avoué : « Je suis amoureuse de cet officier américain. » Sur le coup, je suis resté sans voix. Puis je lui ai demandé : « Qu'est-ce que tu as l'intention de faire maintenant ? » Elle m'a dit qu'elle voulait l'épouser. Elle avait parlé de Momoko à son officier, et elle a ajouté : « Nous l'emmènerons en Amérique avec nous. » Ce qui est arrivé ensuite... – Gôro s'étira, poussa un soupir, me regarda –, je ne veux pas trop m'en souvenir. J'étais jeune et téméraire. J'ai pénétré en douce dans l'appartement de l'officier pour corriger ce salaud, mais il m'a rendu coup pour coup, et c'est moi qui me suis retrouvé par terre. Ça a été très violent, jusqu'à un couteau qui est sorti. J'ai souvent rêvé d'arracher Momoko de leurs mains, après cette terrible bagarre. J'étais sûr que si je gardais Momoko, Chinatsu reviendrait. Quelle réaction stupide quand j'y pense !

— Madame Yuriko n'était pas la mère de Momoko, alors ? m'exclamai-je tremblante. Ce n'est pas possible !

— Il arrive plein de choses incroyables sur terre. Finalement... – il releva la touffe de cheveux qui lui tombait sur le front – finalement, Chinatsu a renoncé à son idée d'emmener Momoko. Elle avait eu cet enfant d'un homme dont elle n'était plus amoureuse. Sans doute a-t-elle pensé qu'il serait plus une gêne qu'autre chose. Elle m'a donc confié le bébé, et s'est mariée avec son officier. En me quittant, elle m'avait affirmé qu'elle viendrait chercher Momoko un jour, mais je n'y croyais pas. Sa famille d'Otaru était dans tous ses états en se demandant qui allait garder le bébé, mais j'ai rompu avec eux. Comme je m'y attendais, mon père aussi était ennuyé. Il vivait encore ici et fréquentait une maîtresse japonaise, mais il m'a proposé de venir habiter chez lui avec le bébé... Je ne voulais pas être à sa charge. Mais comment faire autrement ? Momoko n'avait que six mois à peine. Si je ne m'étais pas reposé sur l'employée de maison qui venait chez mon père, je n'aurais rien pu faire. Mon père a invité, un jour, une fille à la maison. Elle avait perdu toute sa famille dans un raid aérien et se trouvait désormais seule au monde. Sans que je lui aie rien demandé, elle a commencé à venir régulièrement, à l'insu de tous, et à s'occuper de Momoko. C'était Yuriko.

— Je... je... ne cessais-je de marmonner. Je... j'ai toujours cru... que Madame Yuriko était... la mère de Momoko... Ce n'est pas possible ! Madame Chinatsu était...

Gôro ne semblait pas remarquer l'étrangeté de mon attitude. Il poursuivit :

— Je me suis marié officiellement avec Yuriko et elle est venue vivre ici avec nous. Après le retour à Paris de mon père, en 1952, nous

sommes restés ensemble tous les trois. Yuriko était un ange de douceur. Elle aimait Momoko comme sa propre fille. Une fois, elle a été enceinte de moi, mais elle a fait une fausse couche et n'est plus jamais retombée enceinte. Elle est morte sans avoir eu d'enfant.

Arrivé à ce stade du récit, il soupira en souriant faiblement. « Je suis une sorte de dieu de la Mort. Toutes les femmes qui ont vécu avec moi sont mortes. » Je suffoquai et me levai du lit pour me tenir près de la fenêtre. Les gouttes qui glissaient sur les vitres, derrière les rideaux, laissaient des traces sinueuses.

— C'était il y a deux ans, poursuivit Gôro, l'année même où Chinatsu est rentrée des États-Unis, où elle avait beaucoup souffert et perdu son mari des suites d'un cancer. Nous nous sommes revus par l'intermédiaire d'amis communs. Elle avait vraiment changé et beaucoup mûri, sans doute à la suite des épreuves qu'elle avait subies. Moi aussi, je suppose... On aurait dit que cette femme qui n'avait pas eu d'enfant en Amérique n'avait fait que penser à Momoko. C'est bizarre, mais en la revoyant, j'ai compris que je ne lui en voulais pas. Nous nous sommes parlé tranquillement. Nous avons senti qu'il était temps pour nous de vivre ensemble. Et pour Momoko. Comme elle se trouvait à un âge difficile, nous avons décidé d'y aller très progressivement, en ne lui avouant la vérité qu'une fois mariés, et quand arriverait le moment où Momoko considérerait Chinatsu comme sa mère...

La femme que Momoko avait tuée était sa propre mère. À l'idée que j'avais joué un rôle majeur dans la disparition de Chinatsu, en n'essayant pas de la sauver alors que j'assistais à son assassinat, et que je m'étais ainsi faite la complice d'une petite fille qui ne savait pas qu'elle commettait un matricide, je me haïssais. Je secouai violemment la tête de gauche à droite, pressai mes deux mains sur les joues et fondis en larmes. J'aurais dû m'arrêter de pleurer. Mais c'était impossible. Si je n'avais pas pleuré, je crois que je serais devenue folle à lier.

— Mais qu'est-ce qui se passe, Hariuchan ? Gôro se leva, surpris, pour venir près de moi. Qu'est-ce qui arrive ?

— Ce n'est rien... lui dis-je en reniflant pour retenir mes sanglots, et je repoussai sa main qui voulait me rapprocher de lui. Ce n'est rien... ces mots répétés à l'infini se mirent à danser autour de moi et à se propager dans la pièce comme autant de fantômes, comme s'il s'agissait du premier supplice que Dieu m'imposait en châtement. Ce n'est rien... ce n'est rien... ce n'est rien...

Je m'élançai hors de la chambre en serrant mon poing contre ma bouche. Gôro fit mine de me suivre, mais je continuai ma course. Je courus dans le couloir, passai plusieurs portes, débouchai dans le vestibule et me ruai dehors.

Les innombrables étoiles disséminées dans le ciel d'hiver glacé semblaient frissonner de froid tant elles scintillaient. La barrière blanche se fondait dans l'obscurité ; au-delà, l'éclairage des logements de l'armée américaine émettait une lumière mélancolique et diffuse comme celle d'une ville au loin. L'odeur de l'hiver... Debout dans le froid glacial, j'eus le pressentiment que mon existence désormais ne serait plus qu'une chose sombre et pesante semblable à cette nuit noire, et je m'assis à même le sol en tremblant.

Épilogue

Plus de trente ans ont passé depuis cette histoire, et ils ont été riches d'événements. À vingt-neuf ans, j'ai obtenu un prix prestigieux qui m'a ouvert la voie à une carrière de peintre. Je n'ai pas eu la chance de fonder une famille, mais ma vie professionnelle s'est déroulée de façon satisfaisante. La reconnaissance de mon œuvre ne s'est pas cantonnée à un petit groupe d'initiés, elle a débordé le milieu artistique, et c'est ainsi qu'on retrouve mes peintures sur des étiquettes de bouteille, des dessous de verre, ou des calendriers...

Grâce à cela, je n'ai pas connu de problèmes financiers. J'ai été un peintre riche, et je le suis restée. Même si je ne peins plus depuis plusieurs années, mes œuvres sont couramment sollicitées pour servir l'image de tel ou tel produit, sans que je m'en préoccupe, et je touche d'importants droits d'auteur : je reçois de temps en temps une lettre de remerciement, puis je me vois proposer une nouvelle demande. Voilà comment cela s'est passé pour moi.

Dans le milieu de l'art, il n'y a eu aucune réaction de critique ou d'envie. Il est arrivé qu'un hebdomadaire répande le bruit stupide que j'étais un peintre commercial. Mais je ne m'en soucie pas. Peu m'importe l'utilisation que l'on fait de mes peintures. Il me suffit de pouvoir peindre les toiles que j'aime, quand ça me plaît.

Les gens ont dit que j'étais une grande travailleuse, que j'étais née sous une bonne étoile car mes efforts avaient porté leurs fruits, mais je suis la première à savoir que ce n'est pas vrai. Ma passion pour la peinture s'est éteinte en ce terrible jour d'hiver. Je ne peindrai plus jamais comme je le faisais, chaque jour, du temps où je vivais chez les Kawakubo, avec une hâte fébrile, des couleurs trop vives, une composition maladroite, la main conduite par la seule passion... Je pouvais peindre plusieurs toiles à la suite, qui étaient loin de la perfection, mais portaient toutes en elles quelque chose de remarquable.

Ces peintures qu'admirait Gôro, je pouvais les peindre parce qu'elles reflétaient ce que j'étais à cette époque. À la fin de ce terrible hiver, j'ai perdu tout le naturel et la spontanéité qui existaient en moi. Quelle absurdité ç'aurait été de poser à l'artiste et de faire des efforts inutiles pour retrouver ma sensibilité que je savais perdue à jamais, et que je serais incapable de retrouver ! Quand la critique a dit que j'avais des visées commerciales, cela aurait pu porter atteinte à ma renommée. Mais de même qu'un romancier, devenu incapable de peindre le paysage de l'âme, se met à écrire des romans érotiques, j'ai prodigué sans commentaires mes toiles au public, en m'adaptant à sa

demande.

C'est à la mi-mars, au tout début du printemps, deux semaines après ce fameux soir, que j'ai annoncé mon intention de quitter les Kawakubo. Dans le jardin le gazon commençait à verdier, les bourgeons dans les arbres se gonflaient, et autour de la barrière, apparaissaient les premières feuilles de cerisiers sauvages.

Je savais que Gôro se méprendrait sur la raison de mon départ subit. Il pensait probablement que j'avais éprouvé un terrible choc le soir où il m'avait serrée dans ses bras, embrassée sur la bouche puis avoué toute une série d'événements confus et compliqués du passé. Pour lui, je n'étais encore qu'une jeune fille, une petite pomme encore verte, ignorante des choses de la vie. Il croyait m'avoir effrayée et dégoûtée par sa conduite scandaleuse en venant me rendre visite dans ma chambre en pleine nuit.

— Je suis désolé, balbutia-t-il quand j'entrai dans l'atelier, juste avant de partir. J'aimerais que vous oubliiez.

— Mais oublier quoi ? répondis-je gaiement. Gôro me regarda, puis il sourit d'un air nerveux. Je lui rendis son regard. Les rayons du soleil printanier qui pénétraient par la fenêtre soulignaient sa barbe de plusieurs jours. Je restai à fixer, les yeux chargés d'émotion, le visage de l'être que j'aimais le plus au monde, et que je ne pourrais plus oublier. Mais il détourna aussitôt la tête.

— Je vous aimais beaucoup, Hariuchan. Il redevint le Gôro habituel, qui parlait toujours plus ou moins sur le ton de la plaisanterie, en jouant la comédie : Si nous nous revoyons, je pourrais bien vous demander en mariage la prochaine fois.

— Je vous en prie. Moi aussi, je vous aimais beaucoup.

— Quel dommage que vous partiez ! Il passa doucement sa langue sur sa lèvre supérieure et me regarda de loin, son visage s'épanouissant dans un large sourire. C'est dommage, mais à quoi bon se lamenter ?

— Vous avez raison, répondis-je.

Il me dit qu'il m'accompagnait jusqu'à la gare, mais je refusai sa proposition. Je n'avais pas beaucoup d'affaires. Mes bagages les plus lourds étaient déjà partis par colis chez ma mère à Hakodate.

Après avoir fait mes adieux à Gôro, je sortis, mon sac de voyage à l'épaule, et je vis Momoko sous le porche. Elle était vêtue d'un sweater rouge sombre et d'une jupe grise.

— Tu pars déjà ? demanda-t-elle.

J'acquiesçai d'un signe de tête.

— Tu dois vraiment partir ?

— Oui, pardonne-moi, Momokochan, dis-je en lui serrant la main. Elle la secoua légèrement pour se détacher. Puis elle leva les yeux vers moi d'un air fâché et sembla vouloir dire quelque chose, mais elle y

renonça apparemment, car elle se mit à me précéder sans rien dire.

Une fois passé le portail, Momoko s'arrêta soudain et se retourna vers moi, les larmes aux yeux.

— Je ne t'oublierai pas, Momokochan, dis-je calmement en me rapprochant d'elle. Nos jeux dans le champ de blé, nos dessins dans les bois, et plein d'autres choses encore. C'était si gai. Je n'oublierai jamais tout ça. Jamais.

— Lala non plus, ne l'oublie pas. Son visage se déforma soudain et elle fondit en larmes. Tu ne dois jamais oublier Lala.

Mes yeux se brouillèrent de larmes. Je me retins. Je sentais que si je pleurais, tout basculerait. Il fallait que je me détache d'elle. Sinon, je deviendrais moi-même un lutin diabolique. Je ne devais plus jamais de ma vie agir comme un démon.

— Tu peux être certaine que je n'oublierai pas Lala, la rassurai-je en respirant profondément. Elle vit toujours dans mon cœur. Nous étions si liées, toutes les trois. Nous étions vraiment les meilleures amies du monde.

Momoko se mordit violemment les lèvres. Au loin, vers le champ de blé, une alouette chanta d'une voix perçante.

— Au revoir, Momokochan. Au revoir, répétais-je, porte-toi bien.

Elle essuya brutalement ses larmes d'un revers de main, et après avoir serré si fortement ses mâchoires que les veines de son cou se gonflèrent, elle me fit péniblement un faible sourire.

— Au revoir, me dit-elle.

Elle se comportait de manière admirable. Jusqu'au bout, elle continuait à agir de connivence avec moi. Une fois séparée de moi, elle aussi devrait lutter, toute seule, contre le sentiment de culpabilité.

J'ai alors tendu la main vers Momoko. Nous nous sommes serré la main simplement, puis nous sommes quittées.

Ce fut la dernière fois.

Si, pendant longtemps, je suis restée sans nouvelles de Gôro et de Momoko, c'est parce que moi-même je vivais loin des gens de Hakodate. J'étais bien retournée quelque temps chez ma mère, après mon départ de la maison des Kawakubo, mais au bout de six mois j'étais repartie pour la capitale. Je ne rentrais presque jamais à Hakodate. C'est pourquoi j'avais perdu peu à peu le contact avec Mitsuko et sa mère, les seuls liens qui m'auraient permis d'avoir des nouvelles de Gôro.

Ce fut l'année de mes quarante ans que j'entendis à nouveau parler de lui. Mitsuko avait fait un mariage arrangé avec le fils aîné d'un marchand d'étoffes de Hakodate ; elle avait donné naissance à trois enfants, et était devenue une femme au foyer sans histoires. Un jour, après dix ans de silence, je reçus subitement un coup de téléphone de

mon ancienne amie. Elle avait toujours la voix timide et affectueuse de mes souvenirs, mais elle m'accabla de reproches pour ne lui avoir pas communiqué mon adresse pendant si longtemps.

— Tu es devenue un peintre célèbre, dit-elle. Tu dois m'avoir oubliée maintenant. Ton numéro de téléphone, il a fallu que je le demande à ta mère. Ce serait tellement bien que tu reviennes un peu dans ta famille ! Ta mère a vraiment vieilli ces temps-ci, elle commence à perdre la tête.

Ma mère était désormais à la retraite et logeait chez mon frère aîné. Lui s'était marié, il avait deux enfants. Je donnai de vagues explications sur la raison de mon silence, mais son coup de téléphone me faisait réellement plaisir. Nous parlâmes de nos vies respectives sans voir le temps passer.

— Tu te souviens de la petite Momoko ? demandai-je, comme si je me souvenais soudain d'elle, en interrompant Mitsuko.

— Ah oui, la fille de Kawakubo Gôro, le neveu de ma mère, dont tu étais le professeur particulier autrefois ?

— C'est elle, oui, dis-je en perdant de mon assurance.

— Cette petite, eh bien... Mitsuko baissa la voix – elle est morte.

Je restai sans voix, la main serrée sur le combiné. Mitsuko poursuivit :

— Tu dois savoir que Gôro était parti à Paris ?

Je répondis que non, que je l'ignorais.

— Comment ! Tu ne le savais pas ? s'exclama Mitsuko. En tout cas, il vivait à Paris, dit-elle en baissant à nouveau la voix. Je crois que Momokochan venait d'avoir dix ou onze ans. Il a brusquement vendu la maison d'Iidabashi et ils sont partis tous les deux à Paris. Après cela, il ne nous a plus donné aucune nouvelle, ma mère était très fâchée. Elle disait que c'était insensé de ne pas même envoyer une carte postale ! Bon, ce n'est pas grave, mais Momokochan... il paraît que son... comment dire... son état mental est devenu bizarre. Elle a dû rester longtemps à l'hôpital, et un jour elle est morte. Cela fait déjà cinq ans. Elle n'avait que vingt-trois ans.

— Un suicide ? demandai-je d'une voix enrouée.

— Je n'en sais rien, répondit Mitsuko. Je ne sais vraiment pas. Gôro ne nous a donné aucun détail, et depuis, nous n'avons plus reçu de nouvelles, ni ma mère ni d'autres membres de la famille.

— Ah bon... J'étais incapable d'en dire plus. J'aurais voulu savoir si Gôro était rentré au Japon, mais je restai muette sans pouvoir poser ma question. Mitsuko sembla trouver étrange mon silence au bout du fil, mais elle ne me demanda rien. Après nous être promis de nous voir un jour, de nous voir absolument, nous avons raccroché.

Quelques mois plus tard, ma mère est morte à Hakodate. Cela faisait longtemps que je n'étais pas revenue dans la ville de mon

enfance, et dès que je vis Mitsuko, je m'animai en parlant du passé. Mais elle n'aborda pas le sujet de Gôro et Momoko. Je ne demandai rien non plus.

Une fois réglées les dernières affaires de ma mère après sa mort, je rentrai à Tôkyô et déménageai sans informer quiconque à Hakodate de mon changement d'adresse. À cause de ce déménagement, je rompais à nouveau toute relation avec Mitsuko. Désormais il n'y aurait plus personne pour me donner des nouvelles de Gôro.

Pendant longtemps, la mort de Momoko est restée pour moi une chose inconcevable. Comment pouvais-je imaginer qu'elle avait rendu son dernier souffle dans la solitude d'un hôpital étranger ? Comment aurais-je pu croire qu'elle n'était plus de ce monde ?

Encore aujourd'hui, il me suffit de fermer les yeux pour voir distinctement Momoko courant dans le champ de blé en poussant des cris de joie, sa jupe gonflée par le vent. Je vois son profil à la fenêtre de sa chambre d'enfant, regardant au-dehors d'un air inquiet.

Je vois aussi, comme si c'était hier, Gôro débitant des plaisanteries à Chinatsu à l'allure de poupée Barbie sur le gazon en fleur des Kawakubo, riant avec elle le bras passé autour de son épaule, sous le parasol ouvert, je revois son air quand un disque de jazz passait sur le pick-up.

Au milieu du paysage, il y a toujours une chatte blanche. Lala... Chaque fois que je prononce son nom, je me rappelle le jardin inondé de lumière des Kawakubo, les rires, toute cette vie snob, et j'éprouve des remords dont je ne guérirai jamais.

Chose étrange, je n'apparais pas dans le paysage de mes souvenirs. Les seules personnes présentes sont Gôro, Momoko, Chinatsu et Lala ; et moi, postée du côté de la barrière, je ne fais que regarder comme un démon à l'air malheureux cette scène de bonheur si hypocrite que c'en est pénible.